

FIGARO ILLUSTRÉ

Tome Vingtième

Année 1909

FIGARO ILLUSTRÉ

Tome Vingtième



DIRECTION DU FIGARO ILLUSTRÉ

26, RUE DROUOT, 26

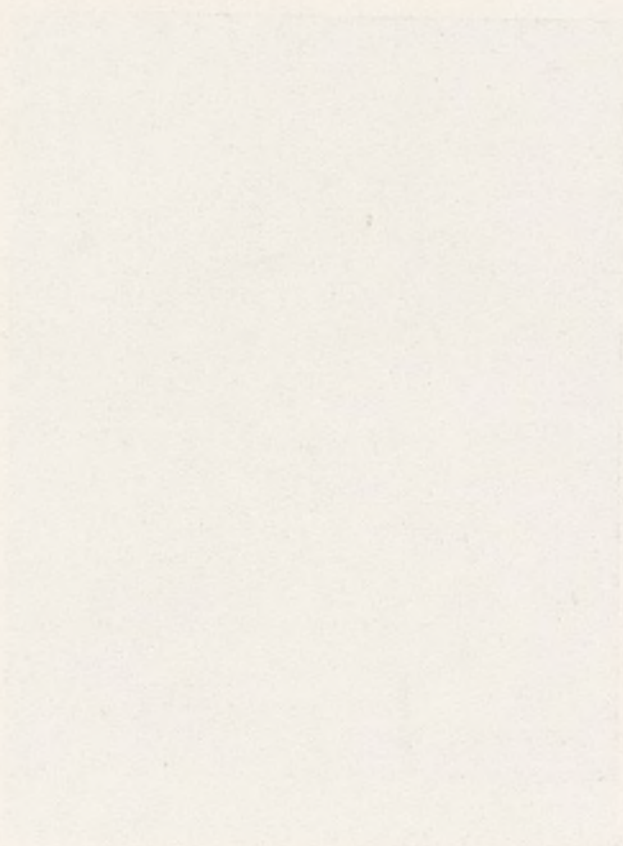
PARIS

Ayuntamiento de Madrid

Annee 1800

FIGARO ILLUSTRE

Tome Vingt-neuf



STATION DE FIGARO ILLUSTRE

de la rue de la Harpe

Paris

TABLE DES MATIÈRES

JANVIER

(N° 226)

1809 Frantz FUNCK-BRENTANO.

65 reproductions de tableaux, estampes et documents inédits se rapportant à la Vie Politique, Artistique et Moderne, et aux principaux Événements de l'Année 1809.

COUVERTURE :

Un Episode de la Prise de Saragosse, d'après le tableau du général LEJEUNE.

HORS-TEXTE :

L'Impératrice Joséphine à la Malmaison, d'après PRUD'HON, Musée du Louvre.

CHRONIQUES DU MOIS :

<i>Jeux d'enfants</i>	Sonia.
<i>Les Affaires</i>	Alfred Dupuy.
<i>Le Mois Sportif</i>	Frantz Reichel.
<i>Voyages et Villégiatures</i>	P.-L. Lafage.
<i>La Mode</i>	Laurence de Laprade.
<i>Théâtres</i>	Henri Allorge.
<i>Le Théâtre et la Mode</i>	Laurence de Laprade.
<i>Les Livres</i>	Jean Maubourg.

FÉVRIER

(N° 227)

La Conquête de l'Air Frantz REICHEL.

Lettres et articles de MM. Louis Barthou, Nadar, Ader, Wilbur Wright, Santos-Dumont, Lazare Weiller, Major Gross, Joseph Reinach, H. Julliot, Louis Bréguet, Delagrangé, Blériot, Edouard Surcouf, Robert Esnault-Pelterie.

125 reproductions d'estampes et photographies représentant les différentes étapes de la Conquête de l'air, — de Montgolfier à Wilbur Wright et aux principaux Aviateurs et Aéronautes français et étrangers.

COUVERTURE :

D'après une aquarelle inédite de M. EUGÈNE GRASSET.

HORS-TEXTE :

Les Ballons du Sacre de Napoléon I^{er}, d'après une estampe en couleurs du temps. Collection de M. Lazare Weiller.

L'Aéroplane de Wilbur Wright en plein vol, camp d'Auvours. Automne 1908.

CHRONIQUES DU MOIS :

<i>Une question sans importance</i>	Sonia.
<i>Les Affaires</i>	Alfred Dupuy.
<i>Théâtres</i>	Henri Allorge.
<i>La Mode au Théâtre</i>	Laurence de Laprade.
<i>La Mode</i>	Laurence de Laprade.
<i>Voyages et Villégiatures</i>	P.-L. Lafage.
<i>Les Sports</i>	Frantz Reichel.

MARS

(N° 228)

Madrid Edouard CONTE.

60 reproductions de peintures et dessins de MM. Delétang, Alberti, Mendez Bringa, Estevan, Diaz Huertas, Munoz Lucena, Alexandre Lunois, Cecilio Pla, Jean Sala, Sancha, Medina Vera, Henri A. Zo, etc. Photographies des principaux portraits de Velasquez, Le Titien, Antonio Moro, El Greco, A. Sanchez-Coello, Goya y Lucientes, etc., etc.

COUVERTURE :

Bailadora, d'après une toile inédite de M. JEAN SALA.

HORS-TEXTE :

Danse Flamenca, d'après un pastel d'ALEXANDRE LUNOIS.

A la Plaza de Toros, d'après une toile de HENRI A. ZO, appartenant à M. Fernandez Patto.

Le Duc d'Olivares, par VELASQUEZ, Musée du Prado.

L'Infante Dona Maria, Reine de Hongrie, par VELASQUEZ, Musée du Prado.

CHRONIQUES DU MOIS :

<i>Après le Lycée</i>	Sonia.
<i>Exposition Jean Sala</i>	Arsène Alexandre.
<i>Gastronomie</i>	Grimod.
<i>La Mode</i>	Laurence de Laprade.
<i>Théâtres</i>	Henri Allorge.
<i>La Mode au Théâtre</i>	Laurence de Laprade.
<i>Les Sports</i>	Frantz Reichel.
<i>Les Affaires</i>	Alfred Dupuy.
<i>Voyages et Villégiatures</i>	P.-L. Lafage.

AVRIL

(N° 229)

Le Musée Carnavalet Georges CAIN

Conservateur du Musée Carnavalet.

65 reproductions des principaux tableaux et documents conservés au Musée.

COUVERTURE :

Portrait de M^{me} la marquise de Sévigné, par NANTEUIL. Collection de M^{me} la marquise de Laubespin.

HORS-TEXTE :

Portrait de Lucile Desmoulins, par BOILLY, et de *Théroigne de Méricourt* (XVIII^e siècle).

CHRONIQUES DU MOIS :

<i>Les Vieilles pierres</i>	Sonia.
<i>Les Affaires</i>	Alfred Dupuy.
<i>Le Théâtre</i>	Jessuy de Larvu.
<i>Le Théâtre et la Mode</i>	Laurence de Laprade.
<i>Le Théâtre à Londres</i>	Tom Noddy.
<i>La Mode</i>	Laurence de Laprade.
<i>Les Sports</i>	Frantz Reichel.
<i>A travers le Vieux-Paris</i>	Jean Maubourg.

MAI

(N° 230)

Versailles. Pierre de NOLHAC.
70 reproductions des principaux aspects intérieurs et extérieurs du château, du parc, des jardins et des œuvres d'art conservées à Versailles.

COUVERTURE :

Vue de Versailles sous Louis XIV. Le Roi visite les réservoirs de Montboron, peinture de J.-B. MARTIN.

HORS-TEXTE :

La Reine Marie Leczinska, par NATTIER, reproduit pour la première fois.
La Reine Marie-Antoinette, par M^{me} VIGÉE-LEBRUN.
Madame Royale et son frère le Dauphin, par M^{me} VIGÉE-LEBRUN.

CHRONIQUES DU MOIS :

Nos Domestiques Sonia.
Les Affaires. Alfred Dupuy.
Le Théâtre Tom Noddy.
Le Théâtre et la Mode Laurence de Laprade.
La Mode Laurence de Laprade.
Les Sports Intérim.

JUIN

(N° 231)

La Route, son passé, son avenir. Léon AUSCHER

COUVERTURE :

D'après une toile inédite de A. LESSART.

HORS-TEXTE :

Arrivée de la diligence dans un bourg de Normandie, d'après A. CHARLES DE LA BE GE, Musée du Louvre.
Le Pont du Gard, d'après HUBERT ROBERT, Musée du Louvre.

CHRONIQUES DU MOIS :

Dimanche de Printemps Sonia.
Le Théâtre et la Mode. Laurence de Laprade.
Le Théâtre E.-F. Reinal.
Le Théâtre à Londres Tom Noddy.
Les Affaires. Alfred Dupuy.
La Mode Laurence de Laprade.
Les Sports Frantz Reichel.

JUILLET

(N° 232)

Le Cheval en France et en Angleterre.

Comte de COMMINGES.

Le Pur-Sang en Angleterre. Léo MONTAIGUT.

Avec 125 illustrations photographiques des chevaux les plus célèbres dans les diverses Races françaises et anglaises.

COUVERTURE :

Portrait de M^{me} Cath. Fonteney, d'après le tableau de M. PINCHON. Société Nationale des Beaux-Arts. Salon de 1909.

HORS-TEXTE :

Le Duc d'Orléans et son fils le Duc de Chartres (plus tard Louis-Philippe), d'après le tableau de CARLE VERNET (1788), Musée Condé, Chantilly.

Au Concours hippique de Paris, reprise des Sauteurs en liberté à l'Ecole de Saumur. — *La Journée des Coaches.* Aquarelles de M. GEORGES BUSSON. Appartiennent à la Société Hippique Française.

CHRONIQUES DU MOIS :

Vieux Papiers Sonia.
Les Affaires. Alfred Dupuy.
La Mode. Laurence de Laprade
Le Théâtre et la Mode. Laurence de Laprade.
Le Tyrol L. Voisin.
Les Sports Frantz Reichel.

AOUT

(N° 233)

La Marine de guerre. Le Vice-Amiral FOURNIER, Maurice LOIR, SAUVAIRE JOURDAN.

65 photographies inédites représentant les escadres en marche et les principaux cuirassés des Marines française, anglaise, allemande, russe et japonaise.

Le « Dreadnought » vu sous ses différents aspects. Lancement du cuirassé « Danton ».

La Marine d'autrefois, d'après des estampes de la Bibliothèque Nationale et des reconstitutions de M. ALBERT SÉBILLE.

COUVERTURE :

D'après une toile de M. ALBERT SÉBILLE, peintre du Département de la Marine.

HORS-TEXTE :

Le transport de guerre « La Corrèze » quittant la rade de Toulon. Tableau de FRÉDÉRIC MONTENARD, Musée du Luxembourg.
Combat du Texel. Tableau de EUG. ISABEY, Musée de Versailles.

CHRONIQUES DU MOIS :

Hilda ou l'Esprit Parisien Sonia.
Les Affaires. Alfred Dupuy.
La Mode Laurence de Laprade.

SEPTEMBRE

(N° 234)

La Gravure Française. François COURBOIN

Conservateur au Département des Estampes de la Bibliothèque Nationale.

125 reproductions en noir et en couleurs des plus belles gravures publiées en France de 1400 à 1900. Cinq siècles de l'Art français.

COUVERTURE :

Portrait présumé de M^{me} de Pompadour, gravé par L.-M. BONNET, d'après F. BOUCHER.

HORS-TEXTE :

Foire de Village. Noce de Village. Les deux célèbres gravures de DESCOURTIS, d'après TAUNAY.
Deux portraits de M^{me} Huet, gravés en deux tons par GILLES DEMARTEAU, d'après J.-B. HUET.

CHRONIQUES DU MOIS :

Sur une plage Sonia.
La Mode. Laurence de Laprade.

OCTOBRE

(N° 235)

L'Égypte Octave UZANNE.

SOMMAIRE :

L'Égypte ancienne. Le Nil Sacré. Les Français en Égypte. L'Égypte anglaise. Plaisirs du Caire. Sensations de Tourisme. La Haute-Égypte.

65 illustrations photographiques : le Nil, les Pyramides, les Villes disparues, les Villes modernes, la Population, les Industries indigènes.

COUVERTURE :

Femmes égyptiennes au bord du Nil, d'après le célèbre tableau de FROMENTIN, légué au Musée du Louvre par M^{me} BOUCICAUT.

HORS-TEXTE :

Ruines de la Mosquée du Calife Hakem, d'après le tableau de PROSPER MARILHAT.

Procession du Mahmal au Caire, d'après le tableau de L. DEUTSCH.

CHRONIQUES DU MOIS :

Le bon Moment Sonia.
Héliopolis. Octave Uzanne.
Le Canal maritime de Suez P.-L. Lafage.
La Mode Laurence de Laprade.

NOVEMBRE

(N° 236)

L'Année Artistique L. ROGER-MILÈS.

SOMMAIRE :

Les Salons. Les Expositions de cercle. Les Rétrospectives. Les Sociétés. Les Expositions particulières.

65 illustrations d'après les plus belles œuvres anciennes et modernes exposées en 1909.

COUVERTURE :

Portrait de M^{me} de Parabère, par LARGILLIÈRE. Collection de M. le vicomte CHABERT.

HORS-TEXTE :

Le Refus des Impôts, par F. ROYBET. Salon des Artistes Français.

Portrait de M^{me} Simone, par H. CARO-DELVAILLE. Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts.

CHRONIQUES DU MOIS :

Peinture d'Automne. Sonia.
La Mode Laurence de Laprade.
Le Théâtre Jean Maubourg.
La Mode au théâtre Laurence de Laprade.

DÉCEMBRE

(N° 237)

SOMMAIRE :

Balthasar. Anatole FRANCE.

Conte illustré de huit compositions inédites en couleurs par Eugène GRASSET.

Les Trois Noël d'Eisheim. Paul ADAM.

Nouvelle inédite, illustrée par ZIER.

Le Noël de Lord Georges. NOZIÈRE.

Conte inédit, illustré par Louis MORIN.

La Lanterne de Noël. Gabriel NIGOND.

Poésie inédite, encadrement décoratif de Fernand MAILLAUD.

Dessin Humoristique de POULBOT.

MUSIQUE :

Noël Bressan. Gabriel VICAIRE.

Musique inédite de Georges FRAGEROLLE.

COUVERTURE :

Marie-Louise-Amélie, Grande-Duchesse de Toscane, par M^{me} VIGÉE-LEBRUN, Musée Condé, Chantilly.

Deux grandes primes en couleurs formant pendant (format 0,57 X 0,69). TROYON. *L'Abreuvoir*, Musée du Louvre. COROT. *Concert Champêtre*, Musée Condé, Chantilly.

HORS-TEXTE :

Tête de Jeune fille, Musée Condé, Chantilly, GREUZE.

Tête de Jeune garçon, Musée Condé, Chantilly, GREUZE.

Le Joueur d'orgue, Petit Palais, Musée de la Ville de Paris, DAUMIER.

Les Amateurs de Peinture, Musée Condé, Chantilly, MEISSONIER.

Portrait du Duc de Guise, Musée Condé, Chantilly, DUMONSTIER.

Étude pour un portrait de M^{me} du Barry, Collection de M. le D^r Tuffier, DROUAI.

CHRONIQUES DU MOIS :

Fin d'année Sonia.
La Mode Laurence de Laprade.
Le Théâtre Jean Maubourg.
La Mode au Théâtre Laurence de Laprade.



G. DE MALHERBE
° ° Imprimeur ° °

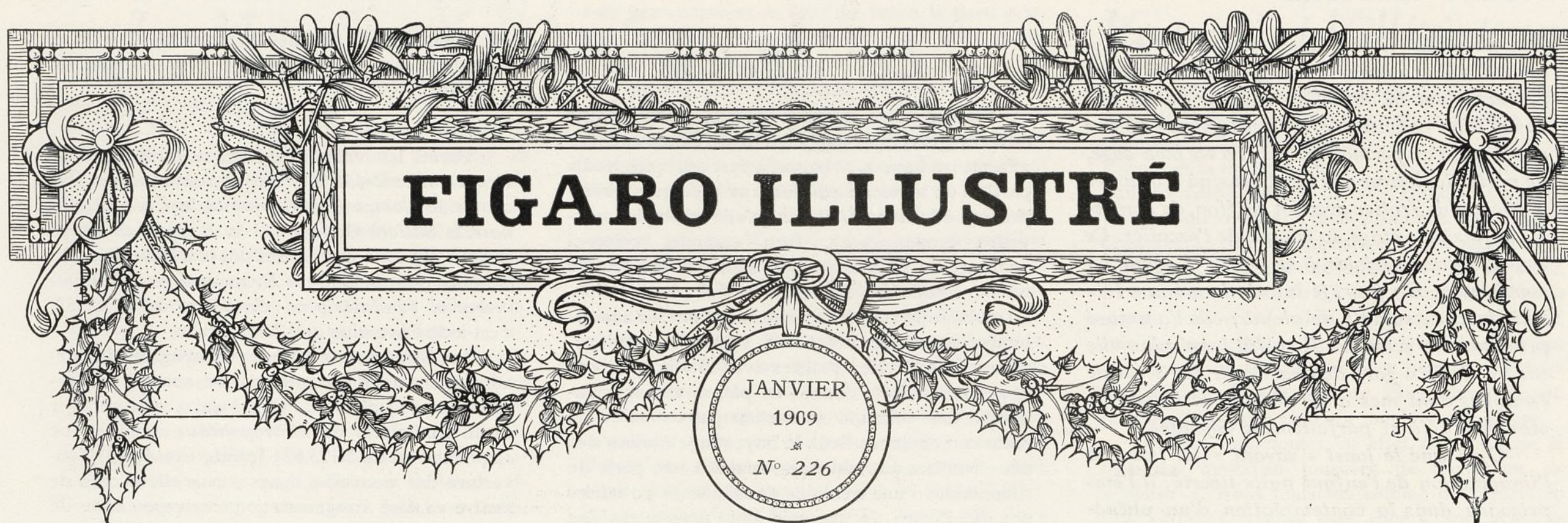
FIGARO ILLUSTRÉ

1809



UN ÉPISODE DE LA PRISE DE SARAGOSSE

Peinture du GÉNÉRAL LEJEUNE (Musée de Versailles).



Les Chroniques du Mois

Journal d'une Etrangère JEUX D'ENFANTS

Janvier

J'ai rendu visite, hier, à mes petits amis Jacques, Yvonne et Robert. Jacques a treize ans, Yvonne en a onze, Robert est un monsieur de sept ans. Leur mère voulait qu'ils se dérangeassent pour venir me dire bonjour. Je m'y suis formellement opposée; j'ai trouvé plus amusant d'aller les embrasser chez eux, — de les surprendre dans la chambre où ils jouent.

C'est une vaste pièce, une des plus belles de l'appartement; car Jacques, Yvonne et Robert sont des enfants à la fois très bien élevés et très gâtés, si tant est qu'on puisse considérer comme « bien élevé » l'enfant qu'on gâte. Les trois petites altesses ont donc, dans le logis familial, leur domaine réservé : leur salle de récréation.

C'est là que sont accumulées, depuis le commencement du mois, les étrennes de mes trois amis. Et c'est au milieu de ces richesses qu'ils s'ébattent. J'étais curieuse de jouir de leur gaieté et aussi de m'assurer (ô vanité!) que mes étrennes avaient produit le gros effet que j'en attendais; et enfin de contempler de beaux joujoux, — des joujoux d'enfants riches... Avez-vous remarqué qu'il n'y a guère de grande personne à qui la vue d'un très beau jouet soit indifférente? Au fond de l'âme des plus sérieux d'entre nous, il y a toujours un gosse qui sommeille et ne demande qu'à se réveiller. Aux expositions d'étrennes des grands magasins de nouveautés parisiens, j'ai vu plus d'une fois des hommes de quarante ans s'arrêter devant un jouet très cher et fixer sur cette belle chose un œil amusé et concupiscent; pour sûr, il y avait en eux, à cette minute, un gamin qui désirait ce jouet-là.

La salle de récréation de mes amis Jacques, Yvonne et Robert donna donc, à ma curiosité, le plus amusant des spectacles; et le plus instructif aussi, car il n'y avait point un

jouet, parmi tous ceux dont cette chambre était pleine, qui ne fût un jouet « savant ». J'étais émerveillée. Il y avait là une gare de chemin de fer pourvue d'un matériel complet et du plus minutieux outillage; il y avait un autobus « pouvant marcher », plusieurs types d'aéroplanes lilliputiens, un canot minuscule à vapeur, des jouets électriques de tous formats; il y avait des poupées monstrueuses, trop luxueusement vêtues, et dont un jeu d'invisibles ressorts actionnait les membres, les articulations, la bouche et les yeux; il y avait des volumes pesants, richement reliés, où des histoires un peu sérieuses s'égayaient d'illustrations très artistiques... Mes petits amis s'étaient, en riant, précipités vers moi et me considéraient de leurs beaux yeux étonnés. On eût dit qu'ils s'amusaient de mon admiration, sans la partager tout à fait. « Continuez de jouer », leur dis-je. Et chacun retourna vite au plaisir interrompu.

Alors je vis une chose étonnante, bien plus étonnante que les plus étonnants des jouets savants qui étaient là. Jacques, accroupi dans un coin, tenait sur ses genoux un vieux volume usé, de la Bibliothèque rose, Le général Dou-rakine; Robert avait attaché à deux chaises les deux bouts d'une longue ficelle dont sa petite main tenait le milieu; assis sur une troisième chaise, à distance, il piétinait bruyamment, en agitant un petit fouet de bazar : « Je joue au cocher », m'expliqua-t-il. Yvonne causait gravement avec une poupée entièrement dévêtue qu'elle avait emmaillottée de son mouchoir.

Mes cadeaux n'étaient pas moins délaissés que les autres. J'avais donné à Jacques un jeu mécanique de petits chevaux dont il m'avoua que le ressort « n'allait plus »; j'avais donné à Robert un bureau de poste où je vis que régnait le plus irréparable désordre et dont les accessoires étaient épars à tous les coins de la pièce; mes étrennes à Yvonne consistaient en une malle de poupée bourrée d'objets de toilette et d'un trousseau précieux, qui gisait intacte à côté de l'autobus démolí.

Les enfants nous donnent parfois, sans s'en douter, d'utiles leçons. Mes amis Jacques, Yvonne et Robert viennent de m'en donner une que je n'oublierai pas, parce qu'elle est excellente. Ils m'ont enseigné que si les grandes personnes ont, suivant les conditions de leur vie et de leur fortune, des âmes très différentes les unes des autres, il existe une « âme d'enfant » qui est, pour les petits riches et les petits pauvres, la même âme. Un milliardaire a des besoins qu'un bourgeois simplement aisé n'a pas; la bourgeoise réclame, pour trouver la vie supportable, des satisfactions dont la nécessité n'est nullement ressentie par sa femme de chambre; un domestique de bonne maison, un ouvrier bien payé s'habituent vite à un maximum de confort que le chemineau ne connaît pas. Il y a autant d'espèces de vêtements, il y a autant d'espèces de logements et de parures qu'il y a de degrés dans la fortune; et l'on mange, et l'on boit, et l'on voyage, et l'on prend du plaisir et l'on porte le deuil d'autant de façons que le permet l'argent qu'on a. Mais il n'y a qu'une façon de s'amuser, quand on a huit ans. A dix hommes de conditions différentes, il faut dix sortes de cigares. Cent enfants, dont les conditions de fortune vont de l'opulence à l'extrême pauvreté, peuvent s'amuser également du même jouet.

Et ce jouet-là, ce sera toujours le plus simple, le plus pauvre de tous.

C'est une balle, c'est une poupée de dix sous, habillée de chiffons; c'est un pantin, c'est un joujou à bon marché; moins que cela encore : c'est le bout de corde ou le bout de bois, c'est la chose informe dont l'enfant fera lui-même son jouet.

Et voilà où nous sommes d'absurdes psychologues : nous ne comprenons pas que l'enfant est une sorte de petit poète dont la joie principale est de donner un corps à ses rêves, de se transporter, par un artifice instinctif de pensée et de geste, hors de sa propre petite personne, et de s'amuser à être « pour rire » quelqu'un qu'il n'est pas. Il joue au cocher, il

joue au soldat, il joue à « la dame », il joue à la modiste ou au pâtissier ; il joue à être le personnage dont la condition l'amuse ou lui fait envie. Mon concierge a un petit garçon de dix ans à qui l'on permet, quand il a été bien sage, de porter les lettres aux locataires, ou d'allumer le gaz, ou de frotter avec un chiffon, de l'entre-sol au sixième étage, la rampe de l'escalier. Ce sont ses grandes joies, à ce petit : il « joue au concierge ». Un jour, je lui ai donné une très belle boîte de soldats de plomb ; elle l'a amusé pendant une semaine. Il se fût lassé plus vite encore de la « gare de chemin de fer » ou de l'autobus dont mes amis Jacques et Robert se montrent déjà si parfaitement dégoûtés.

C'est que le jouet « savant » ne laisse à l'imagination de l'enfant nulle liberté ; il l'emprisonne dans la contemplation d'un phénomène de brève durée, toujours le même, et dont il ignore la cause. Une fois passée la surprise dont la vue de ce phénomène a secoué son esprit, l'enfant s'ennuie et repousse ce monotone chef-d'œuvre. Il n'a même pas l'amusement de le réparer, s'il se casse ; car il ignore comment on répare un jouet « savant » ; il ne sait même pas pourquoi ce jouet est cassé !

Et peu importe à l'enfant, même habitué au luxe, la somptuosité des cadeaux qu'on lui donne. L'enfant n'est pas snob. Au jouet cher qui ennuit, il préférera évidemment le jouet de bazar qui amuse ; et au volume précieux qui lui conte des histoires « au-dessus de son âge », les aventures (même brochées !) d'un héros de Jules Verne, ou les passionnants récits où les Malheurs de Sophie lui sont narrés... pour trois francs.

Le malheur est que derrière l'enfant, il y a les parents ; et c'est pour eux aussi, — c'est pour eux surtout, — que la dépense du cadeau cher est faite... On songe moins à amuser le petit qu'à étonner sa mère ; on veut être un ami « qui fait bien les choses » ; et ce qui importe d'abord, c'est d'avoir, par politesse, dépensé pour rien un peu trop d'argent.

C'est étonnant ce que peut contenir de niaiserie l'esprit d'une grande personne...

SONIA

LA VIE ARTISTIQUE



L'INFANTE EULALIE ET M^{lle} KUTCHERA
Photographie prise par M. Henri Manuel, le 3 décembre, à la brillante matinée musicale donnée chez elle par la célèbre artiste.

Les Affaires

Depuis notre dernière causerie, nous avons eu à enregistrer, à Paris surtout, du calme dans les affaires ; ni hausse, ni baisse, à part quelques reculs partiels ou momentanés dus aux secousses qu'impriment à la Bourse, depuis qu'elle existe, les nouvelles tendancieuses. Bien entendu, celles-ci venaient de ce volcan des Balkans qui gronde toujours, mais heureusement ne fait pas éruption. La mobilisation des troupes de la monarchie austro-hongroise sur les frontières serbes et monténégrines, les querelles d'alliés avec l'Italie ont constitué les incidents donnés en pâture aux spéculateurs à tout prix, qui ne veulent pas connaître de séances monotones. Seul, le boycottage continu des marchandises autrichiennes, évalué à une perte de commandes d'une trentaine de millions, a pu causer une défaillance de mauvais aloi ; mais après des échanges de vue très pondérés de part et d'autre, qui ont eu lieu entre le cabinet de Vienne et Constantinople, la situation, et avec elle, le marché, semblent être engagés dans une bonne voie. Les deux puissances se sont fait des concessions réciproques ; l'Autriche ne paraît plus aussi intransigeante au sujet de la Conférence internationale, et il est certain que cette attitude plus conciliante, dès qu'elle sera connue en Turquie, diminuera le boycottage d'une façon sensible, à défaut de le faire tout de suite disparaître complètement.

Cette tendance à l'amélioration a été générale, même à New-York, où les transactions ont été cependant parfois quelque peu irrégulières. A Londres, quoique les reports aient été légèrement plus élevés, la liquidation s'est fort bien passée. Si la caractéristique de ce marché a été le calme que nous avons signalé dès les premières lignes, c'est dû, en partie aussi, à ce qu'il y a eu ce mois dernier, sur la place de Londres, un nombre inusité d'émissions importantes : on a enregistré, en effet, du 15 novembre au 15 décembre, cent emprunts publics pour un montant de 3.937.000 livres sterling ; une émission de Société financière avec 2.000.000 livres sterling ; neuf émissions de Sociétés commerciales ou autres, avec 2.070.500 livres sterling ; huit émissions de Compagnies minières avec 554.729 livres sterling ; trente augmentations de capital de Sociétés déjà existantes, représentant 9.328.828 livres sterling, et enfin des émissions de Bons du Trésor, de Bons Indiens, de Bons du London County Council, avec 6.566.664 livres sterling. On arrive ainsi à un total de 24.458.321 livres sterling.

La Bourse de Berlin a eu, elle aussi, une bonne tenue. Favorablement influencée par les nouvelles de New-York et de Vienne, elle l'a été encore davantage par les explications de M. Tittoni au sujet de la politique extérieure de l'Italie et de la solidité de la Triple Alliance.

Mais revenons à notre marché de Paris, qui intéresse davantage nos lecteurs. Les Fonds d'État ont gardé une tendance indécise. La Rente Française, cependant, a marqué une vive avance à terme. L'impôt sur le revenu n'est plus, en effet, l'appareil menaçant du début et les débats auxquels il donne lieu n'influencent plus le groupe de la rente. D'autre part, le relevé du rendement des impôts a fait ressortir une plus-value de 3 millions sur les évaluations budgétaires. L'Extérieure Espagnole, complètement dégagée des complications balkaniques, a été très ferme. Peu de changements à enregistrer sur les cours des autres Fonds d'État. On doit faire exception cependant pour le Turc unifié qui a atteint presque le cours de 93 francs. Il y a eu, pour justifier cette vive avance, la sympathie avec laquelle a été accueilli le nouveau Parlement ottoman.

En ce qui concerne l'Emprunt Russe, la

LES CHRONIQUES DU MOIS

date d'émission a été fixée au vendredi 22 janvier. L'emprunt est émis à 89 1/4 0/0 au taux de 4 1/2 0/0.

✻ ✻ ✻

Parmi les valeurs de Banque, la Banque de France et le Crédit Foncier se sont alourdis. Par contre, le Comptoir d'Escompte, le Crédit Lyonnais, la Société Générale et la Banque de Paris et des Pays-Bas ont vu des cours très fermes. On annonce pour la Banque Française pour le Commerce et l'Industrie un dividende de 12 fr. 50, c'est-à-dire le même que l'an dernier.

Les titres de nos grandes Compagnies de chemins de fer n'ont presque pas présenté de mouvements, sauf l'action de l'Ouest qui a subi un léger recul. La Société du Métropolitain a accusé une augmentation de 5.173.824 francs, causée par l'ouverture des nouvelles lignes ; mais elle a omis de mettre en face l'augmentation correspondante de ses frais généraux. C'est ce qui a expliqué pourquoi ce titre est quelque peu délaissé.

Au groupe étranger des transports, pas de changements intéressants. Nous devons cependant signaler que la question des Chemins Ethiopiens vient de recevoir sa solution ; la déchéance de la Société vient d'être brusquement prononcée : il ne pouvait en être autrement.

✻ ✻ ✻

Le compartiment des valeurs industrielles ne veut décidément pas marcher de l'avant ; l'hésitation se prolonge, bien que les commandes affluent de toutes parts. Cette indécision tient surtout, en France, à la cherté des prix des combustibles, malgré le mouvement rétrograde que ceux-ci viennent de subir. Quant aux valeurs russes, on ne note que peu de fluctuations, malgré l'approche de l'emprunt russe. Seule, l'action Maltzof a été ferme. Les actionnaires de la Makewka se sont réunis samedi 12 novembre, à Saint-Petersbourg, pour approuver les comptes et le bilan qui se solde par un bénéfice disponible de 557.000 roubles, et pour voter un dividende de 25 francs par action privilégiée.

Aux Mines d'or, très bonne tenue, surtout pour la Rand Mines, dont on a noté des achats importants. Reprise intéressante également pour la De Beers, à la suite d'un rapport très favorable sur l'exercice clôturé le 30 juin 1908.

Quant au Rio, il reste indécis : « La diminution dans les approvisionnements visibles a fait peu d'impression, dit la Circulaire Merton, et la demande de la consommation a été plutôt indifférente. »

✻ ✻ ✻

Les valeurs d'assurances enregistrent de nouvelles avances et témoignent d'une fermeté toujours égale. On peut évaluer avec certitude les résultats industriels de l'exercice 1908 ; ces résultats accusent une progression nouvelle sur ceux de l'an dernier et permettront à plusieurs Sociétés d'augmenter leur dividende, les Compagnies d'assurances contre l'incendie notamment, présentent une plus-value de trois millions de bénéfices sur 1907. Les cours actuels sont particulièrement favorables à l'achat.

Dans l'ensemble, le taux de capitalisation de ces valeurs oscille entre 4 et 5.50 0/0.

La Paternelle-Incendie, qui rapporte 5.33 0/0 est un des titres les plus traités à 3.000 ; on espère une augmentation de dividende. La Foncière-Incendie a quelques offres à 1.130 francs.

La Générale-Vie cote 7.000 francs.

L'Urbaine-Seine est demandée à 600 francs.

L'Union-Vie se négocie à 5.500 francs ; le dernier dividende, qui était de 250 francs, sera probablement augmenté. Parmi les valeurs vie, cette action est celle dont les garanties sont les plus élevées ; sa valeur de liquidation est de 11.935 francs.

La Générale-Incendie est offerte à 4.725 ; sa valeur de liquidation est tombée à 3.378 francs.

ALFRED DUPUY

Le Mois Sportif

En 1907, les constructeurs d'automobiles se groupèrent contre le Salon. Ils n'en voulaient pas en 1908. Pour cela, ils avaient mille bonnes raisons auxquelles d'autres constructeurs, partisans du Salon annuel, en opposèrent mille autres excellentes : il faut le croire tout au moins, puisqu'ils eurent gain de cause et que le Salon 1908 fut.

Et comment fut-il ! Pour un Salon qu'on ne voulait pas, nous en avons eu deux, l'un consacré à la voiture de luxe, l'autre aux véhicules industriels, aux canots automobiles et à l'aéronautique.

Les deux Salons ont donné de merveilleux résultats d'affaires ; le premier marqué par l'apparition de la petite voiture de grande marque et de haute fabrication, a attiré une abondante clientèle d'acheteurs qui attendaient, on peut dire avec impatience, la voiture de leurs besoins et de leurs ressources pour aller porter leurs billets de mille francs à des constructeurs jusqu'alors obstinés à ne connaître que la clientèle très intéressante, mais trop restreinte, des personnes pouvant supporter l'achat écrasant et les frais dispendieux des 40 et des 60 chevaux.

Si la Chambre syndicale de l'automobile voulait à ce sujet bien servir les intérêts dont elle a la gouverne, elle devrait s'appliquer à faire une statistique aussi exacte que possible, — il ne faut pas trop exiger des statistiques ! — des fortunes françaises. La chose est possible... approximativement. Puisqu'on a pu apprécier en un total un peu troublant pour ceux qui ne possèdent rien, rien du tout, la fortune de la France, 250 milliards, il doit bien y avoir un moyen d'en établir un quelconque détail. Cette échelle des fortunes françaises, — revenus ou gains du travail, — fournirait aux constructeurs les plus précieuses indications ; grâce à elle, ils auraient su que la clientèle très riche était saturée d'automobiles ; ils auraient en conséquence ralenti la fabrication des grosses voitures et auraient hâté celle des petites voitures. Ils auraient ainsi évité la crise qui affola, pendant les six premiers mois de 1908, une industrie qui, depuis sa naissance, n'avait connu que le parfait bonheur.

☞ Dame, les temps ont changé ! Il faut lutter aujourd'hui ; la concurrence est née, active, en France d'abord et à l'étranger surtout. Nous n'avons pas encore déchu, mais il ne faudrait pas que nos constructeurs s'endormissent trop pour perdre tout le bénéfice que doit leur assurer le prestige d'être les initiateurs, les créateurs de l'automobile. Nous donnons encore le ton, nous ouvrons toujours la voie, mais nous ne sommes plus au premier rang de la production. Il s'en faut, L'Amérique a 150.000 automobiles en circulation ; l'Angleterre en a près de 90.000 ; il y en a 38.000 seulement en France. Trente-huit mille dans toute la France, alors que Londres en compte 34.000 !!!

Ces chiffres montrent suffisamment, je pense, aux constructeurs, qu'il y a encore, en France, de beaux jours pour eux ; mais il leur faut être des industriels plus actifs, plus énergiques, des commerçants plus avisés. La population de la France n'augmente pas, mais, telle qu'elle est, elle est suffisante pour permettre le placement de plus de 38.000 automobiles. Le tout est d'offrir à chacun la voiture dont il a besoin et il faut que nos constructeurs, par de vastes productions en séries, mettent la voiture à la portée des différentes bourses.

☞ Je dois à la vérité d'ajouter qu'en préconisant l'action intensive, je n'ai pas grande chance d'être écouté. Les constructeurs français rêvent de repos ; ils sont toujours et de plus contre le Salon annuel ; pour en empêcher le retour et ne l'avoir plus que tous les deux ans, ils ont même passé entre eux une convention farouche appuyée d'une amende de 50.000 francs à payer par quiconque se dédiera ; l'Automobile-Club de France ne leur a pas donné gain de cause et a décidé que le Salon aurait lieu en 1909. Les signataires de la convention s'abstiendront-ils ? Ils sont gens à le faire. Je sais pas mal de constructeurs de seconde ligne qui ne seraient pas fâchés de pareilles abstentions. Elles

leur permettraient de tirer du Salon le parti éclatant qu'en tiraient seuls, jusqu'alors, leurs riches concurrents.

De leur désir d'un grand repos, nos constructeurs ont également manifesté en se liguant contre la course. Pourquoi se liguer contre ce qui servit tant leur gloire et leur prospérité, lorsqu'il est si facile de s'abstenir ? Pourquoi... mais parce que s'ils ne veulent plus courir, c'est, dira-t-on, qu'ils ne veulent pas que d'autres bénéficient aujourd'hui de ce dont ils profitèrent tant jadis.

Est-ce habile ? Est-ce adroit ? Nous n'avons pas en France les grands concours de tourisme qui, en Allemagne et en Angleterre, secondent si remarquablement les intérêts de l'industrie ; nous ne les avons pas, mais nous ne les aimons pas. Nous sommes trop artistes ; il nous fallait la course, son mouvement, ses dangers, l'angoisse nationale du résultat. L'automobile sans la course... mais alors, ça n'est pas un sport. C'est du fiacre ! L'évolution est vraiment trop rapide. Après nos deux défaites dans le Grand Prix de l'A. C. F. à Dieppe, c'est une défaillance.

Regrettons-la, d'autant plus que si l'on ne court plus chez nous, on courra à l'étranger, où l'on saisira avec empressement l'aubaine. On courra surtout en Belgique, à Spa où une Société française en formation est en voie de créer un autodrome, *Spa-Excelsior*. Cet autodrome, — dont on a tant rêvé en France, — sera édifié sur le plateau de Malchamps ; sa route, car c'est une route, aura 42 kilomètres de développement, en paliers, côtes et descentes dans un décor merveilleux de splendeur. Sur l'autodrome international de Spa, on courra, en 1909, le circuit des Ardennes, la grande épreuve classique belge, la coupe de Ludekerke, autre grande épreuve classique belge, et un tas d'autres courses *itou*, dans lesquelles seront représentées toutes les industries, sauf la France.

Sauf la France ? Ça, ça n'est pas possible !

☞ On a, le mois dernier, disputé à Paris un match contre lequel on ne saurait trop s'élever. On mit aux prises le brave, mais petit Régnier, professeur du jiu-jitsu, du poids de 62 kilos, avec le colosse russe Padoubny, du poids de 128 kilos.

C'était tout d'abord pour comparer deux écoles, l'école japonaise et l'école greco-romaine. On a vivement renoncé à une comparaison qui eût été une absurdité, et l'on s'est contenté d'organiser une rencontre cruelle, une rencontre méchante qui surexciterait la curiosité malsaine d'un public de blasés et assurerait, ce qui est la seule préoccupation de nos marchands de sport, la grosse recette.

Dans cette rencontre où les adversaires étaient de taille et de puissance si inégales, on accusa l'injustice révoltante des conditions en privant le jiu-jitsuan d'une de ses seules chances de vaincre : le vêtement.

Régnier nu dut combattre Padoubny nu.

Comment aurait-il pu, dès lors, saisir le colosse qui lui était opposé ?

Et notez que cette réglementation, — imposée par Padoubny, — était absolument contraire au jiu-jitsu, qui n'est pas un sport, mais un mode de combat dans la rue et se pratique, par suite, habillé.

Padoubny était, au surplus, autorisé à exercer toutes les prises ; le colosse avait donc tous les atouts. Il en a profité sans excès, mais en a profité, et, en 3'25", bousculant son courageux adversaire, il lui luxa le pied et lui cassa le péroné.

De cette victoire, Padoubny a bruyamment triomphé. Il eut bien tort, car il n'y a vraiment pas de quoi. Je l'ai vu moins fier devant Myaki, le colosse japonais qui le défia en vain, il y a quelques années, par la plume dans les journaux et par le regard dans le promenoir de l'hippodrome Bostock.

☞ Wilbur Wright a accompli un nouvel et magnifique exploit. Il a, pour conquérir la coupe Michelin, fait un vol de 1 h. 54 m. 55 s., couvrant officiellement 99 kilomètres, mais en réalité 120 kilomètres. Et il se trouve encore des gens qui demandent si jamais l'aviation sera un moyen pratique de locomotion !

FRANTZ-REICHEL

Voyages et Villégiatures

« S'offrir un voyage d'agrément ! » Connaissez-vous dans la langue française une expression plus chantante, plus prometteuse de joies inédites ? Éprouvez la magie de cette phrase sur l'imagination de votre femme, de vos enfants. Tous les visages sourient dès qu'on la prononce. Oh ! partir ! échapper au déjà vu, au déjà entendu, aux études, aux soucis, à la banalité ambiante ! En ce siècle de trains-éclair, de 60 HP et d'aéroplanes, chacun se sent pousser des ailes. On veut changer d'air, fuir la foule chaque jour coudoyée, chercher au loin des émotions qu'on espère neuves, satisfaire les incessantes curiosités de l'âme moderne, et, pour tout résumer en deux mots, vivre ailleurs.

Quelles monotonies, en effet, nous impose le tran-tran quotidien, journées de travail ou de « plaisir ». Nous tournons comme des souris en cage ; affaires, visites, thés, diners, spectacles se partagent nos heures méthodiques ; nous nous agitions avec plus ou moins de fièvre dans un petit cercle, avec quelle lassitude, avec quel ennui !

Bouclons donc notre valise, acquérons pour les chapeaux de Madame des malles supplémentaires, et en route ! Nous sommes en janvier ; c'est vers la gare ou la route de Lyon qu'il faut diriger nos pursang, Cocotte ou la limousine. Nice, Monte-Carlo, Cannes, Saint-Raphaël, Menton, Ajaccio, Alger, Blidah, Biskra, Madère, les îles Canaries, Cintra, Corfou, Le Caire, les Pyramides, les Indes ; oh ! les palpitantes randonnées, les délicieuses retraites, les traversées reposantes, les pittoresques haltes, les sites éblouissants ! La machine siffle, le moteur ronfle, on est parti !

☞ Savez-vous voyager ? Je veux dire : savez-vous associer la fantaisie et le calcul, l'ordre et le caprice ? Il serait fastidieux de régler un déplacement comme une marche militaire, avec arrêts fixes et promenades suivant un plan obligatoire. Faites, dans vos allées et venues, une large part à l'imprévu, car c'est souvent l'épisode non escompté qui apporte au voyageur les émotions les plus fraîches, les plus durables. Certes, on doit se fixer les grandes lignes d'une excursion lointaine, d'un tour d'Europe ou du monde, mais accordez-vous des répit ; réservez-vous le pouvoir de séjourner ou de revenir au paradis tout à coup découvert sur votre route. Des heures de Paradis, ça ne sonne pas tous les jours à l'horloge du temps ! Cueillez-les, savourez-les, ces heures bénies, ces heures divines dont le souvenir vibrant enchantera votre mémoire... *Carpe diem*, c'était la devise d'Horace, qui fut un maître es délices !

D'ingénieuses combinaisons de parcours ont été imaginées par les Administrations de chemins de fer, les Compagnies de navigation et les Agences de voyages. Il existe en vérité, maintenant, des trains de plaisir... dignes de ce nom. Ce sont les rapides réglementaires, qui accueillent sans chinoiserie les porteurs de carnets plus ou moins circulaires. Tickets valables pendant des mois, nombreux arrêts, facilités de prolonger la durée des coupons ; que souhaiter de plus ? Partout où le touriste décide de s'arrêter, — je parle, bien entendu, des villes et sites notoires, — il trouve aujourd'hui, grâce au Touring-Club, au moins un hôtel habitable. Dans les villégiatures célèbres, la Compagnie Internationale des Grands Hôtels, les Ritz, les Gordon Hôtels, les Fréderick Hôtels, etc... ont multiplié les palais luxueux, où l'on est servi « comme des princes » ! Vraiment, de nos jours, on ne ressent plus ni fatigue ni écœurements à courir le monde ; il y a de bons et beaux gîtes sous tous les cieux.

Quel enchantement aussi qu'une croisière sur l'un de ces magnifiques paquebots qu'ont mis récemment en service la Compagnie Générale Transatlantique, la Peninsular Oriental C^e, la Hamburger America Linie, le Norddeutscher Lloyd. Confort parfait des cabines et des salons, excellence de la table, distractions artistiques pendant les traversées, tous les bien-être sont réunis, en ces maisons flottantes — sans concierge — qui emportent leurs

heureux locataires vers les rivages ensoleillés et fleuris.

Enfin, la roulotte automobile va développer le goût de bohème qui reste au fond de bien des cœurs assagis. N'est-ce pas exquis de former une joyeuse bande, d'emporter cantines et tentes, de camper, de popoter un peu, de déjeuner sur l'herbe et de flirter sous les frondaisons de la forêt proche ?

Et quelles perspectives nous découvre le biplan, aux hélices puissantes, qui nous élèvera bientôt au-dessus des nuages !

— Qui me donnera, Colombes, vos ailes ! chante Salammbo !

— Des ailes, voilà, princesses ! répond Wilbur Wright à nos contemporaines qu'il emporte triomphalement dans l'azur.

Ah ! notre temps vraiment est fertile en miracles et en extases.

P.-L. LAFAGE



L'État

Propriétaire du Réseau de l'Ouest

Le *Journal Officiel* du 5 janvier a publié deux arrêtés du Ministre des Travaux publics qui désignent et spécialisent nettement les nouveaux dirigeants du réseau de l'Ouest racheté.

Il résulte de ces documents que ces fonctionnaires de l'État voient leurs attributions étendues à l'exploitation nouvelle dont les titulaires anciens deviennent ainsi leurs auxiliaires *de plano*.

Les chefs de service de l'Ouest sont, en d'autres termes, placés sous les ordres des ingénieurs de l'État qui assument ainsi, comme il convient, toutes les responsabilités.

Ces dispositions apparaissent comme les plus logiques et celles qui doivent donner les meilleurs résultats dans l'état actuel des choses.

MM. Viennot et Le Grain sont, comme on l'a précédemment annoncé, nommés sous-directeurs aux côtés de M. Beaughey, par le premier de ces arrêtés.

Le deuxième étend sur le nouveau réseau les fonctions de M. Tony Reymond, secrétaire général, et celles de M. Henrion, chef du personnel.

L'exploitation est morcelée en deux services : au mouvement, le ministre nomme M. Moisson ; au service commercial, M. Pouan, l'un et l'autre ingénieurs en chef. Tous ces messieurs, au surplus, sont des ingénieurs en chef des Mines ou des Ponts et Chaussées.

A M. Boëll revient la traction, distraite du matériel, dont les ateliers sont placés sous le contrôle de M. Nadal.

A M. Bauer est attribué l'entretien des voies et bâtiments actuellement existants.

M. Regimbeau devient l'ingénieur en chef des travaux neufs des voies et des bâtiments.

M. Perrier est nommé ingénieur en chef des lignes nouvelles.

Sont maintenus au réseau que s'adjoint l'État : M. Parriche, pour le service des approvisionnements ; M. Pieyre, pour le service financier ; M. Molinier, caissier principal, et M. de Lavit, pour le service du contentieux.

Enfin, conséquence de ce qui précède, les derniers doutes qui pouvaient subsister dans l'esprit des voyageurs de l'Ouest sont levés : il n'y a plus de chemins de fer de l'Ouest.

L'appellation toute naturelle a été adoptée ; ils sont devenus un prolongement des Chemins de fer de l'État. Il n'y a plus qu'une administration pour les deux réseaux fondus en un seul : le réseau de l'État.

La plupart des nouveaux fonctionnaires énumérés ci-dessus sont des ingénieurs dont la réputation est faite. Ils trouveront dans leurs adjoints de l'ancien personnel de l'Ouest des collaborateurs éprouvés et d'une compétence indiscutable.

Le public n'a plus maintenant qu'à attendre avec confiance les améliorations que l'État lui a promises.

La Mode

C'est entendu. Janvier est un mois extrêmement parisien. Nous sommes Parisiennes jusqu'au cou ; nous abrégons nos visites pour arriver à nos diners, que nous commençons tard et que nous expédions vite, car le théâtre nous réclame. Et nous n'entendons jamais la fin, parce qu'il faut bien, n'est-ce pas, aller souper, et peut-être danser... Oui, c'est entendu. Nous évoluons dans le brouillard et dans la neige, et dans les plaisirs, et dans nos fourrures. Mais nous avons déjà le cerveau ailleurs, quelque part du côté de Nice, de l'Égypte ou de l'Inde, — suivant l'ardeur de notre essor, — quelque part où le ciel est doux, le soleil chaud, où les jours sont de vrais jours, les nuits de vraies nuits.

Les malles sont là, toutes prêtes. On a pour elles des regards d'attendrissement, — quand on a le temps de les regarder. Mais tout de même, on reste encore. Être une Parisienne, — ou, tout à l'heure, ne plus l'être ? Ce dilemme est lancinant. Il nous retient. Et les modes de cet hiver elles-mêmes nous



Mademoiselle DEBRENNES, du Théâtre des Capucines, dans la *Double R'vue* de MM. Michel Carré et André Barde. ROBE de ZIMMERMANN (Photo H. Manuel)

retiennent. Nous ne pouvons pas, comme cela, nous décider à les abandonner pour toujours, — sans compter qu'un hiver qu'on abrège est tout de même un hiver de plus, — et que ces modes, même agonisantes, ont encore des séductions infinies.

Le mélange du velours rebrodé ou de la panne aux fourrures élégantes atteint tous les raffinements possibles. Un charmant exemple en passant : une grande jaquette d'hermine unie non mouchetée, demi-cintrée, à épaulette tombante, avec manche longue. Le fourreau se découpe derrière et sur les côtés du vêtement, en un mouvement allongé suivant bien la ligne, sur une incrustation de panne blanche rebrodée de grosses fleurs de soie et d'énormes reliefs de soutache blanche. Col, revers, petit gilet et parements, également en panne rebrodée. C'est délicieux ; on reste une journée sans regretter le soleil quand on a vu passer une de ces jolies trouvailles. Les artistes en couture le savent bien. Ils s'en servent pour nous retenir, et en attendant les petites et les grandes révolutions annoncées, ils s'attardent à de jolis raffinements dont bénéficient encore nos toilettes hivernales.

C'est ainsi que M^{me} Zimmermann, qui excelle, vous le savez, dans les innovations marquantes, dans les trouvailles heureuses, nous dote, en ce

moment, de petits costumes intermédiaires vraiment gentils. Nous les portons au Bois par de froides et claires matinées ; jupes écourtées, drap-serge ou velours, dont la ceinture remonte un peu au-dessus de la taille, en un mouvement arrondi ; jaquettes jolies de formes, toujours relevées d'une garniture discrète, et que le luxe de deux beaux renards ou d'une souple écharpe de fourrure accompagne si bien. Simples, ces costumes, mais exquisement parisiens.

M^{me} Zimmermann imagine encore de délicieux « après-midi » fourreaux drapés à ravir, se prêtant avec discrétion aux enveloppements des formes collantes. Croisée au Ritz par hasard, cette robe de drap « tabac blond » imprimé d'une large bande de cachemire aux teintes douces, très estompées. Le plus gracieux effet était tiré de cette disposition originale du tissu, croisé au corsage sous une boucle orientale, et venant orner derrière la ligne de la jupe. Au corsage encore la légèreté mouvante de longues franges de soie, de tons cachemire, et la transparence d'une guimpe de tulle toute rebrodée dans la même harmonie.

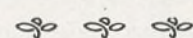
Croquons au passage une robe du soir portée par une de nos toutes charmantes artistes, M^{lle} Jeanine Debrennes, des Capucines. Ce fut aussi de la rue des Pyramides qu'elle prit son vol : fourreau de drap d'or, glacé « saphir », voilé de tulle noir et incrusté de Chantilly vrai. Le bord de la jupe était souligné d'un biais de velours vieux bleu rappelant le reflet du tissu métallisé, un peu de velours égayant de plus le corsage et les manches de dentelle d'or. Encore un succès d'élégance ajouté au succès très personnel de la jolie M^{lle} Debrennes.

Les liberty, les cachemires de soie, les tulles et les mousselines nous donnent pour le bal d'adorables toilettes.

M^{me} Zimmermann les emploie tour à tour le plus élégamment du monde. Ici, c'est une robe de tulle point d'esprit blanc, au corsage tout enguirlandé de roses à la Watteau ; là, une robe de mousseline Nil rehaussée de liberty et d'un peu d'Alençon au décolleté ; plus loin, un fourreau en liberty « perle grise » brodé d'argent, de saphirs et de perles, avec la plus savante des profusions.

Et tout cela est infiniment chic.

On s'oublie, on oublie la vie fiévreuse de Paris et les séductions d'ailleurs, à détailler ces jolies créations. Mais elles passent et bientôt ce seront les dernières. Décidément, il va falloir partir....



D'ailleurs, un peu partout, chez les couturiers, c'est le grand recueillement qui suit les campagnes ardentes et qui précède les campagnes décisives. On a merveilleusement travaillé pour l'hiver. Que va-t-on faire pour le printemps, que va-t-on faire pour 1909 ? Ce n'est déjà plus le sombre mystère, mais il faut attendre février et les enchantements de la Côte d'Azur pour assister à l'éclosion, encore un peu prématurée, des chefs-d'œuvre attendus.

Attendons. Les maîtres sont plongés dans leurs méditations. Ils réunissent tous les éléments de leurs créations prochaines. Ils groupent les tissus nouveaux, les dentelles, les broderies, les mousselines, les rubans. Mélanges savants, combinaisons hardies ou subtiles, formes inédites, — qui sait ? — ligne nouvelle, — peut-être ?... Ah ! grand Dieu, que l'on nous fait changer de ligne en ce siècle !

Verrons-nous de nouveau un retour à de gracieux archaïsmes ? Vous venez de feuilleter les pages de 1809. Est-ce que cela ne vous épouvante pas un peu, ces « Vitchourat à la Coqueluchon », ces tuniques de levantine, ces casaques de drap « raisin de Corinthe » ? Un peu tout de même. Rassurez-vous. Si on nous les rend, on nous les rendra comme on a su nous rendre et nous faire accepter tant d'autres modes, revues et corrigées, mises au point, adaptées à « notre ligne ». Et nous n'aurons pas du tout l'air de revenir de la Grande Armée, vous verrez.

Mais, d'ailleurs, nous les rendra-t-on ? Et que va-t-on nous rendre ? Chut ! Mystère ! Et au mois prochain !

LAURENCE DE LAPRADE

Le Mois Sportif

En 1907, les constructeurs d'automobiles se groupèrent contre le Salon. Ils n'en voulaient pas en 1908. Pour cela, ils avaient mille bonnes raisons auxquelles d'autres constructeurs, partisans du Salon annuel, en opposèrent mille autres excellentes : il faut le croire tout au moins, puisqu'ils eurent gain de cause et que le Salon 1908 fut.

Et comment fut-il ! Pour un Salon qu'on ne voulait pas, nous en avons eu deux, l'un consacré à la voiture de luxe, l'autre aux véhicules industriels, aux canots automobiles et à l'aéronautique.

Les deux Salons ont donné de merveilleux résultats d'affaires ; le premier marqué par l'apparition de la petite voiture de grande marque et de haute fabrication, a attiré une abondante clientèle d'acheteurs qui attendaient, on peut dire avec impatience, la voiture de leurs besoins et de leurs ressources pour aller porter leurs billets de mille francs à des constructeurs jusqu'alors obstinés à ne connaître que la clientèle très intéressante, mais trop restreinte, des personnes pouvant supporter l'achat écrasant et les frais dispendieux des 40 et des 60 chevaux.

Si la Chambre syndicale de l'automobile voulait à ce sujet bien servir les intérêts dont elle a la gouverne, elle devrait s'appliquer à faire une statistique aussi exacte que possible, — il ne faut pas trop exiger des statistiques ! — des fortunes françaises. La chose est possible... approximativement. Puisqu'on a pu apprécier en un total un peu troublant pour ceux qui ne possèdent rien, rien du tout, la fortune de la France, 250 milliards, il doit bien y avoir un moyen d'en établir un quelconque détail. Cette échelle des fortunes françaises, — revenus ou gains du travail, — fournirait aux constructeurs les plus précieuses indications ; grâce à elle, ils auraient su que la clientèle très riche était saturée d'automobiles ; ils auraient en conséquence ralenti la fabrication des grosses voitures et auraient hâté celle des petites voitures. Ils auraient ainsi évité la crise qui affola, pendant les six premiers mois de 1908, une industrie qui, depuis sa naissance, n'avait connu que le parfait bonheur.

☞ Dame, les temps ont changé ! Il faut lutter aujourd'hui ; la concurrence est née, active, en France d'abord et à l'étranger surtout. Nous n'avons pas encore déchu, mais il ne faudrait pas que nos constructeurs s'endormissent trop pour perdre tout le bénéfice que doit leur assurer le prestige d'être les initiateurs, les créateurs de l'automobile. Nous donnons encore le ton, nous ouvrons toujours la voie, mais nous ne sommes plus au premier rang de la production. Il s'en faut, L'Amérique a 150.000 automobiles en circulation ; l'Angleterre en a près de 90.000 ; il y en a 38.000 seulement en France. Trente-huit mille dans toute la France, alors que Londres en compte 34.000 !!!

Ces chiffres montrent suffisamment, je pense, aux constructeurs, qu'il y a encore, en France, de beaux jours pour eux ; mais il leur faut être des industriels plus actifs, plus énergiques, des commerçants plus avisés. La population de la France n'augmente pas, mais, telle qu'elle est, elle est suffisante pour permettre le placement de plus de 38.000 automobiles. Le tout est d'offrir à chacun la voiture dont il a besoin et il faut que nos constructeurs, par de vastes productions en séries, mettent la voiture à la portée des différentes bourses.

☞ Je dois à la vérité d'ajouter qu'en préconisant l'action intensive, je n'ai pas grande chance d'être écouté. Les constructeurs français rêvent de repos ; ils sont toujours et de plus contre le Salon annuel : pour en empêcher le retour et ne l'avoir plus que tous les deux ans, ils ont même passé entre eux une convention farouche appuyée d'une amende de 50.000 francs à payer par quiconque se dédiera ; l'Automobile-Club de France ne leur a pas donné gain de cause et a décidé que le Salon aurait lieu en 1909. Les signataires de la convention s'abstiendront-ils ? Ils sont gens à le faire. Je sais pas mal de constructeurs de seconde ligne qui ne seraient pas fâchés de pareilles abstentions. Elles

leur permettraient de tirer du Salon le parti éclatant qu'en tiraient seuls, jusqu'alors, leurs riches concurrents.

De leur désir d'un grand repos, nos constructeurs ont également manifesté en se liguant contre la course. Pourquoi se liguer contre ce qui servit tant leur gloire et leur prospérité, lorsqu'il est si facile de s'abstenir ? Pourquoi... mais parce que s'ils ne veulent plus courir, c'est, dira-t-on, qu'ils ne veulent pas que d'autres bénéficient aujourd'hui de ce dont ils profitèrent tant jadis.

Est-ce habile ? Est-ce adroit ? Nous n'avons pas en France les grands concours de tourisme qui, en Allemagne et en Angleterre, secondent si remarquablement les intérêts de l'industrie ; nous ne les avons pas, mais nous ne les aimons pas. Nous sommes trop artistes ; il nous fallait la course, son mouvement, ses dangers, l'angoisse nationale du résultat. L'automobile sans la course... mais alors, ça n'est pas un sport. C'est du fiacre ! L'évolution est vraiment trop rapide. Après nos deux défaites dans le Grand Prix de l'A. C. F. à Dieppe, c'est une défaillance.

Regrettons-la, d'autant plus que si l'on ne court plus chez nous, on courra à l'étranger, où l'on saisira avec empressement l'aubaine. On courra surtout en Belgique, à Spa où une Société française en formation est en voie de créer un autodrome, *Spa-Excelsior*. Cet autodrome, — dont on a tant rêvé en France, — sera édifié sur le plateau de Malchamps ; sa route, car c'est une route, aura 42 kilomètres de développement, en paliers, côtes et descentes dans un décor merveilleux de splendeur. Sur l'autodrome international de Spa, on courra, en 1909, le circuit des Ardennes, la grande épreuve classique belge, la coupe de Ludekerke, autre grande épreuve classique belge, et un tas d'autres courses *itou*, dans lesquelles seront représentées toutes les industries, sauf la France.

Sauf la France ? Ça, ça n'est pas possible !

☞ On a, le mois dernier, disputé à Paris un match contre lequel on ne saurait trop s'élever. On mit aux prises le brave, mais petit Régnier, professeur du jiu-jitsu, du poids de 62 kilos, avec le colosse russe Padoubny, du poids de 128 kilos.

C'était tout d'abord pour comparer deux écoles, l'école japonaise et l'école greco-romaine. On a vivement renoncé à une comparaison qui eût été une absurdité, et l'on s'est contenté d'organiser une rencontre cruelle, une rencontre méchante qui surexciterait la curiosité malsaine d'un public de blasés et assurerait, ce qui est la seule préoccupation de nos marchands de sport, la grosse recette.

Dans cette rencontre où les adversaires étaient de taille et de puissance si inégales, on accusa l'injustice révoltante des conditions en privant le jiu-jitsuan d'une de ses seules chances de vaincre : le vêtement.

Régnier ne dut combattre Padoubny nu.

Comment aurait-il pu, dès lors, saisir le colosse qui lui était opposé ?

Et notez que cette réglementation, — imposée par Padoubny, — était absolument contraire au jiu-jitsu, qui n'est pas un sport, mais un mode de combat dans la rue et se pratique, par suite, habillé.

Padoubny était, au surplus, autorisé à exercer toutes les prises ; le colosse avait donc tous les atouts. Il en a profité sans excès, mais en a profité, et, en 3'25", bousculant son courageux adversaire, il lui luxa le pied et lui cassa le péroné.

De cette victoire, Padoubny a bruyamment triomphé. Il eut bien tort, car il n'y a vraiment pas de quoi. Je l'ai vu moins fier devant Myaki, le colosse japonais qui le défia en vain, il y a quelques années, par la plume dans les journaux et par le regard dans le promenoir de l'hippodrome Bostock.

☞ Wilbur Wright a accompli un nouvel et magnifique exploit. Il a, pour conquérir la coupe Michelin, fait un vol de 1 h. 54 m. 55 s., couvrant officiellement 99 kilomètres, mais en réalité 120 kilomètres. Et il se trouve encore des gens qui demandent si jamais l'aviation sera un moyen pratique de locomotion !

FRANTZ-REICHEL

Voyages et Villégiatures

« S'offrir un voyage d'agrément ! » Connaissez-vous dans la langue française une expression plus chantante, plus prometteuse de joies inédites ? Éprouvez la magie de cette phrase sur l'imagination de votre femme, de vos enfants. Tous les visages sourient dès qu'on la prononce. Oh ! partir ! échapper au déjà vu, au déjà entendu, aux études, aux soucis, à la banalité ambiante ! En ce siècle de trains-éclair, de 60 HP et d'aéroplanes, chacun se sent pousser des ailes. On veut changer d'air, fuir la foule chaque jour coudoyée, chercher au loin des émotions qu'on espère neuves, satisfaire les incessantes curiosités de l'âme moderne, et, pour tout résumer en deux mots, vivre ailleurs.

Quelles monotonies, en effet, nous impose le tran-tran quotidien, journées de travail ou de « plaisir ». Nous tournons comme des souris en cage ; affaires, visites, thés, dîners, spectacles se partagent nos heures méthodiques ; nous nous agitions avec plus ou moins de fièvre dans un petit cercle, avec quelle lassitude, avec quel ennui !

Bouclons donc notre valise, acquérons pour les chapeaux de Madame des malles supplémentaires, et en route ! Nous sommes en janvier ; c'est vers la gare ou la route de Lyon qu'il faut diriger nos pursang, Cocotte ou la limousine. Nice, Monte-Carlo, Cannes, Saint-Raphaël, Menton, Ajaccio, Alger, Blidah, Biskra, Madère, les îles Canaries, Cintra, Corfou, Le Caire, les Pyramides, les Indes ; oh ! les palpitantes randonnées, les délicieuses retraites, les traversées reposantes, les pittoresques haltes, les sites éblouissants ! La machine siffle, le moteur ronfle, on est parti !

☞ Savez-vous voyager ? Je veux dire : savez-vous associer la fantaisie et le calcul, l'ordre et le caprice ? Il serait fastidieux de régler un déplacement comme une marche militaire, avec arrêts fixes et promenades suivant un plan obligatoire. Faites, dans vos allées et venues, une large part à l'imprévu, car c'est souvent l'épisode non escompté qui apporte au voyageur les émotions les plus fraîches, les plus durables. Certes, on doit se fixer les grandes lignes d'une excursion lointaine, d'un tour d'Europe ou du monde, mais accordez-vous des répit ; réservez-vous le pouvoir de séjourner ou de revenir au paradis tout à coup découvert sur votre route. Des heures de Paradis, ça ne sonne pas tous les jours à l'horloge du temps ! Cueillez-les, savourez-les, ces heures bénies, ces heures divines dont le souvenir vibrant enchantera votre mémoire... *Carpe diem*, c'était la devise d'Horace, qui fut un maître es délices !

D'ingénieuses combinaisons de parcours ont été imaginées par les Administrations de chemins de fer, les Compagnies de navigation et les Agences de voyages. Il existe en vérité, maintenant, des trains de plaisir... dignes de ce nom. Ce sont les rapides réglementaires, qui accueillent sans chinoïseries les porteurs de carnets plus ou moins circulaires. Tickets valables pendant des mois, nombreux arrêts, facilités de prolonger la durée des coupons ; que souhaiter de plus ? Partout où le touriste décide de s'arrêter, — je parle, bien entendu, des villes et sites notoires, — il trouve aujourd'hui, grâce au Touring-Club, au moins un hôtel habitable. Dans les villégiatures célèbres, la Compagnie Internationale des Grands Hôtels, les Ritz, les Gordon Hôtels, les Frédéric Hôtels, etc... ont multiplié les palais luxueux, où l'on est servi « comme des princes » ! Vraiment, de nos jours, on ne ressent plus ni fatigue ni écœurements à courir le monde ; il y a de bons et beaux gîtes sous tous les cieux.

Quel enchantement aussi qu'une croisière sur l'un de ces magnifiques paquebots qu'ont mis récemment en service la Compagnie Générale Transatlantique, la Peninsular Oriental C^o, la Hamburger America Linie, le Norddeutscher Lloyd. Confort parfait des cabines et des salons, excellence de la table, distractions artistiques pendant les traversées, tous les bien-être sont réunis, en ces maisons flottantes — sans concierge — qui emportent leurs

heureux locataires vers les rivages ensoleillés et fleuris.

Enfin, la roulotte automobile va développer le goût de bohème qui reste au fond de bien des cœurs assagis. N'est-ce pas exquis de former une joyeuse bande, d'emporter cantines et tentes, de camper, de popoter un peu, de déjeuner sur l'herbe et de flirter sous les frondaisons de la forêt proche ?

Et quelles perspectives nous découvre le biplan, aux hélices puissantes, qui nous élèvera bientôt au-dessus des nuages !

— Qui me donnera, Colombes, vos ailes ! chante Salammbo !

— Des ailes, voilà, princesses ! répond Wilbur Wright à nos contemporaines qu'il emporte triomphalement dans l'azur.

Ah ! notre temps vraiment est fertile en miracles et en extases.

P.-L. LAFAGE



L'État

Propriétaire du Réseau de l'Ouest

Le *Journal Officiel* du 5 janvier a publié deux arrêtés du Ministre des Travaux publics qui désignent et spécialisent nettement les nouveaux dirigeants du réseau de l'Ouest racheté.

Il résulte de ces documents que ces fonctionnaires de l'État voient leurs attributions étendues à l'exploitation nouvelle dont les titulaires anciens deviennent ainsi leurs auxiliaires *de plano*.

Les chefs de service de l'Ouest sont, en d'autres termes, placés sous les ordres des ingénieurs de l'État qui assument ainsi, comme il convient, toutes les responsabilités.

Ces dispositions apparaissent comme les plus logiques et celles qui doivent donner les meilleurs résultats dans l'état actuel des choses.

MM. Viennot et Le Grain sont, comme on l'a précédemment annoncé, nommés sous-directeurs aux côtés de M. Beaughey, par le premier de ces arrêtés.

Le deuxième étend sur le nouveau réseau les fonctions de M. Tony Reymond, secrétaire général, et celles de M. Henrion, chef du personnel.

L'exploitation est morcelée en deux services : au mouvement, le ministre nomme M. Moisson ; au service commercial, M. Pouan, l'un et l'autre ingénieurs en chef. Tous ces messieurs, au surplus, sont des ingénieurs en chef des Mines ou des Ponts et Chaussées.

A M. Boëll revient la traction, distraite du matériel, dont les ateliers sont placés sous le contrôle de M. Nadal.

A M. Bauer est attribué l'entretien des voies et bâtiments actuellement existants.

M. Regimbeau devient l'ingénieur en chef des travaux neufs des voies et des bâtiments.

M. Perrier est nommé ingénieur en chef des lignes nouvelles.

Sont maintenus au réseau que s'adjoint l'État : M. Parriche, pour le service des approvisionnements ; M. Pieyre, pour le service financier ; M. Molinier, caissier principal, et M. de Lavit, pour le service du contentieux.

Enfin, conséquence de ce qui précède, les derniers doutes qui pouvaient subsister dans l'esprit des voyageurs de l'Ouest sont levés : il n'y a plus de chemins de fer de l'Ouest.

L'appellation toute naturelle a été adoptée ; ils sont devenus un prolongement des Chemins de fer de l'État. Il n'y a plus qu'une administration pour les deux réseaux fondus en un seul : le réseau de l'État.

La plupart des nouveaux fonctionnaires énumérés ci-dessus sont des ingénieurs dont la réputation est faite. Ils trouveront dans leurs adjoints de l'ancien personnel de l'Ouest des collaborateurs éprouvés et d'une compétence indiscutable.

Le public n'a plus maintenant qu'à attendre avec confiance les améliorations que l'État lui a promises.

La Mode

C'est entendu. Janvier est un mois extrêmement parisien. Nous sommes Parisiennes jusqu'au cou ; nous abrégons nos visites pour arriver à nos diners, que nous commençons tard et que nous expédions vite, car le théâtre nous réclame. Et nous n'entendons jamais la fin, parce qu'il faut bien, n'est-ce pas, aller souper, et peut-être danser... Oui, c'est entendu. Nous évoluons dans le brouillard et dans la neige, et dans les plaisirs, et dans nos fourrures. Mais nous avons déjà le cerveau ailleurs, quelque part du côté de Nice, de l'Égypte ou de l'Inde, — suivant l'ardeur de notre essor, — quelque part où le ciel est doux, le soleil chaud, où les jours sont de vrais jours, les nuits de vraies nuits.

Les malles sont là, toutes prêtes. On a pour elles des regards d'attendrissement, — quand on a le temps de les regarder. Mais tout de même, on reste encore. Être une Parisienne, — ou, tout à l'heure, ne plus l'être ? Ce dilemme est lancinant. Il nous retient. Et les modes de cet hiver elles-mêmes nous



Mademoiselle DEBRENNES, du Théâtre des Capucines, dans la *Double R'vue* de MM. Michel Carré et André Barde. ROBE de ZIMMERMANN (Photo H. Manuel)

retiennent. Nous ne pouvons pas, comme cela, nous décider à les abandonner pour toujours, — sans compter qu'un hiver qu'on abrège est tout de même un hiver de plus, — et que ces modes, même agonisantes, ont encore des séductions infinies.

Le mélange du velours rebrodé ou de la panne aux fourrures élégantes atteint tous les raffinements possibles. Un charmant exemple en passant : une grande jaquette d'hermine unie non mouchetée, demi-cintrée, à épaulette tombante, avec manche longue. Le fourreau se découpe derrière et sur les côtés du vêtement, en un mouvement allongé suivant bien la ligne, sur une incrustation de panne blanche rebrodée de grosses fleurs de soie et d'énormes reliefs de soutache blanche. Col, revers, petit gilet et parements, également en panne rebrodée. C'est délicieux ; on reste une journée sans regretter le soleil quand on a vu passer une de ces jolies trouvailles. Les artistes en couture le savent bien. Ils s'en servent pour nous retenir, et en attendant les petites et les grandes révolutions annoncées, ils s'attardent à de jolis raffinements dont bénéficient encore nos toilettes hivernales.

C'est ainsi que M^{me} Zimmermann, qui excelle, vous le savez, dans les innovations marquantes, dans les trouvailles heureuses, nous dote, en ce

moment, de petits costumes intermédiaires vraiment gentils. Nous les portons au Bois par de froides et claires matinées ; jupes écourtées, drap-serge ou velours, dont la ceinture remonte un peu au-dessus de la taille, en un mouvement arrondi ; jaquettes jolies de formes, toujours relevées d'une garniture discrète, et que le luxe de deux beaux renards ou d'une souple écharpe de fourrure accompagne si bien. Simples, ces costumes, mais exquisement parisiens.

M^{me} Zimmermann imagine encore de délicieux « après-midi » fourreaux drapés à ravir, se prêtant avec discrétion aux enveloppements des formes collantes. Croisée au Ritz par hasard, cette robe de drap « tabac blond » imprimé d'une large bande de cachemire aux teintes douces, très estompées. Le plus gracieux effet était tiré de cette disposition originale du tissu, croisé au corsage sous une boucle orientale, et venant orner derrière la ligne de la jupe. Au corsage encore la légèreté mouvante de longues franges de soie, de tons cachemire, et la transparence d'une guimpe de tulle toute rebrodée dans la même harmonie.

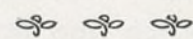
Croquons au passage une robe du soir portée par une de nos toutes charmantes artistes, M^{lle} Jeanine Debrennes, des Capucines. Ce fut aussi de la rue des Pyramides qu'elle prit son vol : fourreau de drap d'or, glacé « saphir », voilé de tulle noir et incrusté de Chantilly vrai. Le bord de la jupe était souligné d'un biais de velours vieux bleu rappelant le reflet du tissu métallisé, un peu de velours égayant de plus le corsage et les manches de dentelle d'or. Encore un succès d'élégance ajouté au succès très personnel de la jolie M^{lle} Debrennes.

Les liberty, les cachemires de soie, les tulles et les mousselines nous donnent pour le bal d'adorables toilettes.

M^{me} Zimmermann les emploie tour à tour le plus élégamment du monde. Ici, c'est une robe de tulle point d'esprit blanc, au corsage tout enguirlandé de roses à la Watteau ; là, une robe de mousseline Nil rehaussée de liberty et d'un peu d'Alençon au décolleté ; plus loin, un fourreau en liberty « perle grise » brodé d'argent, de saphirs et de perles, avec la plus savante des profusions.

Et tout cela est infiniment chic.

On s'oublie, on oublie la vie fiévreuse de Paris et les séductions d'ailleurs, à détailler ces jolies créations. Mais elles passent et bientôt ce seront les dernières. Décidément, il va falloir partir....



D'ailleurs, un peu partout, chez les couturiers, c'est le grand recueillement qui suit les campagnes ardentes et qui précède les campagnes décisives. On a merveilleusement travaillé pour l'hiver. Que va-t-on faire pour le printemps, que va-t-on faire pour 1909 ? Ce n'est déjà plus le sombre mystère, mais il faut attendre février et les enchantements de la Côte d'Azur pour assister à l'éclosion, encore un peu prématurée, des chefs-d'œuvre attendus.

Attendons. Les maîtres sont plongés dans leurs méditations. Ils réunissent tous les éléments de leurs créations prochaines. Ils groupent les tissus nouveaux, les dentelles, les broderies, les mousselines, les rubans. Mélanges savants, combinaisons hardies ou subtiles, formes inédites, — qui sait ? — ligne nouvelle, — peut-être ?... Ah ! grand Dieu, que l'on nous fait changer de ligne en ce siècle !

Verrons-nous de nouveau un retour à de gracieux archaïsmes ? Vous venez de feuilleter les pages de 1809. Est-ce que cela ne vous épouvante pas un peu, ces « Vitchourat à la Coqueluchon », ces tuniques de levantine, ces casques de drap « raisin de Corinthe » ? Un peu tout de même Rassurez-vous. Si on nous les rend, on nous les rendra comme on a su nous rendre et nous faire accepter tant d'autres modes, revues et corrigées, mises au point, adaptées à « notre ligne ». Et nous n'aurons pas du tout l'air de revenir de la Grande Armée, vous verrez.

Mais, d'ailleurs, nous les rendra-t-on ? Et que va-t-on nous rendre ? Chut ! Mystère ! Et au mois prochain !

LAURENCE DE LAPRADE



Le Pont au Change et ses abords en 1809, par Nattes
(Musée Carnavalet)

1809

par FRANTZ FUNCK-BRENTANO

Nous avons pu reconstituer, d'après des documents conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal, le journal, durant l'année 1809, d'un bourgeois du Marais. Il occupait paisiblement l'un de ces jolis hôtels en briques rouges, nouées de cordons de pierres de taille, qui bordent la ci-devant Place Royale, alors déjà appelée Place des Vosges. C'était un honnête homme qui avait des loisirs, qui avait reçu de l'instruction et qui se montrait curieux de toutes choses. Il fréquentait les spectacles, lisait les journaux, s'asseyait dans les cafés du Palais-Royal, où, vieille habitude d'ancien régime, continuaient de disserter les nouvellistes. On voit aussi que, pour écrire les pages qui suivent, il a beaucoup puisé dans le *Mercure*, dans le *Moniteur*, dans le *Journal des Débats*, qui s'appelaient alors le *Journal de l'Empire*, et dans les feuilles anglaises ; et, par endroit, on ne sait par quel miracle de divination, on croirait presque qu'il a connu les travaux d'historiens qui ne sont cependant venus que bien après lui, notamment ceux de M. Frédéric Masson.

Des détails sur l'aspect, le format et l'écriture du manuscrit sembleraient sans doute ici hors de propos, aussi sans plus, croyons-nous devoir laisser la parole à notre chroniqueur.

Que nous réserve cette année 1809 ? L'aigle impériale a porté son vol au delà des nues et ne paraît plus devoir connaître de limite à son essor. Seule l'Angleterre résiste encore, retranchée dans son île, où elle se trouve, grâce au génie de ses amiraux et à la complicité des éléments, à l'abri des invincibles armées impériales. Les ministres anglais, lord Chatham, lord Mulgrave, lord Castlereagh, couvrent l'Europe de leurs intrigues et, en Espagne particulièrement, ils ont réussi à allumer un foyer de désordre qui donne à l'Empereur les plus graves soucis. Depuis le 6 juin de l'année dernière, Napoléon a proclamé roi des Espagnes et des Indes son

frère Joseph, tandis que son beau-frère, Murat, duc de Berg, est devenu roi de Naples, sous le nom de Joachim-Napoléon. Nombreux, assurément, sont les Espagnols qui se sont déclarés en notre faveur, tandis que Charles IV, leur roi déchu, est, avec sa femme, prisonnier chez nous. Mais l'on craint que, parmi tant d'empressement à saluer un pouvoir nouveau, il n'y ait des arrière-pensées de trahison, qui se feraient jour au moment opportun.

Voici ce que m'a rapporté l'un de ceux qui vivent auprès de l'Empereur :

« Je crains, aurait



Exercice de Forioso aux Champs-Élysées
(Cabinet des Estampes)



Modes de 1809
Chapeau de paille, robe à haute garniture

dit celui-ci, que cette malheureuse guerre d'Espagne ne me perde : elle divise mes forces, multiplie mes efforts, attaque ma moralité, car elle peut sembler injuste, et pourtant on ne peut plus laisser la péninsule aux machinations des Anglais.»

Aussi l'Empereur est-il parti prendre lui-même le commandement de ses troupes en Espagne et le maréchal Soult dirige les forces françaises en Portugal, où les Anglais ont débarqué d'importants contingents.

Pour fanatiser les popula-

venu à Windsor, au Palais de la reine, où il y a eu grand lever. Au reste la haute société anglaise est dans les fêtes et les plaisirs : à l'Opéra de Londres les débuts de Vestris attirent la foule. Toute la noblesse s'est pressée au bal donné par lady Fitzgerald, où l'on a remarqué que les femmes les plus élégantes portaient, au lieu de cachemires, des schalls de mérinos fabriqués dans les manufactures anglaises d'après un modèle arrivé de France ; — cependant que la guerre se poursuit avec



Modes de 1809
Robe de Levantine garnie en rouleaux de comète-satin

tions, les moines distribuent en Espagne une manière de catéchisme, dont voici quelques fragments :

« Quel est l'ennemi de notre félicité ?

« — L'Empereur des Français.

« Qui est-ce ?

« — C'est un méchant, la source de tous les maux, le destructeur de tous les biens.

« Combien a-t-il de natures ?

« — Deux, la nature humaine et la diabolique.

« Qui nous délivrera de nos ennemis ?

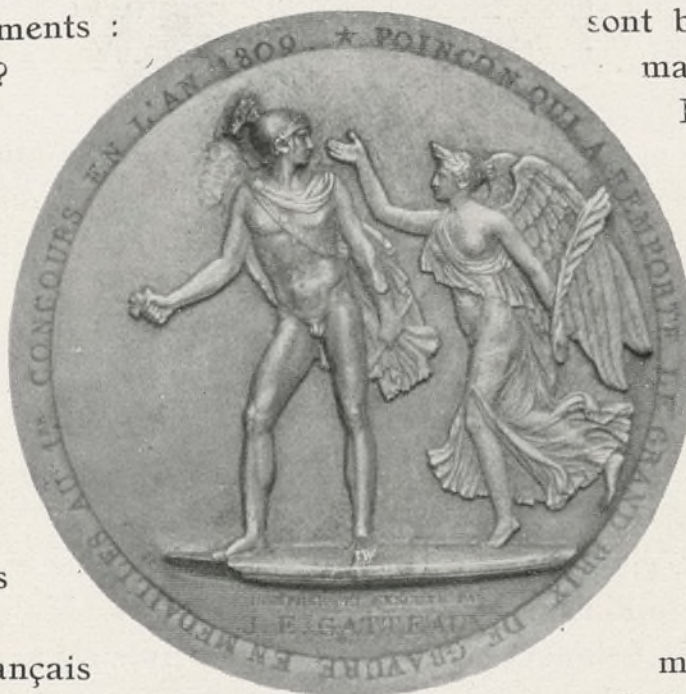
« — La confiance entre nous, et les armes.

« Est-ce un péché de mettre les Français à mort ?

« — Non, mon Père, on gagne le ciel en tuant ces chiens d'hérétiques. »

Mais j'apprends aux dernières nouvelles que Napoléon est rappelé d'Espagne, par des intrigues qui se noueraient à la Cour de France même, entre Fouché et Talleyrand, auxquels Murat ne craindrait pas de prêter la main. Aussi comment Sa Majesté a-t-elle pu donner sa confiance à deux hommes de qui le génie est fait de ruse et de trahison, à Talleyrand et à Fouché ? Le 1^{er} janvier l'Empereur a quitté Benavente, se dirigeant sur Astorga, et le courrier de France, qui lui est parvenu en route, l'a décidé à précipiter son retour. Cependant le 3 janvier, les Anglais sont battus à Prieros par Soult et toute une division espagnole est faite prisonnière à Villafranca.

En Angleterre l'année paraît s'ouvrir sous d'heureux auspices pour nos voisins. La santé chancelante du roi George III semble en voie de rétablissement. Le 4 janvier, il est



Mars suivi de la Victoire,
par Gatteaux
Prix de Rome pour la gravure
de médailles en 1809



Le Prix de Rome pour la Sculpture
en 1809

ses alternatives diverses : tandis que les Espagnols sont battus, le 13 janvier, à Tarragone par le maréchal Victor, duc de Bellune, ces mêmes Espagnols, aidés des Portugais, s'emparent de Cayenne et de la Guyane française. Le 14 janvier, les insurgés espagnols passent un traité en due forme avec l'Angleterre ; mais, d'après des nouvelles de Londres, expédiées à la même date, la santé du roi George inspirerait de nouvelles inquiétudes : on parle même d'une Régence dont le prince de Galles et la reine feraient partie.

Et voici que l'annonce de la victoire remportée, en Galice, à la Corogne, par le maréchal Soult, sur les Anglais, vient réjouir Paris. La Corogne est un vaste port sur l'Atlantique, défendu par de nombreux ouvrages, notamment par les châteaux San-Anton, San-Diego et

Santa-Cruz : port de guerre, avec des arsenaux et des chantiers de construction. On dit que trois régiments anglais, sortis le 16 pour défendre la place, ont été anéantis. Le général en chef, commandant les troupes anglaises, Moore, a été tué : le général Baird a été blessé ; à peine a-t-il pu se réfugier à bord de l'un de ses vaisseaux, où il s'est fait panser. La ville a capitulé le 19, abandonnée par les Anglais, qui ont laissé derrière eux 500 chevaux vivants, 16.000 fusils et beaucoup d'artillerie. Dans le port, les Français ont encore pu arrêter sept vaisseaux britanniques, avant qu'ils eussent levé l'ancre, dont trois étaient chargés de chevaux et les quatre autres de troupes qui ont été faites prisonnières. « Indépendamment du trésor de deux millions que l'armée a pris aux Anglais, écrit le correspondant du *Mercur*, il paraît qu'un trésor plus considérable a été jeté dans les précipices

qui bordent la route d'Astorga à la Corogne. Les paysans et les soldats ont ramassé parmi les rochers une grande quantité d'argent. Les Anglais ont perdu là tout ce qui constitue une armée, généraux, artillerie, chevaux, mules, bagages, munitions, magasins. »

Mais l'énergie et la persévérance méthodique dont nos voisins d'outre-Manche donnent chaque jour des preuves nouvelles, n'auront-ils pas bientôt réparé le tort à eux causé par cet échec, et la résistance des Espagnols, renaissant en tous lieux, fanatisée par les prêtres et par un ardent amour de l'indépendance nationale, ne sera-t-elle pas pour nos armes une cause de lutttes sans fin et qui, à la longue, nous épuiseront ? Le peuple de Paris, toujours attaché à l'Empereur et fier de la gloire dont il couronne la patrie, fait des vœux de plus en plus ardents pour la paix. Cette paix tant désirée, bienfaisante, nécessaire, quand nous sera-t-elle rendue ? Ou bien sommes-nous condamnés à des victoires sans cesse renouvelées, mais dont la répétition finira par retentir dans nos cœurs lassés comme les plus sensibles et les plus douloureuses défaites ?

La célébration du centenaire de Gresset, né



Les grands savants de l'Angleterre assemblés au Royal Institute en 1809
(Gravure de la National Gallery)



L'aéronaute Blanchard
Mort en 1809

prise du *Méchant*, que l'on considère comme le chef-d'œuvre du poète. Le spectacle s'est terminé par un petit opéra-comique, étroitement de circonstance, *l'Inauguration du buste de Gresset au théâtre d'Amiens*. Les auteurs en étaient, pour les paroles et la musique, deux amateurs de la ville. Les bourgeois et les belles dames d'Amiens se pressaient là en foule. On est heureux de trouver encore cette vie artistique dans nos villes de province ; mais Paris, que le clairvoyant Henri IV déjà appelait une tête trop grosse pour le corps, de jour en jour absorbe tout. Le 23 janvier, on a débarrassé l'Arc de Triomphe des Tuileries, aussi dit du Carrousel, des échafaudages qui l'entouraient. Dans la pensée de l'Empereur, qui en a fait commencer les travaux en 1806, il doit servir de porte d'honneur au Palais des Tuileries. Il est surmonté du célèbre quadrigé provenant de la

à Amiens, le 18 janvier 1709, est venue faire une aimable diversion aux soucis de la guerre. Les Amiénois sont très fiers de leur charmant et spirituel concitoyen. Ils ont donné, au théâtre de la ville, une représentation du *Parvain magnifique*, suivie de la re-



Paris en 1809. — Vue sur la Seine, prise de l'Arsenal, par Nattes
(Musée Carnavalet)



Santerre

Commandant de la Garde nationale en 1789. Mort en 1809

place Saint-Marc à Venise. Le dessin du monument a été donné par Fontaine et Percier, les architectes préférés de Napoléon, lesquels se sont inspirés de l'Arc de Septime Sévère à Rome. Les colonnes roses, qui relèvent la sévérité de l'édifice, proviennent du vieux Château de Meudon. Le monument est presque entièrement achevé. On a déjà placé la table de marbre sur laquelle doit être gravée l'inscription, et préparé la place, au-dessus des arcades latérales, où seront posés plusieurs bas-reliefs rappelant les grands faits de l'histoire impériale.

A l'Opéra, le chevalier Glück continue à tenir l'affiche, mais, à la Comédie-Française, un dieu nouveau, Shakespeare, semble devoir se faire une place sur le trône où, jusqu'à ce jour, nos grands classiques régnaient sans partage.

Rien ne peut être assuré de flatter éternellement le goût du public. En musique surtout, — un art dont les productions, durant leur époque de faveur, exercent un empire que rien ne semble devoir jamais ébranler, — la mode est changeante. A peine Glück est-il en règne depuis trente ans, après avoir chassé les Italiens qui eux-mêmes avaient triomphé de la vieille école française, que déjà des indices de lassitude se font sentir et jusque parmi ses admirateurs. Le grave *Journal de l'Empire*, à propos de la reprise d'*Alceste*, ne s'exprime-t-il pas ainsi :

« Si quelque ennui se mêle aux beautés supérieures dont les opéras de Glück sont remplis, c'est que l'ennui est, je crois, inséparable de ce genre où la pompe et la majesté dominent ; d'ailleurs le peuple français est celui qui sait le mieux s'ennuyer avec dignité au théâtre et dont les organes résistent le mieux à la fatigue d'entendre crier pendant trois heures. »

Il y a trente-cinq ans, les fidèles du « coin de la reine » auraient assiégé les bureaux du journal qui se serait exprimé en pareils termes sur le dieu de la musique et en auraient brisé les carreaux à coups de pierres. Aujourd'hui, le rédacteur du *Journal de l'Empire* paraît se faire l'interprète de la grande majorité

de ses concitoyens : ce n'est pas seulement dans les lois, mais jusque dans le système nerveux, que la Révolution a amené une transformation profonde.

A la date du 24 janvier, les feuilles annoncent la mort de l'aéronaute Blanchard, de qui le nom mérite de demeurer immortel. Montgolfier a tiré à lui une gloire qui lui reviendrait, du moins en partie.

Dès l'âge le plus jeune, dès seize ans au plus, Blanchard avait construit une voiture mécanique qui, au dessein de l'inventeur, devait progresser par ses propres forces. Peu après, il imagina une manière de navire volant, avec un gouvernail pour se diriger dans les airs, et six ailes destinées à le mouvoir, dont chacune avait trois mètres d'envergure. Le 5 mai 1782, Blanchard tenta une ascension publique. Il était encouragé par de grands seigneurs, des fermiers-généralistes ; une foule nombreuse se pressait autour de son appareil. Mais il ne réussit qu'à s'élever de sept mètres au-dessus du sol : ce qui, du reste, était déjà un résultat appréciable. Peu après, Montgolfier inventa son célèbre ballon aérostatique ; et Blanchard, s'inspirant de sa découverte, s'occupa de donner à ses efforts une nouvelle direction. Le 2 mars 1784, il fit sa célèbre ascension du Champ-de-Mars, en se dirigeant jusqu'à Sèvres. Il avait attaché à son ballon une nacelle, avec cette inscription que d'aucuns trouvèrent présomptueuse et dont on ne laissa pas de se moquer : *Sic itur ad astra*. En 1785, en compagnie du docteur Jeffries, Blanchard se rendit avec son aérostat de Douvres à Calais, expédition qu'il renouvela plusieurs fois. Ce fut alors que Louis XVI lui accorda une gratification de 16.000 francs et

1.200 francs de pension. Sa femme, Marie-Madeleine-Sophie Armand, prit part à plusieurs de ses ascensions. Frappé d'apoplexie, au cours d'une dernière tentative qu'il fit aux environs de La Haye, en février 1808, il tomba d'une hauteur de vingt mètres. Depuis lors, il ne parvint pas à se rétablir et vint de mourir en laissant sa veuve dans une situation précaire.

Les hommes parviendront-ils un jour à diriger des flottes aériennes ? Dès l'anti-



Dalayrac

Compositeur de musique. Mort en 1809



Notre-Dame et la Morgue en 1809, par Nattes

(Musée Carnavalet)

PARIS EN 1809



LA PARADE DE BOBECHE ET GALIMAFRÉ AU BOULEVARD DU TEMPLE

(D'après un Tableau conservé au Musée Carnavalet)



Charlotte, Princesse de Galles
Par G. Dawe (National Gallery)
(Photo Walker et Cockerell)

quité le problème a hanté leur pensée. Soit que la solution du problème soit trouvée par le moyen d'appareils plus lourds que l'air, tels que le navire aérien que Blanchard avait fabriqué avant la découverte de Montgolfier, soit qu'elle soit donnée par des Montgolfières, munies de propulseurs et de gouvernails directeurs : dans l'un et l'autre cas Blanchard aura été un précurseur.

après les plus rudes et les plus sanglants efforts, nous avons reculé en Portugal, et les correspondances que nos journaux — tous aujourd'hui des journaux officiels — sont censés se faire adresser d'Angleterre, ne modifieront pas l'impression douloureuse produite par ces revers. Il est vrai que, aux dernières nouvelles, le maréchal Soult



Caroline-Amélie-Élizabeth, femme de George IV
Par Lawrence (National Gallery)
(Photo Walker et Cockerell)

Le 30 janvier, les Anglais ont débarqué des troupes à la Martinique. L'infériorité de nos flottes nous met dans l'impossibilité de lutter contre eux au delà des mers. Par décret du 31, le cardinal Fesch, archevêque de Lyon, a été nommé à l'archevêché de Paris. Il paraît être, dans le clergé français, l'homme de confiance de l'Empereur.

A la même époque, on apprenait de Londres l'issue du procès intenté aux généraux Dalrymple, Burrard et Wellesley (Wellington) qui ont commandé en Portugal. La commission a estimé qu'il n'y avait pas lieu à condamnation, les prévenus ayant fait preuve de zèle et de courage durant l'expédition. Cependant plusieurs des membres de la commission, lord Moira, lord Nichols et lord Pembroke, ont désapprouvé la convention de Cintra, passée, le 30 août 1808, entre Junot et Wellesley. Telle est du moins la nouvelle que transmettent les journaux français. S'il en est ainsi, ces nobles seigneurs se seraient montrés d'une singulière sévérité. L'armée française, chassée du Portugal, avait obtenu, il est vrai, tous les honneurs



George IV
Roi d'Angleterre
Par Lawrence (National Gallery)
(Photo Walker et Cockerell)

reprenant l'avantage. Devant la puissance de ses armes les Anglais ont abandonné quelques places fortes en Portugal telles que Chaves et Oporto ; mais les bruits de guerre entre la France et l'Autriche, qui se répandent dans Paris, où ils nous viennent d'Angleterre, inquiètent et agitent, quelque confiance que l'on ait dans le génie et dans l'étoile de Napoléon.

L'Empereur d'Autriche, François II, est toujours, en effet, sous l'influence de la Cour de Londres. Celle-ci l'anime de ses conseils et de ses subsides. On dit qu'il est parvenu à organiser, sans éveiller l'attention de la France, une armée de 290.000 fantassins, 30.000 cavaliers et 800 pièces de canon, dont 130 obusiers ; forces auxquelles on doit joindre la landwehr, — composée des habitants du pays exercés au maniement des armes, — qui compterait encore près de 300.000 hommes. Le généralissime de ces troupes imposantes serait l'archiduc Charles.

Au milieu de ces inquiétudes, qui troublent les esprits et font fléchir le cours de la rente, le Parisien conserve son goût pour les spectacles. Le

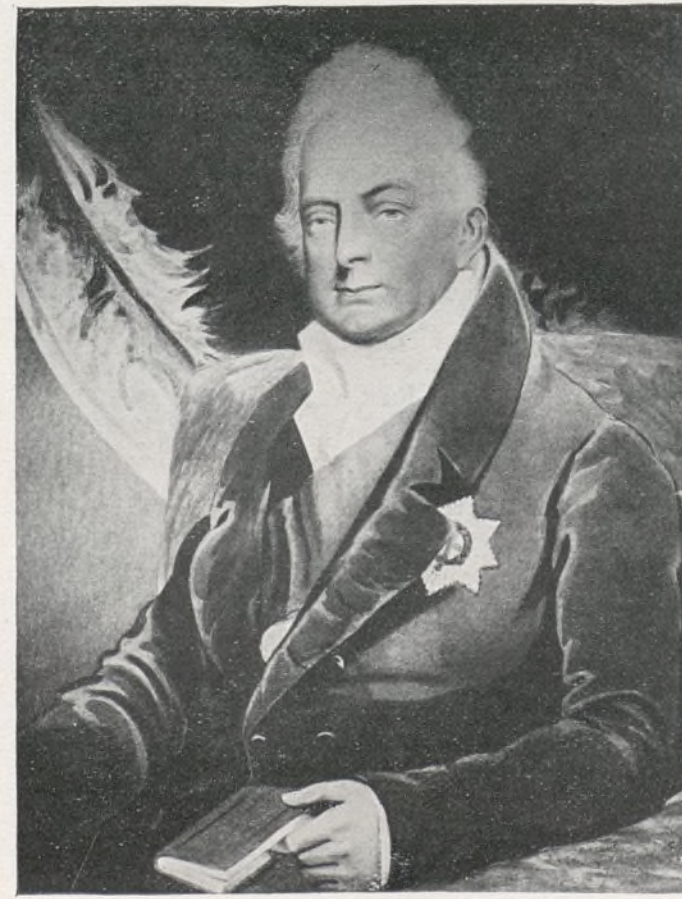


Arthur Wellesley, Duc de Wellington
Par le Comte d'Orsay
(National Gallery) (Photo Walker et Cockerell)

de la guerre et d'être transportée en France sur des bâtiments anglais, avec armes et bagages. Wellesley dut alléguer pour excuse de sa bienveillance l'héroïsme dont les Français n'avaient cessé de faire preuve et la crainte qu'il avait éprouvée de rendre Lisbonne le théâtre des luttes les plus cruelles s'il y eût réduit les Français à s'y défendre en désespérés. En réalité,

1^{er} février a été donné au Théâtre-Français, avec le plus grand succès, la première représentation d'une œuvre nouvelle, *Hector*, tragédie en cinq actes de M. Luce de Lancival. L'auteur est professeur de littérature au Lycée Impérial. L'Empereur assistait à la représentation et en a exprimé très haut sa satisfaction :

« C'est une pièce, a-t-il dit, de quartier-gé-



Le Duc de Clarence, Grand Amiral en 1809, Roi d'Angleterre en 1830 (Guillaume IV)
(National Gallery) (Photo Walker et Cockerell)

néral ; après l'avoir entendue on marche avec plus d'entrain à l'ennemi. »

Après quoi il a gratifié l'auteur d'une pension de 6.000 francs. Mais la critique a été plus réservée :

« La tragédie d'*Hector*, dit le *Mercur*, est, comme l'*Iliade*, remplie d'Achille absent. A l'exemple d'Homère, qui a fait de l'inaction de son héros le principal ressort d'un poème épique, M. Luce en a fait le mobile de sa tragédie, où l'intérêt, l'espérance, la terreur viennent toujours de cet Achille qu'on ne voit point — et cette ressemblance me paraît sublime. Mais je dirai avec regret que l'exécution ne répond pas à cette grande pensée et tous les ressorts secondaires sont faibles ou mal choisis ».

Le lendemain, 2 février, débuts de M^{lle} Maillard à la Comédie-Française dans *Bajazet*. Notre célèbre critique dramatique, M. Geoffroy, en écrit dans le *Journal de l'Empire* : « A *Macbeth*, à *Hamlet*, grande foule ; à *Bajazet* personne. *Bajazet* n'en est pas moins un des chefs-d'œuvre de l'art tragique ; *Macbeth* et *Hamlet* des productions grossières et barbares. » Et M. Geoffroy ajoute à propos de la débutante :

« Elle a une chaleur vraie, un débit juste, naturel, harmonieux ; elle phrase, elle détaille avec beaucoup d'art ; son organe est net et sonore ; toute son action est vive, franche, sans aucun mélange d'affectation et d'effort ; elle ne rit, ni ne pleure ; elle n'a ni fadeur, ni langueur, ni lenteurs assom-



M. de Ségur fils
présente au Corps législatif 80 drapeaux espagnols
Dessin de Monnet (Bibliothèque Nationale)

comédie est intitulée *Les Satires de Boileau* ; l'auteur s'en nomme Sewrin. C'est un centon du grand critique où l'on a cousu avec adresse des lambeaux de ses satires. On imagine que, dans une comédie de ce genre, l'intérêt dramatique est nul. Tout le plaisir du spectateur est dans cet écho, revenant incessamment, de vers qu'il a par ailleurs appris par cœur, et tel est aujourd'hui le goût qu'inspire le critique cher à Louis XIV, que ces réminiscences ont suffi à faire accueillir

mantenues... Comment veut-on qu'une pareille actrice puisse percer ? Est-ce avec le naturel, la vérité, la franchise et la justesse qu'on se fait applaudir dans la tragédie ? Ce sont là de vieilles qualités passées, sans relief et sans éclat, des diamants usés et qui n'ont plus de prix. Cela pouvait être encore bon il y a trente ou quarante ans, mais depuis ce temps nous nous sommes bien formés et nous ne nous contentons pas de si peu : il nous faut des cris, des miaulements, des pâmoisons ; de la monotonie bien lourde, bien traînante, de la psalmodie bien chantante, bien languissante ; un débit bien empâté ou bien criard : voilà ce qui électrise et met en feu la sensibilité de notre parterre, voilà ce qui fait battre des mains, trépigner des pieds, hurler d'admiration, et voilà ce que n'a point M^{lle} Maillard ».

Une pièce donnée peu de jours après, le 13 février, au Théâtre de l'Impératrice, c'est-à-dire à l'Odéon, montre la popularité conservée, ou, pour parler plus exactement, reprise par les œuvres de Boileau. Cette



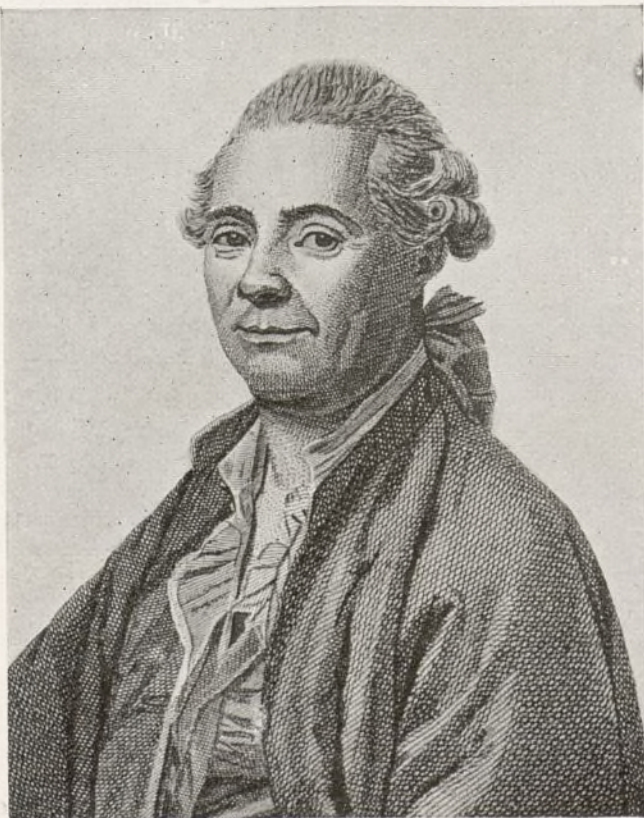
« L'Enfant du Régiment » Louis Jacquot, présenté à Napoléon et à l'Impératrice Joséphine
« Prends ma cocarde, et qu'elle soit ta bonne étoile ! » lui dit l'Empereur. (Printemps 1809)



Modes de 1809

Habit de drap « Raisin de Corinthe » pantalon de tricot

jours les schalls qui dominant. Les femmes se les mettent sur les épaules de la même manière qu'un pâtre se couvre d'une couverture pour se garantir de la bise. Ainsi les bras se trouvent pris, la taille est entièrement cachée, — et voilà pour nos belles un cruel sacrifice, — mais la splendeur de leurs schalls se déploie dans son entier. Quant aux modistes, elles emploient beaucoup de peluche de soie, mais unie ; les teintes choisies sont douces, de tons rompus. On voit quelques femmes, et qui trouvent des imitatrices de plus en plus nombreuses, porter du feutre blanc. Jusqu'ici cette manière de chapeaux avait été réservée exclusivement aux enfants ; mais la couleur en est joyeuse ; elle s'adapte bien à l'hiver, dont elle rappelle les neiges : les cheveux, de quelque nuance qu'ils

Le sculpteur Pajou
Mort en 1809

l'œuvre assez favorablement du public.

Comme en ces premiers jours de février le temps a été relativement très doux, on a vu nos élégantes reprendre leur promenade aux Tuileries, sur la terrasse des Feuillants. Là on vient admirer les modes de l'hiver : beaucoup de fourrures et de toutes les espèces ; mais ce sont tou-

formidable effort donné par l'Empereur commandant en personne, toute résistance sérieuse avait disparu du nord de l'Espagne, excepté sur un point, Saragosse. L'élite de l'armée d'Aragon s'était jetée dans la place, résolue à une défense désespérée. De rudes paysans, accourus des montagnes, à la voix des prêtres, étaient venus renforcer cette garnison. Cinquante mille défenseurs armés, outre les cinquante mille habi-

Le compositeur Méhul
Dont les premiers grands succès datent de 1809

tants que comptait la place. Des munitions abondantes. Et si des fortifications régulières faisaient défaut, on avait construit avec adresse d'importants travaux de défense. Enfin la place était sous le commandement du fameux Palafox, jeune, actif, énergique, et, ce qui prime tout en Espagne, prodigieusement populaire.

Le maréchal Moncey avait fait commencer les travaux d'approche le 10 décembre 1808. Le 21 janvier, Lannes remplaçait Junot dans le commandement de l'armée assiégeante. Le 26 janvier un assaut général avait permis de s'emparer du pourtour de l'enceinte, mais au prix de pertes cruelles ; et l'on s'était aussitôt aperçu que le siège serait à répéter de maison en maison, de rue en rue, à cause des barricades, des tirailleurs dont chacune des toitures était garnie, et partout des prêtres fanatisant les habitants. On colporte dans Paris les termes d'une lettre écrite par Lannes à l'Empereur :



Modes de 1809

Robe et manteau de Cour (Réceptions d'Hiver)

soient, et jusqu'aux cheveux blancs, s'y harmonisent. Aussi me suis-je laissé aller à perdre agréablement une petite heure à suivre ce va-et-vient de minois roses pris entre les coiffes de feutre blanc sur la trop fameuse terrasse des Tuileries.

Sur cette même terrasse des Feuillants, voici trente ans passés, quel remue-ménage eussent créé les nouvelles du siège de Saragosse ! Sous le

« C'est une guerre qui fait horreur. »

Parmi les assiégés, sous le commandement général de Palafox, tous les grades de généraux, d'officiers, de sous-officiers étaient tenus par des moines. Ils fanatisaient le peuple grâce à l'image de Notre-Dame-del-Pilar qui faisait à leur gré des miracles surprenants. Des potences élevées sur les places menaçaient publi-



Modes de 1809

Habit vert et culotte de peau blanche



L'IMPÉRATRICE JOSEPHINE

A LA MALMAISON

D'après le tableau de PRUD'HON (Musée du Louvre)

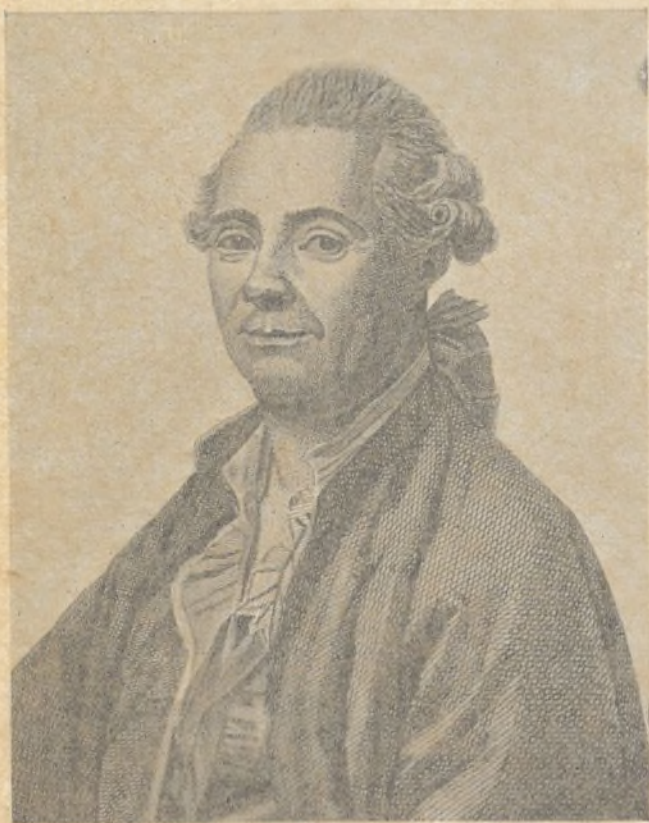
Ayuntamiento de Madrid



Modes de 1809

Habit de drap « Raisin de Corinthe » pantalon de tricot

jours les schalls qui dominant. Les femmes se les mettent sur les épaules de la même manière qu'un pâtre se couvre d'une couverture pour se garantir de la bise. Ainsi les bras se trouvent pris, la taille est entièrement cachée, — et voilà pour nos belles un cruel sacrifice, — mais la splendeur de leurs schalls se déploie dans son entier. Quant aux modistes, elles emploient beaucoup de peluche de soie, mais unie; les teintes choisies sont douces, de tons rompus. On voit quelques femmes, et qui trouvent des imitatrices de plus en plus nombreuses, porter du feutre blanc. Jusqu'ici cette manière de chapeaux avait été réservée exclusivement aux enfants; mais la couleur en est joyeuse; elle s'adapte bien à l'hiver, dont elle rappelle les neiges: les cheveux, de quelque nuance qu'ils

Le sculpteur Pajou
Mort en 1809

l'œuvre assez favorablement du public.

Comme en ces premiers jours de février le temps a été relativement très doux, on a vu nos élégantes reprendre leur promenade aux Tuileries, sur la terrasse des Feuillants. Là on vient admirer les modes de l'hiver: beaucoup de fourrures et de toutes les espèces; mais ce sont tou-

formidable effort donné par l'Empereur commandant en personne, toute résistance sérieuse avait disparu du nord de l'Espagne, excepté sur un point, Saragosse. L'élite de l'armée d'Aragon s'était jetée dans la place, résolue à une défense désespérée. De rudes paysans, accourus des montagnes, à la voix des prêtres, étaient venus renforcer cette garnison. Cinquante mille défenseurs armés, outre les cinquante mille habi-

Le compositeur Méhul
Dont les premiers grands succès datent de 1809

tants que comptait la place. Des munitions abondantes. Et si des fortifications régulières faisaient défaut, on avait construit avec adresse d'importants travaux de défense. Enfin la place était sous le commandement du fameux Palafox, jeune, actif, énergique, et, ce qui prime tout en Espagne, prodigieusement populaire.

Le maréchal Moncey avait fait commencer les travaux d'approche le 10 décembre 1808. Le 21 janvier, Lannes remplaçait Junot dans le commandement de l'armée assiégeante. Le 26 janvier un assaut général avait permis de s'emparer du pourtour de l'enceinte, mais au prix de pertes cruelles; et l'on s'était aussitôt aperçu que le siège serait à répéter de maison en maison, de rue en rue, à cause des barricades, des tirailleurs dont chacune des toitures était garnie, et partout des prêtres fanatisant les habitants. On colporte dans Paris les termes d'une lettre écrite par Lannes à l'Empereur:



Modes de 1809

Robe et manteau de Cour (Réceptions d'Hiver)

« C'est une guerre qui fait horreur. »

Parmi les assiégés, sous le commandement général de Palafox, tous les grades de généraux, d'officiers, de sous-officiers étaient tenus par des moines. Ils fanatisaient le peuple grâce à l'image de Notre-Dame-del-Pilar qui faisait à leur gré des miracles surprenants. Des potences élevées sur les places menaçaient publi-

Sur cette même terrasse des Feuillants, voici trente ans passés, quel remue-ménage eussent créé les nouvelles du siège de Saragosse! Sous le



Modes de 1809

Habit vert et culotte de peau blanche



L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

A LA MALMAISON

D'après le tableau de PRUD'HON (Musée du Louvre)

Ayuntamiento de Madrid





Paris en 1809. — La Madeleine en construction
(Musée Carnavalet)

quement ceux de qui le courage viendrait à défaillir et qui parleraient de se rendre.

A une première sommation, Palafox répondit :

« A défaut de munitions, nous ferons la guerre avec nos couteaux. »

L'enceinte extérieure étant prise, les Français en étaient réduits à attaquer et à démolir les maisons une à une. Mineurs et sapeurs travaillaient nuit et jour à des boyaux souterrains, et, de temps à autre, parmi le crépitemment de la fusillade, c'était le fracas d'une maison qui s'écroulait.

Enfin, le 21 février, Palafox étant tombé malade, les Français se rendirent maîtres de la ville, monceau de décombres jonchés de morts. Le nombre des Espagnols de tout âge et des deux sexes, à qui ce siège a coûté la vie, est évalué au chiffre effroyable de 54.000.

La nouvelle de la prise de la Martinique par les Anglais, le 24 février, vint faire contrepoids aux succès remportés en Espagne par nos armes.

Le 28 février, l'Empereur Napoléon s'est installé à l'Élysée.

Les premiers jours de mars sont remplis par les préparatifs militaires pour la guerre contre l'Autriche. Aux formidables armées réunies par François II, l'Empereur paraît ne devoir opposer que 140.000 hommes ; mais il compte sur l'aide d'un corps d'armée russe ; il peut aussi compter sur le secours de son génie militaire, qui donne à un homme entre ses mains, par la manière dont il le sait faire manœuvrer, la valeur de deux ennemis.



Au milieu du bruit que font Mars et Vulcain, chante plus timidement le luth d'Apollon. Le vénérable Ducis, entouré d'affection et d'estime, publie un recueil de vers. La poésie suivante, que nous en extrayons, donne une idée de ce talent aimable et facile, et peut faire juger de l'ensemble de ce joli volume, image de la vie tranquille et limpide de l'auteur. Les économistes ont beaucoup parlé, sur la fin de l'ancien régime,

du « produit net ». Voici comment le poète l'entend :

MON PRODUIT NET

Grand philosophe, économiste,
Du produit net admirateur,
Tu me dis : « Montre-moi la liste
Des choses qui font ton bonheur.
Tes plaisirs ? — Des amis de cœur.
Ta santé ? — C'est la tempérance.
Tes travaux ? — J'écris et je pense.
Tes désirs ? — Ne fais aucun vœu.
Ton trésor ? — Mon indépendance.
Ton produit net ? — Je vis heureux.

A la Comédie-Française, *Les Jeux de l'amour et du hasard* triomphent, grâce au talent d'une jeune artiste, qui paraît appelée au plus brillant avenir. Elle se nomme M^{lle} Mars. Et il est heureux que cette nouvelle étoile se lève dans notre ciel dramatique, car voici que nous perdons une des plus charmantes artistes qui aient jamais jeté sur notre scène l'éclat de leur esprit et de leur grâce. Le lundi 6 de ce mois de Mars doit être donnée, à la Comédie-Française,

la représentation de bénéfice de M^{lle} Contat.

En elle la distinction des manières égalait le charme de la grâce et la vivacité de l'esprit. Il était impossible d'imaginer une personne d'un commerce plus agréable. Elle avait débuté, le 3 février 1776, dans les rôles de Célimène du *Misanthrope* et d'Agathe des *Folies amoureuses*. Mais ce fut le rôle de Suzanne, dans le *Mariage de Figaro*, qui ne cessa d'être celui où elle triompha. Ce rôle était comme fait à sa taille, et il est peu probable qu'elle y soit jamais surpassée. Auprès d'elle brillaient Molé, Dugazon et Dazincourt. Une réunion d'artistes aussi parfaits ne se retrouvera pas de si tôt. Et voici précisément que paraissent, au moment où la plus brillante de ses interprètes prend sa retraite, les œuvres complètes de Beaumarchais.

La représentation du *Christophe Colomb* de M. Le Mercier au théâtre de l'Odéon, le 7 mars, montre que les théories du théâtre shakespearien



M^{lle} Bourgoïn,
du Théâtre-Français
qui fut demandée en Russie en 1809



— Oui, je suis français, moi ! (Episode de la campagne d'Autriche, 8 octobre 1809)
D'après une lithographie de Delaunois

gagnent le théâtre français lui-même. Aussi Geoffroy, le rigoureux critique des *Débats* en est-il dans une grande colère. « L'auteur s'est affranchi de la juridiction de l'art, écrit-il. Il est sorti du domaine des règles et il en fait publiquement la déclaration formelle. On doit donc le regarder comme un étranger à la République des lettres, et nous ne pouvons pas, nous autres officiers du tribunal du Parnasse français, procéder régulièrement contre ledit auteur et contre ladite pièce. » M. Le Mercier ne tient plus compte d'Aristote, d'Horace ni de Boileau. Il méprise les trois unités !

« C'est une folie, dit encore M. Geoffroy, de faire aujourd'hui des comédies et des tragédies à la Shakespeare. Que diriez-vous d'un architecte qui annoncerait que, pour contribuer à l'ornement de la capitale, il va construire un édifice entièrement gothique ? Il se couvrirait de ridicule. Eh bien, le poète qui nous promet une pièce shakespearienne est précisément l'architecte qui



Le maréchal Soult
Commandant l'armée française en Portugal

prétend nous égayer la vue avec un bâtiment gothique. »

Pour une fois, l'appel lancé par le feuilleton des *Débats* a été entendu. Tandis que la première représentation de *Christophe Colomb* avait été accueillie avec faveur, la seconde a donné lieu à un tel tumulte que la pièce a dû être retirée de l'affiche. Peut-être est-il excessif de vouloir assassiner les



Charles IV, roi d'Espagne déchu
Prisonnier des Français en 1809

gens parce qu'ils ne respectent pas les trois unités, d'autant que les pièces taillées sur le patron du *Christophe Colomb* auront peut-être un jour, à leur tour, la faveur du public. Et alors on reverra au théâtre les mêmes batailles, mais les vainqueurs pourront bien ne plus être du même côté.

Tandis que l'on pousse activement les préparatifs de la nouvelle guerre qui menace de mettre le feu aux quatre coins de l'Europe, le Parlement britannique est occupé de l'affaire de Frédéric, duc d'York, deuxième fils du roi George III et de M^{me} Clarke, laquelle, profitant de l'influence qu'elle exer-

çait sur le prince anglais, trafiquait des nominations, places et faveurs. Cette femme dit également posséder des lettres dans lesquelles son ami lui fait des promesses d'argent ; elle menace de l'afficher.

Les séances, où se presse une foule de spectateurs, durent jusque fort avant dans la nuit. A propos de ce débat, où un prince royal paraît comme accusé, d'aucuns rappellent la trop fameuse Affaire du Collier et croient que ce nouveau scandale sonnera le glas de la maison royale en Angleterre. On oublie que le trône anglais est constitutionnel et que de pareils incidents ne peuvent y avoir le contre-coup qu'ils exercent dans une monarchie absolue.

Enfin l'affaire vient de trouver son dénouement au Parlement de Westminster le 16 mars. Le prince n'est pas

juridiquement atteint, mais il l'est moralement. Aussi, dès le 18 mars, s'est-il rendu à Windsor pour remettre au roi son père sa démission de commandant en chef des forces britanniques, démission que le roi a acceptée.

Le 19 mars, fête de l'Impératrice Joséphine. Sa résidence à la Malmaison est décorée avec magnificence, les acteurs de la Comédie-Française y viennent donner *La Gageure imprévue* ; puis ce fut un feu d'artifice et un bal dans la nouvelle galerie. Mais on dit que l'empressement autour de la souveraine est moins grand, car

l'on parle à mots couverts d'une séparation possible entre elle et son auguste époux. Depuis la mort, à La Haye, du fils aîné de Louis Napoléon et d'Hortense, que l'Empereur avait



Joseph Bonaparte, roi des Espagnes et des Indes
Nommé en 1808

virtuellement désigné pour son successeur, on dit que Napoléon sent de plus en plus vivement le malheur de ne pas avoir d'enfants. On dit aussi que la paix ne pourra s'établir en Europe d'une manière durable que le jour où l'Empereur des Français se sera allié directement à l'une des grandes maisons régnantes, soit celle de Russie, soit celle d'Autriche. Que si ces prédictions devaient se réaliser,



Siège et prise de Saragosse, 27 janvier 1809
D'après Victor Adam (Cabinet des Estampes)

beaucoup de bons Français en porteraient le deuil, car l'Impératrice Joséphine, en sa bonté et en sa grâce infinies, est très aimée et très populaire.

En attendant cette paix tant désirée, voici que le sénatus-consulte du 25 mars met à la disposition du gouvernement 20.000 conscrits pris sur les classes antérieures. Combien d'élèves des écoles supérieures, qui, pour activer leurs études, avaient usé de la faculté qui leur avait été laissée de fournir un remplaçant, vont être obligés de partir pour le fond de l'Allemagne sans doute ! C'est la première fois que l'on voit appeler sous les drapeaux des hommes qui ont bénéficié de dispenses régulières et satisfait aux exigences de la loi. Cela ne va pas sans d'amères protestations.

On annonce la prise de Guimaraens, en Portugal, le 26 mars, la défaite des Espagnols à Medelin par Victor (28 mars). Nos vaillantes troupes reconquièrent brillamment l'avantage dans la péninsule ibérique ; mais cette guerre d'Espagne et de Portugal n'en paraît pas moins à tous une épine que l'on ne parviendra que difficilement à se tirer du pied.

Les musiciens sont mis en émoi par les succès grandissants de Méhul. Voici que la France jouit enfin à nouveau

de la joie d'avoir un musicien à elle et qui paraît devoir se placer entre les plus grands. Sa seconde symphonie, donnée le 26 mars par les élèves du Conservatoire, a été accueillie avec plus de faveur peut-être encore que la première. Elle a semblé plus brillante encore par ses modulations larges et sonores, le jeu des contrastes entre les différentes parties, enfin son harmonie abondante et variée. C'est une composition de haut style par laquelle les Français, — auxquels certains critiques au jugement préconçu semblaient vouloir interdire l'art de la symphonie, — entrent à leur tour

triomphalement dans la voie où les musiciens d'outre-Rhin les ont précédés avec tant de succès.

Le 27 mars, est annoncée la mort de Jean-Marie Vien, doyen des peintres de l'École française, Membre de l'Institut et du Sénat conservateur. Il était né à Montpellier en 1716. Il a exercé une grande influence sur la transformation de la peinture, dans le dernier quart du XVIII^e siècle, prédécesseur en cela de l'illustre Louis David ; et par cette influence, plus encore que par ses œuvres, sa place sera marquée dans l'histoire de l'Art.

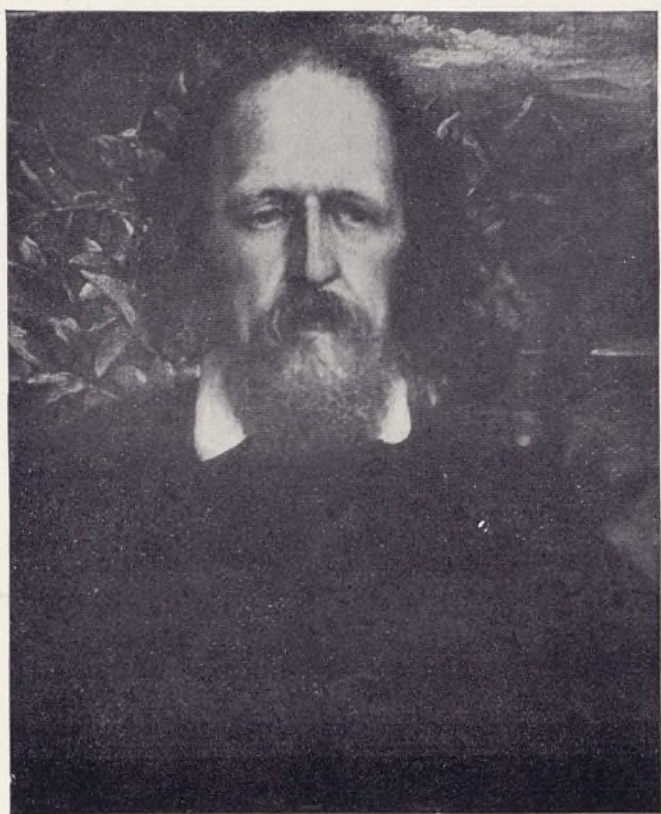
« La décadence de l'art était entière, écrit le critique des *Débats*, quand M. Vien quitta Rome en 1750, après avoir



Bataille de Wagram, par H. Vernet
(Musée de Versailles)



Combat d'Hollabrunn (10 juillet 1809) par H. Lecomte
(Musée de Versailles)



Alfred Tennyson, le grand poète anglais
né en 1809

Portrait par Watts (National Gallery)
(Photo Walker et Cockerell)

sée, qui leur semblait le fond de l'art, ils s'occupaient de l'assortiment des couleurs, de l'ajustement des draperies, du contraste des masses, des attitudes, des expressions, quelquefois de l'effet général. Mais, pour le dessin, on en faisait peu de cas. Chacun croquait ses figures suivant la pratique qu'il s'était faite; la plus expéditive semblait la meilleure. M. Vien ne se laissa pas séduire par cette manière facile de faire et de réussir; jamais il ne travaillait que le modèle sous les yeux. Le premier, il en introduisit l'usage pour ses élèves. Il y avait dans son école modèle trois fois par semaine et cet exemple a été suivi depuis lors. »

A ces observations, qui s'adaptent évidemment à l'opinion aujourd'hui généralement répandue parmi les amateurs d'art, il y aurait beaucoup à répondre. Il est certain que les œuvres de Watteau, de Boucher, de Lancret, de Fragonard, sont reléguées de nos jours dans les greniers des antiquaires, où nul amateur ne songe à les aller chercher : tout est à David et à son école; du moment qu'il n'y a pas, sur un tableau, trois ou quatre casques avec de

terminé ses études d'élève lauréat. Boucher, son aîné de douze ans, dont les succès faciles avaient été précoces, était à Paris à l'apogée de sa gloire. Il est vrai, quelque peine que l'on ait à le croire, que les peintres d'alors regardaient les études et le travail d'après nature comme un procédé servile, contraire à ce qu'ils appelaient « l'élan de leur génie ». Après la finesse de la pen-

dreux pour affronter, dans une salle de vente, le feu des enchères et être acquis à leur véritable valeur.

Enfin, voici le plus grand événement littéraire de l'année, et sans doute du commencement de ce siècle, l'apparition des *Martyrs* de M. de Chateaubriand. On en transcrit ici l'annonce, exactement, telle qu'elle est publiée par les journaux :

Les Martyrs ou *Le Triomphe de la religion chrétienne*, par M. F.-Aug. de Chateaubriand. Deux vol. in-8, belle édition et très beau papier. Prix 12 fr. et 15 fr. par la poste. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17. Nota : Cette édition est du même format que celle du *Génie du Christianisme*. (*Mercury*, 1^{er} avril 1809).

Ce livre était célèbre avant même que d'avoir paru. Par la personnalité de l'auteur qui s'est toujours noblement dévoué aux causes qu'il croit justes et bonnes, par l'incomparable talent de l'écrivain qui sait sertir les mots dans les phrases de manière à donner à chacun d'eux le sens le plus fort et le plus pur tout à la fois, enfin par le sujet, en harmonie avec cette réaction en faveur des idées chrétiennes après de si rudes persécutions. La curiosité de tous était surexcitée; l'attente n'a pas été déçue, et, en dépit du mot de Talleyrand, que l'on va colportant dans les cafés littéraires, — ce livre mérite « d'être condamné aux bêtes », comme les pieux héros dont l'auteur a raconté les vertus, — c'est, dès le premier jour, le plus grand succès qu'il y ait eu en librairie de mémoire d'édi-

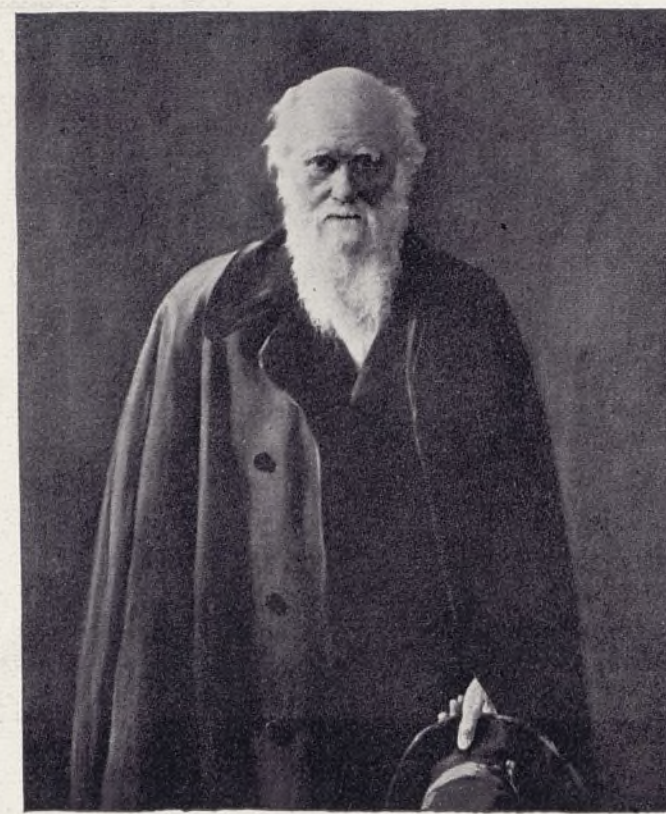


Talma
célèbre acteur français

beaux panaches rouges, quelques boucliers en fer-blanc et plusieurs épées du même métal, ils ne sont pas jugés dignes d'attention. Mais le jour viendra peut-être, où la charmante école décorative, si vive, si gracieuse, si lumineuse — et si vraiment française — du milieu du XVIII^e siècle retrouvera des amateurs : et ce jour les Watteau, les Fragonard et les Lancret pourront bien redescendre des greniers pou-

teur. Ce livre est regardé, disent les critiques, « comme devant augmenter les richesses de notre littérature, raffermir la religion ébranlée par les attaques d'une fausse philosophie et décider cette grande question s'il peut exister des poèmes en prose ».

Mais nous sommes contraints de quitter les Muses et leurs jeux charmants, à la suite de Napoléon qui nous entraîne jusqu'au fond de l'Allemagne au bruit tonitruant du



Ch. R. Darwin, l'illustre savant anglais
né en 1809

Portrait par J. Collier (National Gallery)
(Photo Walker et Cockerell)



Le graveur Saint-Aubin, mort en 1809
Portrait par lui-même, gravure de Varin



Dazincourt, comédien français, mort en 1809
D'après un dessin de Devéria



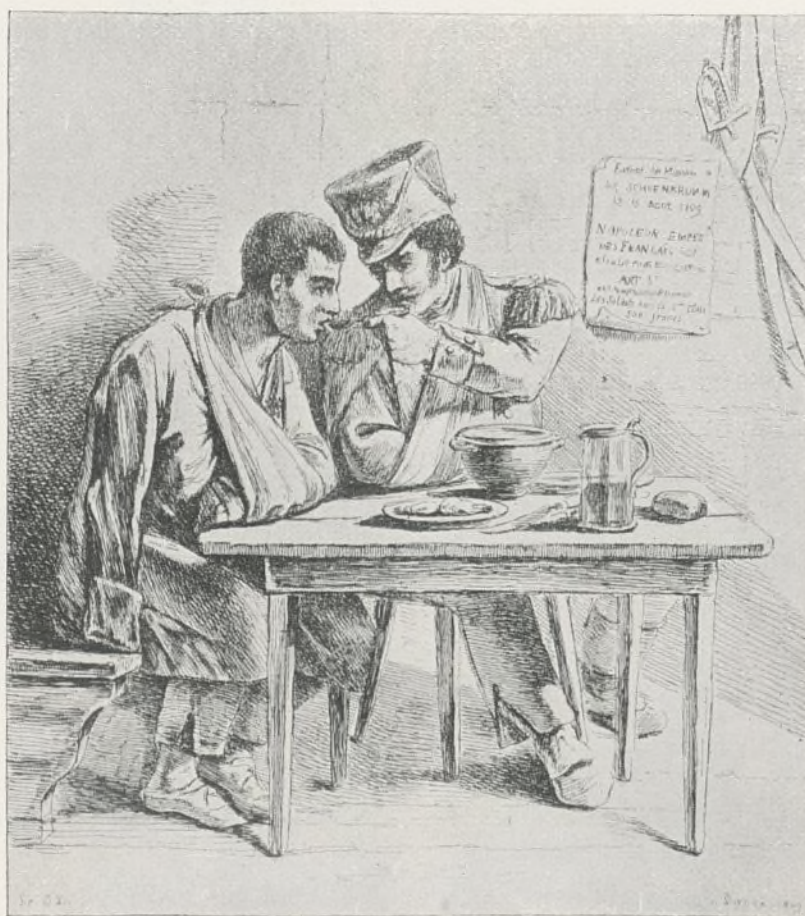
Napoléon I^{er} blessé devant Ratisbonne
Tableau de Gautherot (Musée de Versailles)

dieu Mars. Le 9 avril l'archiduc Charles, généralissime des troupes autrichiennes, écrivait au général en chef des troupes françaises en Bavière :

« D'après une déclaration de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche à l'Empereur Napoléon, je préviens M. le général en chef de l'armée française que j'ai ordre de me porter en avant, avec les troupes sous mes ordres, et de traiter en ennemies toutes celles qui me feront résistance. »

C'est la déclaration de guerre.

Le maréchal Berthier prit momentanément la direction de l'armée française, mais bientôt il la céda à l'Empereur en personne. Les Autrichiens franchirent l'Inn le 10 avril. Le 16, l'Empereur arriva à Stuttgart, après avoir laissé l'Impératrice Joséphine à Strasbourg. Les nouvelles se succèdent rapidement. Les premiers engagements à Pfaffenhofen, à Thann, sont tout à l'avantage des Français ; mais les Autrichiens envahissent le Tyrol, le duché de Varsovie et l'Italie, où ils s'efforcent de fomenter l'insurrection. Le 15 et le 16 avril, les forces autrichiennes, commandées par l'archiduc Jean, infligent à l'armée française un double échec, à Pordenone, puis à Sacile (Vénétie) ; les Anglais font subir à nos flottes quelques revers sur mer ; le 19 avril, Varsovie est pris par les Autrichiens, mais, dès le 20 avril, ces revers sont réparés par la victoire que l'Empereur remporte sur les troupes de François II, à Abensberg. Elle coûte aux ennemis 3.000 hommes tués ou grièvement blessés et 4.000 prisonniers de guerre. Le 21 avril, autre défaite des Autrichiens à Landshut et le 22 à Eckmühl. Ce dernier combat, très sanglant, ne se termina qu'à la nuit close, les ténèbres favorisant la retraite des Autrichiens.



Soldat faisant manger un blessé
Estampe publiée pendant la Campagne d'Autriche



« Honneur au courage malheureux ! » Napoléon salue des blessés autrichiens, après Essling
D'après une gravure populaire du temps

Les correspondances rapportent que le général Cervoni avait en mains l'une des extrémités d'une carte de géographie, dont l'autre côté était tenu par le maréchal Lannes. Ils examinaient ensemble les dispositions du terrain quand un boulet de canon tua net le général Cervoni. « Heureuse mort », dit Lannes. Qui sait si bientôt il aura encore à l'envier !

Le 23 avril, Lannes prend Ratisbonne, fruit de la bataille d'Eckmühl. Un moment une grande émotion se répandit dans Paris, quand on y apprit que l'Empereur Napoléon, sous les murs de Ratisbonne, avait été blessé au pied droit. Huit mille hommes avaient été jetés dans la place pour en assurer la défense. Nos troupes croyaient devoir monter à l'escalade par des échelles, ce qui ne devait pouvoir se faire qu'en sacrifiant un grand nombre de soldats, quand tout à coup on aperçut, à la crête des remparts, deux militaires français qui se tenaient par la main : c'étaient Labédoyère et Marbot. Les grenadiers les suivirent. La ville fut prise. Poniatowski bat les Autrichiens à Grochow le 24 avril et le 3 mai à Gora, sur la Vistule. L'archiduc Ferdinand pénètre en Prusse

et provoque, par contre-coup, l'insurrection du major Schill. Celui-ci quitte Berlin le 23 avril, à la tête de son régiment de hussards. Bientôt les partisans viennent à lui de tous côtés. Il commande 5.000 à 6.000 hommes. La Cour de Berlin, malgré ses protestations, n'a-t-elle pas favorisé ce mouvement, qui ne trouva qu'un trop multiple écho ? Jusqu'où se serait-il étendu si, le 31 mai, Schill n'avait été tué à Stralsund ?

Les traités, les victoires mêmes sont impuissants à dominer les aspirations nationales qui poussent les masses populaires vers l'indépendance. L'œuvre construite par les armes demeure fragile, tant que le fond même des nations conquises n'est pas assimilé. Or à cela le génie et l'activité de l'Empereur, si grands qu'ils soient, se trouvent impuissants.



Le Panthéon vu des bords de la Seine, par Girtin
(Musée Carnavalet)

Le 3 mai, l'Empereur de Russie Alexandre I^{er}, que la fascinante personnalité de Napoléon semble décidément avoir séduit, déclare la guerre à l'Autriche.

Si cette nouvelle alliance de l'Empereur des Français pouvait vraiment avoir des bases solides, la face du monde en serait changée et l'œuvre du moderne César pourrait enfin être envisagée avec confiance.

L'armée française est en marche sur Vienne. En chemin Masséna bouscule encore les Autrichiens à Ebersberg, le 3 mai, et à Amstetten, le 4 mai. Ces Autrichiens nous étonnent par leur singulière endurance : ils sont toujours battus, mais reviennent après chaque défaite avec des forces nouvelles et une nouvelle ardeur.

En l'honneur des victoires remportées par nos aigles, les théâtres sont ouverts gratuitement dans tout Paris, ce samedi 6 mai ; demain dimanche, 7 mai, à Notre-Dame, *Te Deum* d'actions de grâces pour les victoires de Thann, d'Eckmühl et la prise de Ratisbonne.

Le 10 mai Napoléon commence le siège de Vienne. La place oppose aux Français un terrible feu d'artillerie, auquel l'Empereur fait répondre par ses batteries d'obusiers. Déjà, sur différents points de la ville, s'allument des foyers d'incendie ; mais on écrit que, en face de ces batteries, se trouvait le palais impérial,

où demeurait, assez souffrante dans le moment, une jeune archiduchesse, fille aînée de l'Empereur d'Autriche. Elle se

nomme Marie-Louise, et les gens bien informés, trop bien informés peut-être, disent que, nonobstant la guerre actuelle, en cas de divorce de l'Empereur et si l'alliance russe ne parvenait pas à se conclure sur des bases familiales, Marie-Louise pourrait bien devenir impératrice des Français. Aussi ordre a-t-il été donné aux artilleurs de l'armée assiégeante de changer la direction de leurs pièces de manière à n'atteindre, ni le palais impérial, ni ses alentours. Le 13 mai l'Empereur entrait dans la capitale de l'Autriche. Le 17, les États romains sont réunis

à l'Empire. Le Souverain Pontife s'en montre très irrité et prépare, dit-on, contre l'Empereur, des sentences d'excommunication.

L'étoile de l'Empereur commencerait-elle à pâlir ? Tandis que l'entrée dans Vienne, connue à Paris, soulevait dans les spectacles des acclamations d'enthousiasme, la nouvelle de l'évacuation du Portugal par Soult mettait un crêpe à la statue de la victoire. Il est vrai que le maréchal Soult a conduit cette opération avec un ordre parfait et sans dommage pour nos forces. On n'en doit pas moins constater et déplorer l'échec de si longs et si coûteux efforts.

A peine maître de la capitale de l'Autriche, l'Empe-



Masséna sur le champ de bataille d'Essling
(Musée de Versailles)



Modes de 1809
Coiffure à la Titus bouclée, avec tire-bouchons rapportés



Modes de 1809
Redingote et toque fourrées d'hermine, pélerine d'hermine



Modes de 1809
Bonnet de tulle et rubans, pèlerine herminée
en queues de martre

reur se remit à la poursuite de l'archiduc Charles, qui se trouvait alors posté sur la rive gauche du Danube, derrière les villages de Grossaspern et d'Essling. Les ponts construits sur le fleuve large et impétueux avaient été rompus, il les fallut reconstruire à nouveau et sous les yeux de l'ennemi. Enfin les Français parvinrent sur l'autre rive; mais trois fois les piles des ponts, élevés à la hâte, se rompirent, privant nos troupes d'une partie de leurs camarades et de leurs munitions, ce qui donna

pendant près d'une heure avec le fidèle compagnon qu'il perdait. Lannes était, parmi les officiers généraux de l'armée, l'un de ceux que Napoléon aimait le plus, à cause de sa bravoure et de la droiture de son caractère. Son corps a été embaumé et sera transporté à Paris, où seront célébrées des obsèques solennelles.

Le 10 juin a été publié à Rome, au bruit de l'artillerie du fort Saint-Ange, le décret impérial qui réunit les Etats du pape à l'Empire français. Le décret est daté de Vienne 17 mai. C'est la manifestation que Pie VII attendait



Modes de 1809
Perruque à la Ninon, robe garnie en Comètes

aux Autrichiens un regain de courage et d'ardeur. Aussi ce combat d'Essling, livré le 21 mai, paraît-il avoir été le plus sanglant de toute la guerre : les chiffres donnés sont effrayants. Du côté des Autrichiens 4.200 morts, 16.000 blessés et 15.000 prisonniers. Aux Français on attribue une perte égale, à l'exception de la perte en prisonniers que, maîtres du champ de bataille, ils ne connurent pas. Mais ce qui produisit dans Paris la plus grande douleur, ce fut la nouvelle de la grave blessure reçue à Essling par le jeune maréchal Lannes de Montebello, blessure qui ne laisse que peu d'espoir; et voici en effet que parvient la nouvelle de sa mort, le 31 mai.

Gravement atteint le 21 mai, l'illustre guerrier vit son état s'aggraver par suite d'une fièvre pernicieuse qui se déclara presque aussitôt. L'Empereur a pu approcher de son lit d'agonie et s'entretenir



Chateaubriand
qui publia "Les Martyrs" en 1809
D'après Girodet-Trioson

pour lancer contre Napoléon les bulles d'excommunication (11 juin).

Et les victoires se succèdent. Le 14 juin le prince Eugène bat les Autrichiens à Raab. La nouvelle en fit d'autant plus de plaisir à l'Empereur qu'il avait une affection toute particulière pour les deux enfants de Joséphine, Eugène et Hortense, et que l'événement se produisit à l'anniversaire exact de la bataille de Marengo. Aussi en écrivit-il immédiatement à l'Impératrice :

« Je t'expédie un page pour t'annoncer que, le 14, anniversaire de Marengo, Eugène a gagné une bataille contre l'archiduc Jean et l'archiduc Palatin à Raab, en Hongrie, qu'il leur a pris 3.000 hommes, plusieurs pièces de canon, quatre drapeaux et les a poursuivis fort loin sur le chemin de Bude. »

Le lendemain Suchet, à l'autre extrémité de l'Europe, battait les Espa-



Paris en 1809. — La Seine, le Pont-Neuf, la Monnaie
Gravure de Girtin (Musée Carnavalet)



Bataille de Molino del Rey (21 décembre 1809)
Dessin de Langlois

gnols à Santa-Fé. Le 26 juin Presbourg est bombardé; le 4 juillet l'armée française passe le Danube. On s'attend à une rencontre décisive entre les forces de l'Empereur et celles de l'archiduc Charles, dont les avant-postes doivent presque être en contact. Et, de fait, la bataille attendue s'est livrée à Wagram, à cinq lieues de Vienne. Les troupes en présence s'élevaient à 300 000 hommes. L'action principale commença au lever du soleil et dura jusqu'à la nuit. Quarante pièces de canon, 20 000 prisonniers et dix drapeaux furent le butin du vainqueur. L'armée autrichienne se retirait en bon ordre dans la Moravie, retraite qui faisait valoir une fois de plus les qualités militaires de l'archiduc Charles, et déjà l'on se préparait à de nouveaux combats, quand, le 12 juillet, l'Empereur François II demanda une suspension d'armes à l'effet de nommer des négociateurs pour la conclusion d'un traité de paix. La suspension accordée reçoit le nom de « armistice de Znaim ». La mort du jeune et brillant général Lasalle, tué à Wagram, est venue jeter une ombre sur cette glorieuse journée.

D'autre part, les Anglais continuent de nous éprouver. On apprend que, le 14 juillet, ils se sont emparés des établissements français du Sénégal. Sir Arthur Wellesley, récemment promu duc de Wellington, bat le 28 juillet, à Talavera-la-Reyna, le roi Joseph, frère de l'Empereur; ou, du moins, la bataille demeure indécise. Combien — et malheureusement pour nous — ce grand capitaine avait raison quand il disait de l'expédition anglaise en Espagne et Portugal : « Je suis persuadé que l'honneur et l'intérêt de mon pays exigent que nous tenions ferme ici aussi longtemps que possible, et, s'il plaît à Dieu, j'y resterai. »

Et voici que, par surcroît, les Anglais débarquent simultanément sur différents points de la Flandre et de la Hollande. Le 29 juillet, ils ont abordé à l'île de Walcheren. Dans les pays menacés,

on court aux armes pour les repousser. Les gardes nationales du Pas-de-Calais, du Nord et de la Somme sont en mouvement. Le tocsin sonne dans les villages. Sur toutes les côtes on entend le canon.

Flessingue est pris par les Anglais le 15 août; mais on se rassure en lisant les dernières lettres de Vienne confirmant la nouvelle que les plénipotentiaires français et autrichiens se sont rendus à Raab, où les négociations pour la paix doivent se continuer.

Les Espagnols sont encore battus à Almonacid, par Sebastiani, le 11 août. La nouvelle nous en était à peine arrivée que l'on apprend la tentative d'assassinat, — que la Providence a fait échouer, — de Staub sur Napoléon à Schönbrunn. C'était la veille de la signature, à Vienne, du traité de paix.

Celui-ci a été communiqué à Paris, au Sénat, par l'archichancelier, le 29 octobre suivant. Le même jour, le texte officiel en était publié dans le *Moniteur*. Un nombreux cortège d'officiers de paix, précédés de hérauts d'armes, escortés par un fort détachement de cavalerie, le proclama sur les places publiques. Une foule immense s'y précipitait, faisant éclater son enthousiasme. C'étaient les cris de « Vive la paix ! vive l'Empereur ! »

Le soir toute la ville a été illuminée et, dans les théâtres, on faisait déjà, par un miracle de prestesse, entendre au public couplets et poésies de circonstance.

Mais je m'aperçois que, entraîné par nos armées jusqu'à Wagram et à Vienne, j'ai négligé, depuis le mois de mai, l'histoire des lettres et des arts.

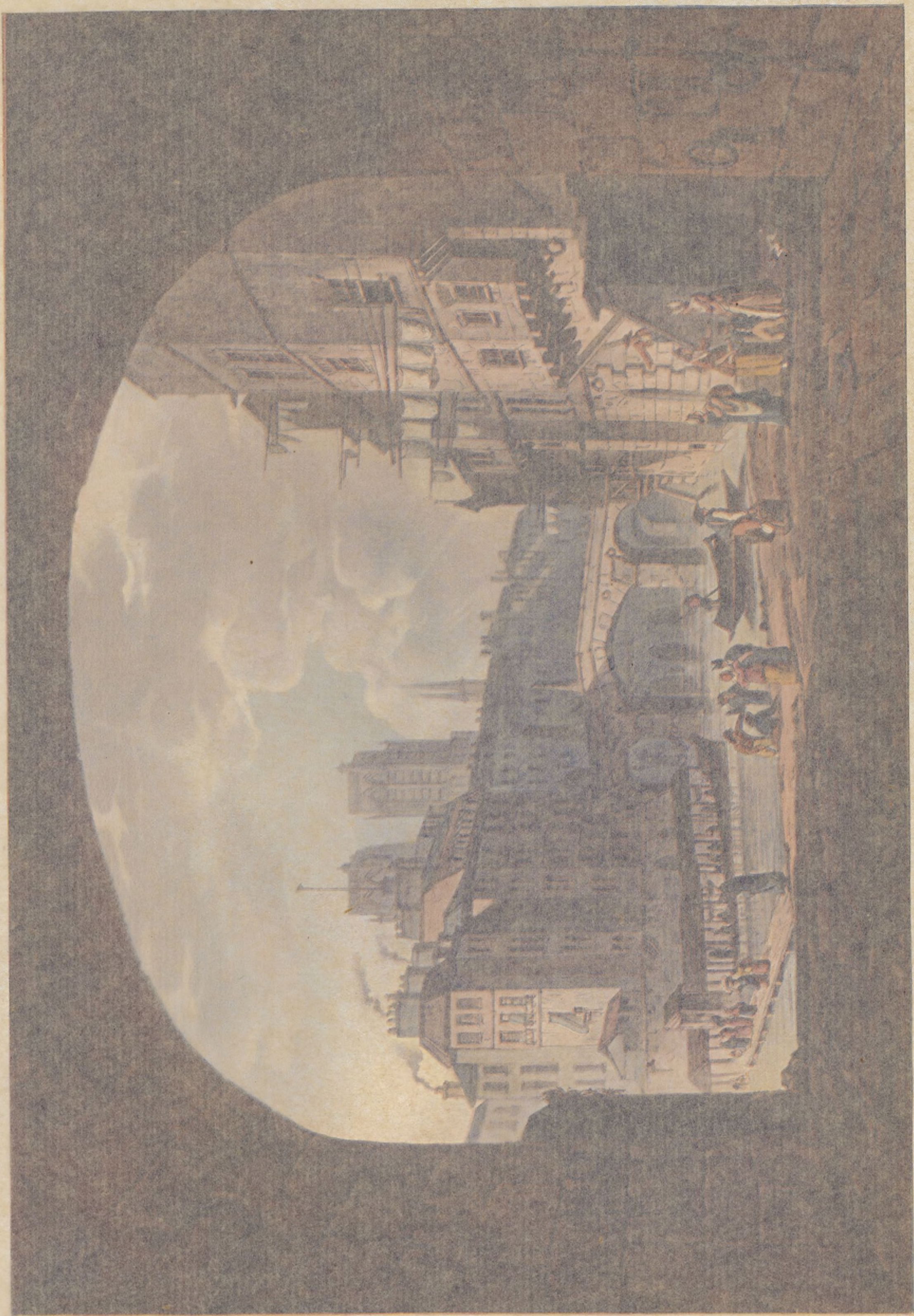
Le 12 mai, mourait à Paris, le célèbre sculpteur Augustin Pajou. Fils d'un ouvrier modelleur en plâtre, il était né dans cette même ville en 1730. Sa carrière a été aussi brillante que longue.



Retour de Napoléon I^{er} dans l'île Lobau, par Meynier
(Musée de Versailles)



Reddition de Vienne (13 mai 1809)
(Musée de Versailles)



UN COIN DE PARIS EN 1809

LE PONT CHATELET, L'HOTEL-DIEU ET LES TOURS DE NOTRE-DAME

(Vue prise sous la dernière arche du pont Saint-Michel)

Dessin de NATTES, gravé à l'aquatinte par T. HILL (Musée Carnavalet)



Bataille de Molino del Rey (21 décembre 1809)
Dessin de Langlois

gnols à Santa-Fé. Le 26 juin Presbourg est bombardé ; le 4 juillet l'armée française passe le Danube. On s'attend à une rencontre décisive entre les forces de l'Empereur et celles de l'archiduc Charles, dont les avant-postes doivent presque être en contact. Et, de fait, la bataille attendue s'est livrée à Wagram, à cinq lieues de Vienne. Les troupes en présence s'élevaient à 3 ou 400.000 hommes. L'action principale commença au lever du soleil et dura jusqu'à la nuit. Quarante pièces de canon, 20.000 prisonniers et dix drapeaux furent le butin du vainqueur. L'armée autrichienne se retirait en bon ordre dans la Moravie, retraite qui faisait valoir une fois de plus les qualités militaires de l'archiduc Charles, et déjà l'on se préparait à de nouveaux combats, quand, le 12 juillet, l'Empereur François II demanda une suspension

d'armes à l'effet de nommer des négociateurs pour la conclusion d'un traité de paix. La suspension accordée reçoit le nom de « armistice de Znaïm ».

La mort du jeune et brillant général Lasalle, tué à Wagram, est venue jeter une ombre sur cette glorieuse journée.

D'autre part, les Anglais continuent de nous éprouver. On apprend que, le 14 juillet, ils se sont emparés des établissements français du Sénégal. Sir Arthur Wellesley, récemment promu duc de Wellington, bat le 28 juillet, à Talavera-la-Reyna, le roi Joseph, frère de l'Empereur ; ou, du moins, la bataille demeure indécise. Combien — et malheureusement pour nous — ce grand capitaine avait raison quand il disait de l'expédition anglaise en Espagne et Portugal : « Je suis persuadé que l'honneur et l'intérêt de mon pays exigent que nous tenions ferme ici aussi longtemps que possible, et, s'il plaît à Dieu, j'y resterai. »

Et voici que, par surcroît, les Anglais débarquent simultanément sur différents points de la Flandre et de la Hollande. Le 29 juillet, ils ont abordé à l'île de Walcheren. Dans les pays menacés,

on court aux armes pour les repousser. Les gardes nationales du Pas-de-Calais, du Nord et de la Somme sont en mouvement. Le tocsin sonne dans les villages. Sur toutes les côtes on entend le canon.

Flessingue est pris par les Anglais le 15 août ; mais on se rassure en lisant les dernières lettres de Vienne confirmant la nouvelle que les plénipotentiaires français et autrichiens se sont rendus à Raab, où les négociations pour la paix doivent se continuer.

Les Espagnols sont encore battus à Almonacid, par Sebastiani, le 11 août. La nouvelle nous en était à peine arrivée que l'on apprend la tentative d'assassinat, — que la Providence a fait échouer, — de Staub sur Napoléon à Schönbrunn. C'était la veille de la signature, à Vienne, du traité de paix.

Celui-ci a été communiqué à Paris, au Sénat, par l'archichancelier, le 29 octobre suivant. Le même jour, le texte officiel en était publié dans le *Moniteur*. Un nombreux cortège d'officiers de paix, précédés de hérauts

d'armes, escortés par un fort détachement de cavalerie, le proclama sur les places publiques. Une foule immense s'y précipitait, faisant éclater son enthousiasme. C'étaient les cris de « Vive la paix ! vive l'Empereur ! »

Le soir toute la ville a été illuminée et, dans les théâtres, on faisait déjà, par un miracle de prestesse, entendre au public couplets et poésies de circonstance.

Mais je m'aperçois que, entraîné par nos armées jusqu'à Wagram et à Vienne, j'ai négligé, depuis le mois de mai, l'histoire des lettres et des arts.

Le 12 mai, mourait à Paris, le célèbre sculpteur Augustin Pajou. Fils d'un ouvrier modelleur en plâtre, il était né dans cette même ville en 1730. Sa carrière a été aussi brillante que longue.



Retour de Napoléon I^{er} dans l'île Lobau, par Meynier
(Musée de Versailles)



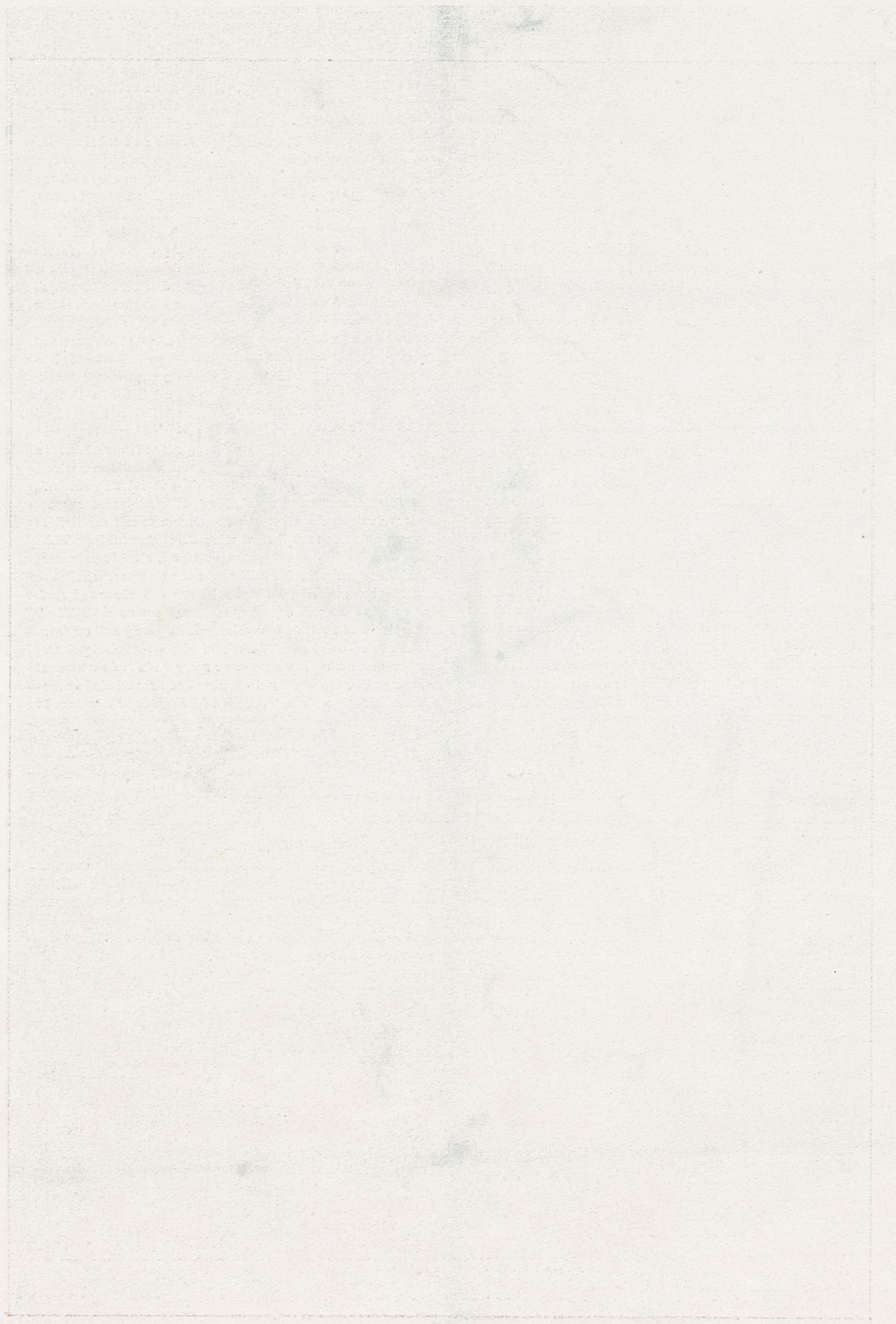
Reddition de Vienne (13 mai 1809)
(Musée de Versailles)



UN COIN DE PARIS EN 1809

LE PONT CHATELET, L'HOTEL-DIEU ET LES TOURS DE NOTRE-DAME
(Vue prise sous la dernière arche du pont Saint-Michel)

Dessin de NATTES, gravé à l'aquatinté par J. HILL (Musée Carnavalet)



PARIS EN 1809



LA SEINE, LE PONT MARIE, L'ÎLE SAINT-LOUIS ET LA CITÉ

(Vue prise sous le pont Notre-Dame)

D'après une gravure de Nattes (Musée Carnavalet)

On dira de lui ce qu'on a dit de Vien. A une époque où les artistes travaillaient de pratique, il remiten honneur l'étude de l'antique et celle de la nature. Il fut l'un des rares sculpteurs qui, ayant à représenter des personnages de leur temps, comme Buffon et Voltaire, les figurèrent le corps à moitié nu, drapés à l'antique comme les statues élevées en l'honneur des grands hommes de la Grèce et de Rome. Son chef-d'œuvre paraît cependant être le délicieux buste qu'il a fait de M^{me} du Barry, la dernière favorite de Louis XV. Quant aux Parisiens, ils lui conserveront une éternelle gratitude pour sa reconstruction de la fontaine des Innocents, où par suite du déplacement de l'édifice, il fut appelé à ajouter trois figures aux cinq merveilleuses Naiades de Jean Goujon.

Mais une perte qui répandit un deuil plus grand encore dans le monde des Arts, fut le décès, à Vienne, le 31 mai, de l'illustre compositeur Franz-Joseph Haydn. Voilà assurément un des plus grands génies que l'art de la musique ait jamais produits. On vient de faire l'inventaire de son œuvre immense, où il n'est pas un morceau qui puisse être regardé comme indifférent : 118 symphonies, 54 sonates, 17 sérénades, 15 messes, 84 quatuors, 14 opéras italiens, 5 opéras allemands,

5 oratorios, 366 romances, enfin plus de 400 menuets et valse. Malgré le grand âge où il était parvenu, puisqu'il vient de mourir à 79 ans, il travaillait encore dans ses dernières années à un grand nombre de ballades écossaises, qu'il produisait avec une surprenante facilité et une grâce qui se renouvela toujours, ballades qui lui étaient commandées à haut prix par les Anglais. Il est vrai que la gloire, de jour en jour grandissante, de Cherubini, est pour nous consoler de la mort de son célèbre confrère autrichien. A la date du 18 mai, le *Journal de l'Empire* annonçait une nouvelle

messe de Cherubini, à trois voix, avec accompagnement et en grande partition. La souscription à l'ouvrage, qui comprendra 330 planches, est fixée à 20 francs. « On souscrit au magasin de MM. Cherubini et Kreutzner, 76, rue de Richelieu. »

Les travaux de la magnifique colonne d'Austerlitz, érigée au milieu de la place Vendôme, se poursuivent avec activité, et c'est un plaisir des Parisiens d'en aller constater les progrès. En ce moment on est occupé à la revêtir de ses 274 plaques de bronze. La première de ces plaques, à partir du bas, commence en pointe et représente la mer à l'horizon. Elle prend ainsi, en se développant, la figure d'un triangle allongé. C'est d'abord de petites vagues, puis de plus fortes, enfin la flottille de Dunkerque :



Les visites en pelisse

Estampe satirique de la série "Le Bon Genre" publiée par Martinet en 1809



Bataille de Wals (17 février 1809)

Dessin de C. Langlois (Cabinet des Estampes)

les plaques qui suivent, et dont chacune a deux pieds de hauteur sur trois de long, retracent, dans leur ordre, les victoires remportées durant cette campagne, jusqu'à l'arrivée dans les plaines d'Austerlitz.

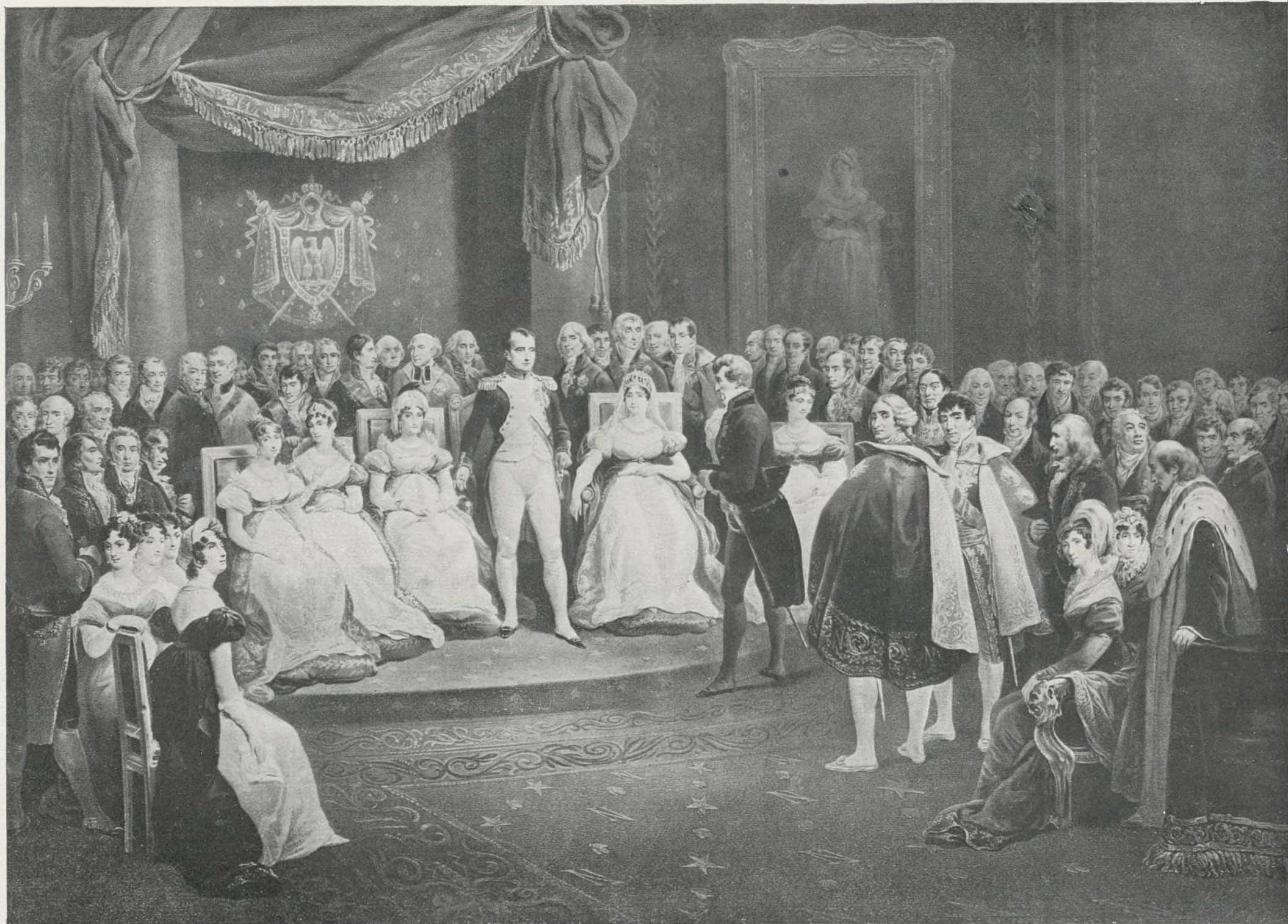
Durant le mois de juin, le gouvernement impérial a donné l'ordre de restaurer, avec réserve et mesure, et de consolider les arènes de Nîmes, l'un des plus beaux monuments dont le génie de l'Antiquité ait enrichi les Gaules.

Toutes les constructions « gothiques », que l'ignorance avait laissé élever dans l'intérieur de cet admirable édifice, seront détruites, ainsi que celles qui en obs-



J.-F. Ducis
Membre de l'Institut

de Rhodes, au théâtre de la Gaîté. « Rien ne manque à ce chef-d'œuvre, dit le critique du *Mercur*, rien ne lui manque pour captiver, séduire, enchanter le public : enlèvement de princesse, tyrans, forbans, rochers, citadelles, combats, tonnerre, éclairs, tempêtes, ouragans, et, pour finir convenablement, un tremblement de terre qui renverse le colosse de Rhodes. Ce colosse est lui-même, pour les spectateurs, un sujet d'admiration et de ravissement. Ses pieds énormes s'appuient sur deux rochers, sa tête se perd dans les toiles, qui servent de ciel, et son corps est peuplé de guerriers



Napoléon entouré des personnages illustres de son règne, en 1809
D'après le tableau de Victor Adam (Collection du Prince Roland Bonaparte)

truaient l'accès ou en masquaient la vue. Enfin de la porte Saint-Denis, élevée à la gloire d'un de nos plus grands rois, on vient d'effacer l'inscription : « Unité, indivisibilité de la République, liberté ou la mort », qui rappelait des souvenirs pénibles, et à ceux que le gouvernement révolutionnaire avait combattus et à ceux qui en ont peut-être trop heureusement profité. Aujourd'hui, le passant peut lire sur la porte Saint-Denis, en beaux caractères d'or : « Ludovico Magno ». Au fait, n'est-ce pas vraiment là l'inscription qui convenait ?

Il serait impossible de suivre ici le mouvement multiple et varié du théâtre ; mais il faut noter le succès retentissant que vient de remporter, au mois de juin passé, un mélodrame intitulé : *Le Colosse*



Luce de Lancival
Auteur de « La Mort d'Hector », le grand succès théâtral de 1809

et de victimes. Pour égayer le sujet, on y a joint des ballets, car, que serait un tremblement de terre sans ballets ? Au milieu d'un tremblement de terre, de jolis ballets bien ordonnés, sont évidemment de circonstance. Aussi le théâtre ne désemplit-il pas. C'est le plus grand succès de l'année. En revanche, la réapparition d'une célèbre comédie de Poinssinet, *Le Cercle ou la Soirée à la mode*, reprise à la Comédie-Française vers le commencement du mois d'août, n'a guère rencontré de faveur. La cause n'en est pas aux acteurs, ni à la valeur même de la pièce, mais à la profonde transformation qui s'est opérée dans les mœurs en suite de la Révolution, transformation qui fait que les types et les ridicules, peints par l'auteur, ne sont plus compris de nos jours, partant ne



Le Maréchal Victor
Duc de Bellune

moque dans cette comédie, n'existent plus et, quoique ce changement n'ait guère plus de trente ans, il est si complet

qu'il semble l'ouvrage d'un siècle. » Une seconde remarque, que le judicieux critique ajoute à la première, n'est pas moins intéressante à retenir :

« Un colonel, dit-il, un médecin, un abbé, un robin, un poète, sont les principaux personnages de la pièce ; chacun a les formes de sa profession. Aujourd'hui aucune profession n'a de formes qui lui soient particulières. » Mais les œuvres littéraires de ce vieux temps, si rapidement oublié, restent toujours en possession du goût du public,

comme en témoigne la faveur que reçoit, en ce même mois de juin, l'édition des œuvres complètes de Turgot en neuf volumes in-8°, et le succès qu'obtiennent les lettres de la charmante Julie de Lespinasse, sans oublier l'édition du Théâtre complet et des poésies fugitives de Collin d'Harleville.

Les libraires se hâtent en effet de mettre en vente leurs dernières publications, avant que tout ce qui compte à Paris ne se soit, avec les premiers jours de beau temps, envolé vers la campagne. Le printemps fut mouillé cette année et ces beaux jours nous ne les espérons plus, aussi l'exode ne s'est-il pas produit trop tôt. Jusqu'au mois de juillet, Nourrit, de qui le chant est de plus en plus applaudi, a réussi à retenir à l'Opéra les admirateurs d'*Orphée*. Mais Talma est parti pour Lyon, M^{me} Talma doit aller prendre les eaux, enfin Elleviou, la gloire de l'Opéra-Comique, est allé faire briller son talent sur des théâtres de province.

Le beau mois de mai a fait éclore les fleurs joyeuses sur les chapeaux de nos belles dames, non moins abondamment que dans les parterres des jardins et parmi la verdure des champs : guirlandes se composant alternativement d'une marguerite paille et d'une marguerite bleue, d'une fleur de coquelicot et de bleuets. Ce ne pourrait être plus champêtre. La pluie des mois d'avril et mai n'a pas empêché dames et demoiselles de se vêtir tout de blanc. Avec les jours ensoleillés de l'été, les capotes de soie ont repris faveur. On les fait bleu

produisent plus leur effet. A ce point de vue, cette reprise, d'ailleurs malheureuse, mérite de fixer notre attention. « Cette petite pièce, écrit Geoffroy dans le *Journal de l'Empire*, petite pièce autrefois très comique, est aujourd'hui une énigme pour les spectateurs et pour les acteurs. Ni les uns ni les autres n'y entendent rien. Les mœurs et les ridicules, dont on se

de ciel, ou bien en vert tendre, en blanc, en petit jaune, en rose et surtout en gros vert. Et voici une vogue qui va grandissant, celle des chapeaux de paille surmontés de plumes. Les élégantes portent, à la promenade, des pèlerines de percale à festons ; nombre de femmes se chaussent de brodequins, boutonnés comme des guêtres sur le côté. Enfin la mode des mitaines en toile à carreaux, pareilles à la robe, tend à s'introduire. Quant aux manches, elles deviennent de plus en plus larges et de plus en plus longues.

Les Anglais viennent de faire paraître une étude comparée de leurs budgets jusqu'à cette année 1809. La somme totale des dépenses publiques de la Grande-Bretagne, depuis le 5 janvier 1793 jusqu'au 5 janvier 1803, c'est-à-dire pendant les guerres de la Révolution, a été de 504 millions de livres sterling, ce qui fait environ 13 milliards de francs, non compris les emprunts à la charge de l'Irlande. Depuis le 5 janvier 1803 jusqu'au 5 janvier 1809, c'est-à-dire depuis la rupture du traité d'Amiens, la somme de leurs dépenses publiques s'est élevée à 396 millions de livres sterling, c'est-à-dire environ 9 milliards et demi de francs, non compris toujours

les emprunts pour l'Irlande. Ainsi le total des dépenses publiques imposées à nos voisins, depuis 1793 jusqu'en 1809, a été de 22 milliards et demi. Charge qui aurait pu être écrasante pour un autre peuple. La plus grande partie de ce gigantesque effort a été dirigée vers l'amoindrissement de la puissance française, mais nous n'en admirerons pas moins la nation qui a été capable de le faire d'une manière si persévérante et sans se soulever contre les hommes d'État qui le lui imposaient.



Adieux touchants du duc de Montebello à S. M. l'Empereur
Estampe populaire sur la mort du Maréchal Lannes

L'Empereur est rentré à Fontainebleau le 26 octobre, à neuf heures du matin ; aussitôt, les bruits relatifs à sa séparation d'avec l'Impératrice Joséphine, bruits qui circulaient depuis quelques mois, ont pris une plus grande consistance.

Quand, dans la journée, l'Impératrice accourut de Saint-Cloud, elle trouva murées les portes de communication entre son appartement et celui de l'Empereur. Napoléon semble éviter sa femme. Il chasse durant des journées entières, chasse à courre,



Le Maréchal Lannes
Duc de Montebello

Mort le 31 mai 1809, en suite de la blessure reçue à Essling.

chasse à tir, chasse aux toiles. Les spectateurs attentifs remarquent le changement d'attitude de l'Empereur jusqu'au spectacle. Durant l'entr'acte, Napoléon ne quitte plus, comme auparavant, sa place à droite de la scène, pour venir bavarder avec Joséphine; c'est elle qui doit venir à lui. A la Cour même, le vide commence à se faire autour de l'Impératrice. Durant que, debout, elle tient cercle; autour d'elle on cause, on rit. Jusqu'à ses dames d'honneur qui en viennent à négliger les égards qu'elles

doivent à celle qui est encore leur souveraine; mais elles se disent que demain Joséphine ne régnera plus. Pauvre femme, quel calvaire elle doit donc gravir, des fleurs au côté et parée de son grand habit? Malgré la tristesse qui lui doit ronger le cœur, elle est contrainte de faire jusqu'au bout son métier d'impératrice, en se montrant accueillante et gracieuse à chacun. Il est vrai que la grâce lui est comme une seconde nature, ou, pour mieux dire, c'est sa nature même.



— La main, grenadier!

Épisode de la campagne d'Autriche (Dessin de Raffet)

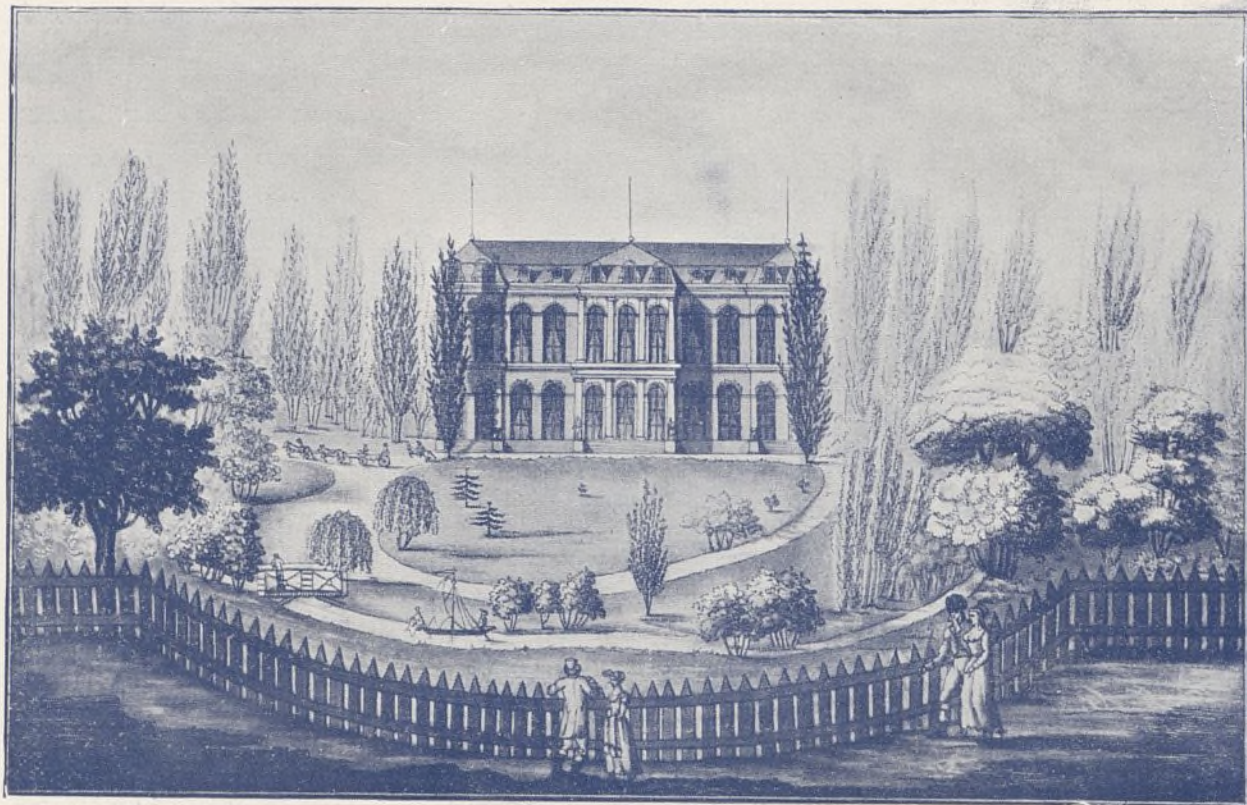
Enfin la scène que l'on attendait de jour en jour, d'heure en heure, s'est produite, le 30 novembre, aux Tuileries. Bausset, le préfet de service, est accouru à l'appel de Napoléon, qui a ouvert la porte de la chambre où il se tenait avec Joséphine. Bausset trouva celle-ci couchée sur le tapis et s'y roulant en poussant des plaintes déchirantes. Par l'escalier, qui semble trop étroit, on la descend à son appartement, Bausset tenant l'Impératrice par la taille et l'Empereur la tenant par les jambes.

Et cependant il a fallu, les 3 et 4 décembre, durant les fêtes données pour l'anniversaire du sacre, que Joséphine reçût, d'un air également tranquille et joyeux, les souverains venus des différents points de l'Europe, les rois de Saxe, de Wurtemberg, de Bavière, de Hollande et de Westphalie, les reines d'Espagne, de Hollande, de Naples, le vice-roi d'Italie et tous les princes de l'Empire : fêtes et banquets aux Tuileries, fêtes et banquets à l'Hôtel de Ville, durant lesquels



Paris en 1809. — La Place et le Pont de la Concorde

D'après Nattes (Musée Carnavalet)



L'Élysée Bourbon. — Résidence particulière de S. M. Napoléon le Grand
Estampe publiée en 1809 (Musée Carnavalet)

l'Impératrice dut se montrer à chacun accueillante, heureuse de le voir. Mais durant ces journées où Paris avait vraiment la sensation, fière de tant d'hôtes royaux, d'être la capitale de l'Europe, l'Impératrice avait véritablement la mort au cœur.

Le 14 décembre, dans la salle du Trône, au palais des Tuileries, toute la famille impériale a été réunie. Rois, reines, princes aux couronnes dispersées; puis les grands-officiers de l'Empire, les dames de l'Impératrice, les dames d'honneur des princesses. L'Empereur est dans son grand cabinet, dont les portes s'ouvrent, et l'on introduit Madame mère (de Napoléon), Louis, roi de Hollande; Jérôme, roi de Westphalie; Murat, roi de Naples; Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie; puis les femmes: Julie, reine d'Espagne; Hortense, reine de Hollande; Catherine, reine de Westphalie; Pauline, princesse Borghèse; Caroline, reine de Naples. Sont également entrés, l'archi-chancelier Cambacérès et Regnault, le secrétaire de l'état de la Maison impériale. Le discours prononcé par l'Empereur a été conservé. Ce n'est pas la harangue officielle et indifférente que Cambacérès lui avait préparée :

« Dieu sait, dit-il, combien une pareille résolution a coûté à mon cœur ! Mais il n'est aucun sacrifice qui soit au-dessus de mon courage, lorsqu'il m'est démontré qu'il est utile au bien de la France. J'ai besoin d'ajouter que, loin d'avoir jamais eu à me plaindre, je n'ai eu au contraire qu'à me louer de l'attachement et de la tendresse de ma bien-aimée épouse ; elle a embelli quinze ans de ma vie ; le souvenir en restera toujours gravé dans mon cœur. Elle a été couronnée de ma main ; je veux qu'elle conserve le rang et le titre d'impératrice couronnée, mais surtout

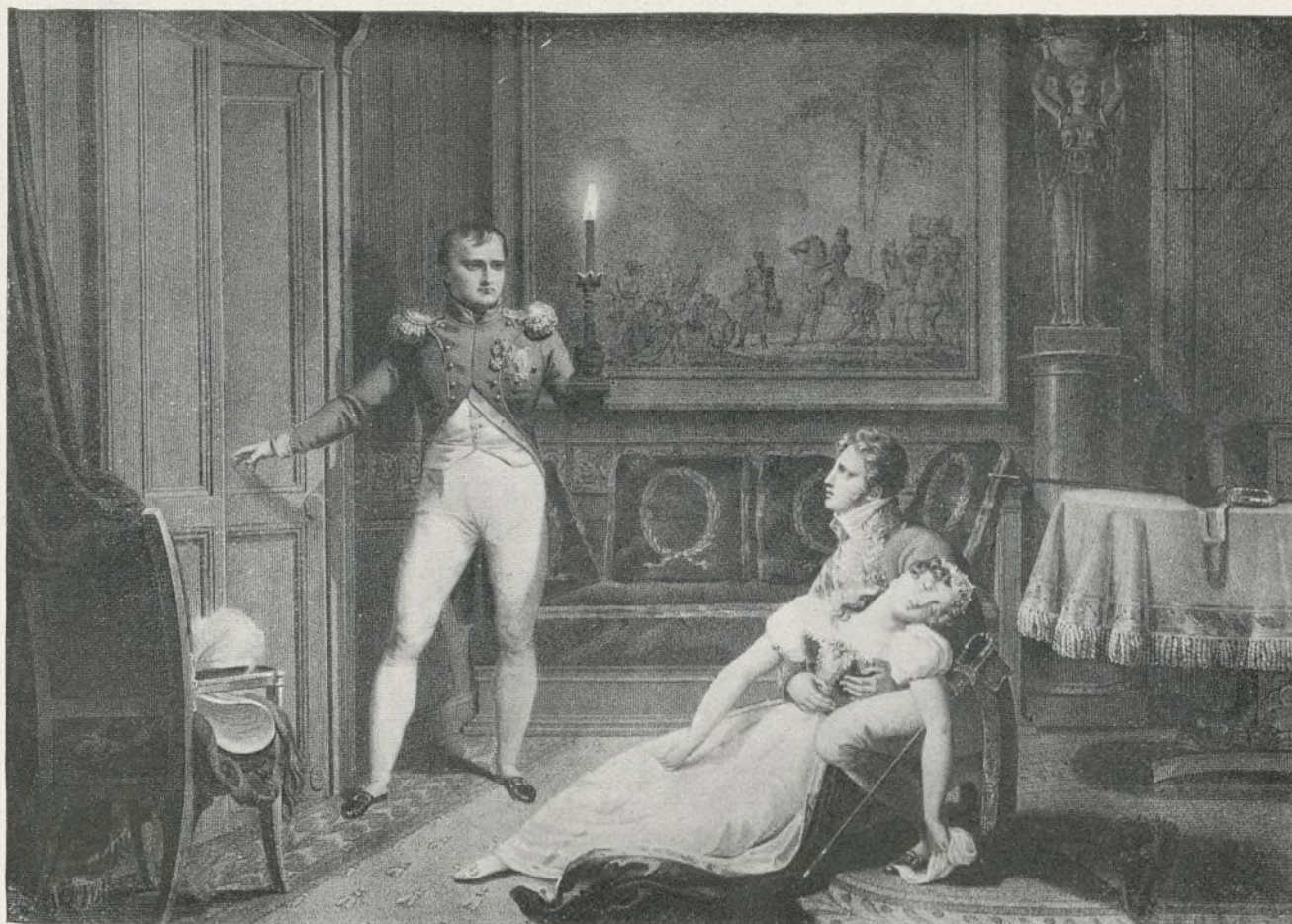
qu'elle ne doute jamais de mes sentiments et qu'elle me tienne toujours pour son meilleur et son plus cher ami. »

Puis ce fut à Joséphine de répondre et de déclarer à son tour que, pour le bien de la patrie, elle consentait à se séparer du héros qui lui était cher. A elle aussi, Cambacérès avait préparé une harangue où se trouvaient des clichés de convention ; mais elle aussi l'a écartée comme indigne d'être prononcée en pareille circonstance ; elle aussi l'a remplacée par les lignes que lui dictait son cœur. Elle se leva pour les lire, mais à peine avait-elle dit quelques mots qu'elle s'effondra sur son siège, étouffant de sanglots et ce fut Regnault qui, lui prenant le papier des mains, acheva la lecture.

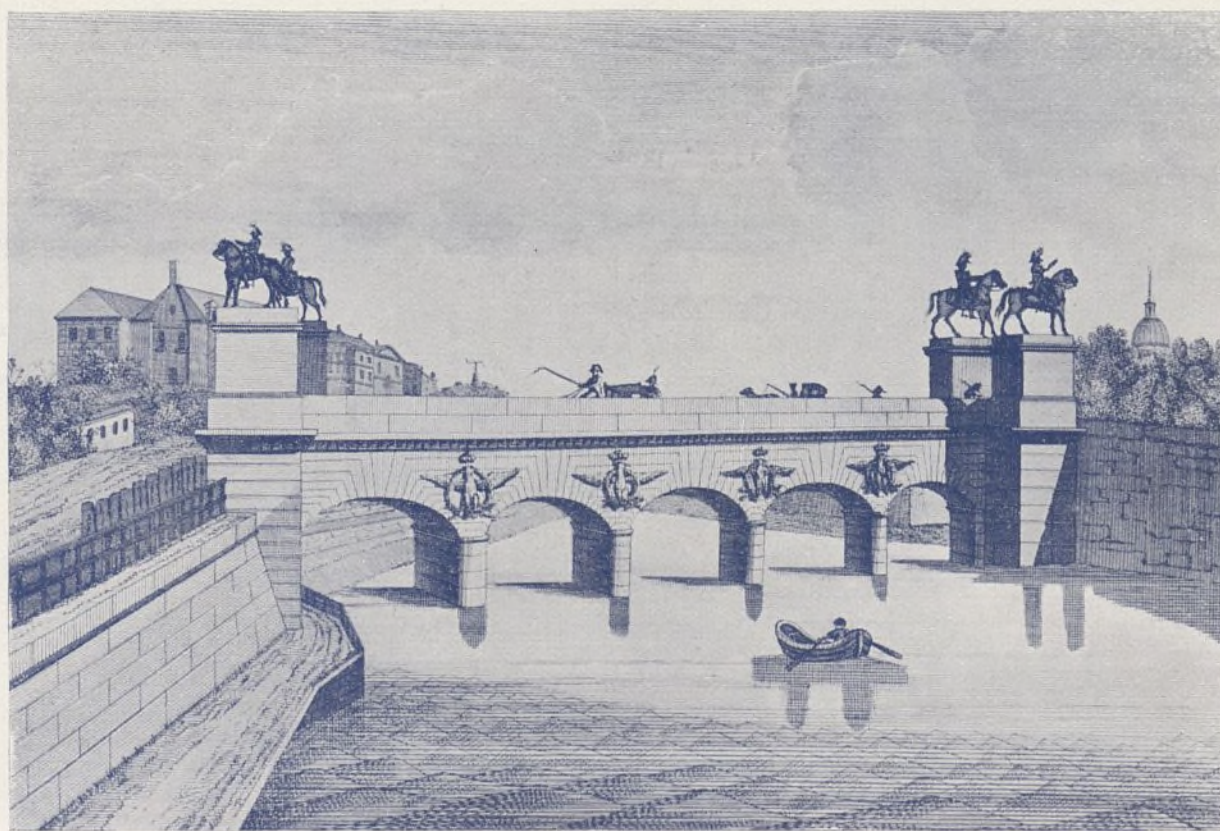
« Avec la permission de notre auguste et cher époux, devait-elle dire, je dois déclarer que, ne conservant aucun espoir d'avoir des enfants qui puissent satisfaire les besoins de sa politique et l'intérêt de la France, je me plais à lui donner la plus grande preuve d'attachement et de dévouement qui ait jamais été donnée sur la terre. Je tiens tout de ses bontés ; c'est sa main qui m'a couronnée et, du haut de

ce trône, je n'ai reçu que des témoignages d'affection et d'amour du peuple français. Je crois reconnaître tous ces sentiments en consentant à la dissolution d'un mariage qui désormais est un obstacle au bien de la France, qui la prive du bonheur d'être un jour gouvernée par les descendants du grand homme si évidemment suscité par la Providence pour effacer les maux d'une terrible révolution et rétablir l'autel, le trône et l'ordre social. Mais la dissolution de mon mariage ne changera rien

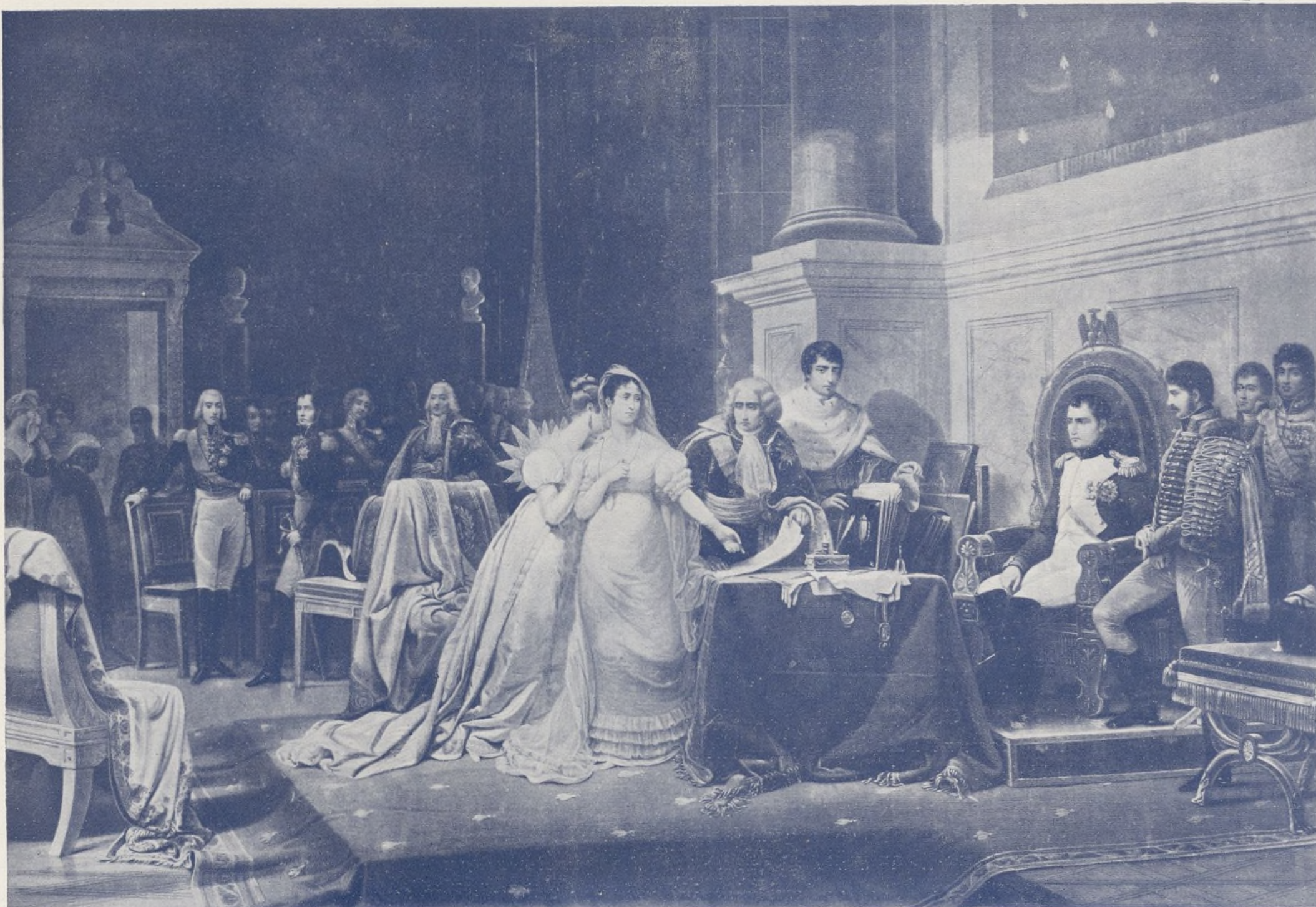
aux sentiments de mon cœur : l'Empereur aura toujours en moi sa meilleure amie. Je sais combien cet acte, commandé



Avant le Divorce. — Bausset relève Joséphine évanouie aux pieds de l'Empereur
Dessin de Chasselat (Cabinet des Estampes)



Le Pont d'Iéna, construit en 1809
Gravure du temps (Musée Carnavalet)



Bessières Ney Talleyrand Hortense Joséphine Cambacérès Regnault de Saint-Jean-d'Angély Napoléon Berthier Murat

Le Divorce de Joséphine

D'après un tableau de Schopin, gravé par Jazet (Collection du Prince Roland Bonaparte)

par la politique, a froissé son cœur, mais l'un et l'autre nous sommes glorieux du sacrifice que nous faisons au bien de la patrie. »

Puis, après quelques paroles de Cambacérès, les procès-verbaux, signés successivement par l'Empereur, par l'Impératrice et par tous les princes de la famille impériale, furent dressés, et l'assemblée se sépara.

On dit que l'Empereur a trouvé tant de grandeur à cette cérémonie, en sa simplicité, qu'il songerait à en faire faire un tableau par l'illustre Louis David, auquel il a déjà commandé le *Sacre* et la *Distribution des Aigles*.

Le 16 décembre, le Sénat émit un sénatus-consulte, sur le rapport de Lacépède, ratifiant le divorce décidé par l'Assemblée de famille. Sur 87 sénateurs présents, 76 se prononcèrent pour les conclusions du rapporteur, 7 contre, il y eut 4 bulletins blancs.

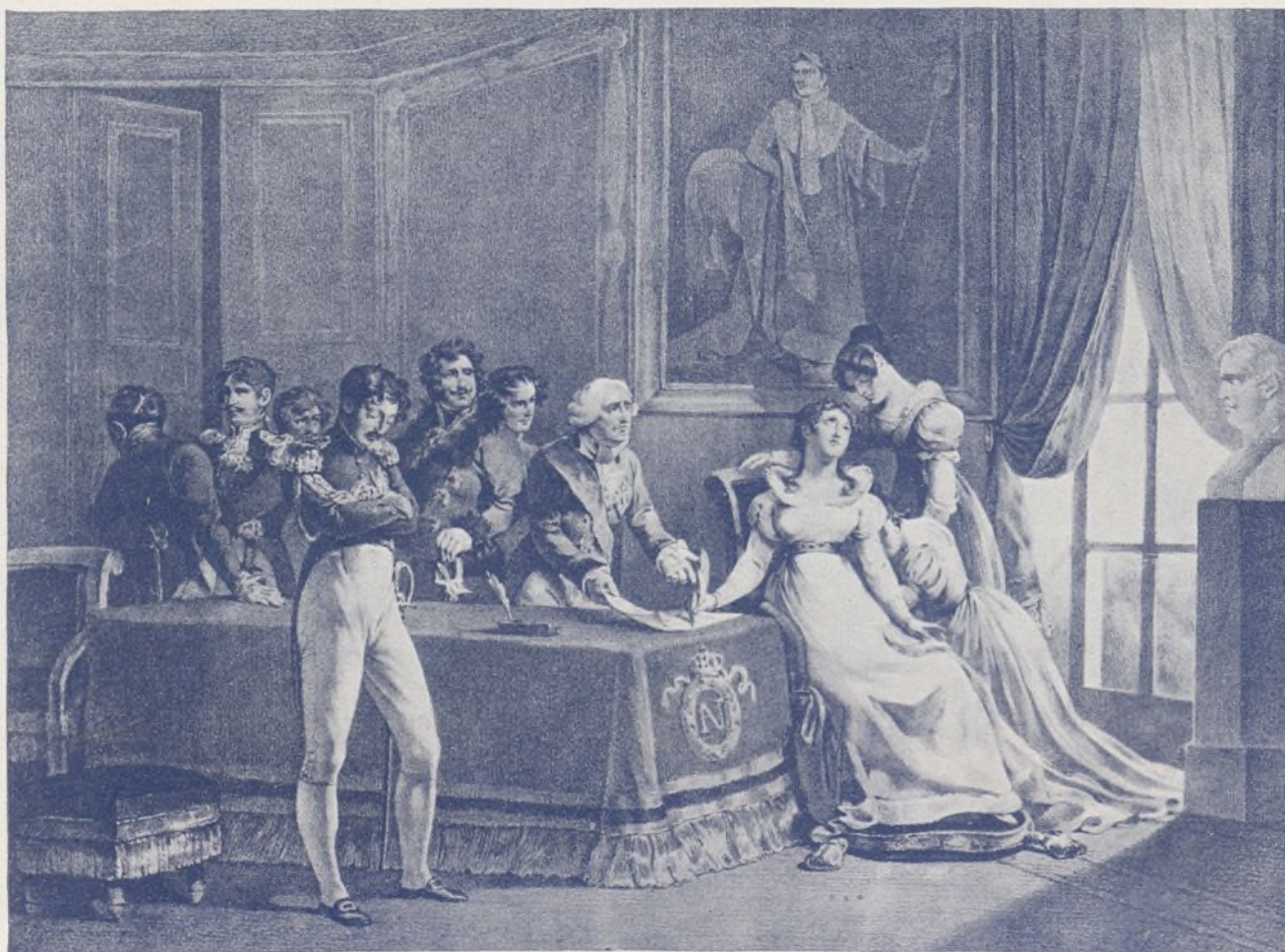
L'Impératrice doit conserver, en vertu des décisions du Sénat, les titres étrangers d'impératrice-reine couronnée. Elle gardera l'écusson impérial et le manteau semé d'abeilles. Ses gens porteront la li-

vrée impériale. Son douaire est fixé à trois millions. Enfin, ce même jour, 16 décembre, l'Empereur a fait donation à l'Impératrice Joséphine du palais de l'Elysée.

La pauvre Impératrice a quitté les Tuileries ce même jour, 16 décembre, par une pluie battante. J'ai vu, dans la cour du Carrousel, charger les voitures où s'empilaient les caisses et les paniers, des cages, des cartons, de petits meubles d'usage ; toute la tristesse et le désordre d'un déménagement hâtif. Et la valetaille, répandue par là, s'en amusait. L'Impératrice est arrivée à la Malmaison, où elle a

trouvé la solitude, rendue plus dure encore par l'hostilité de l'hiver ; mais, dès le lendemain, marquant bien par là combien elle lui tenait toujours au cœur, l'Empereur alla voir Joséphine pour lui redire sans doute ses sentiments que rien n'a pu altérer.

Le même jour, 16 décembre, la France a perdu un de ses enfants les plus illustres, le comte Fourcroy, conseiller d'État à vie, membre de l'Institut, professeur à l'École polytechnique et au Muséum. Il est un de ces grands savants qui ont, nous ne



Joséphine renonce à ses droits d'épouse

Lithographie populaire relative au divorce

disons pas renouvelé, mais réellement créé la chimie sur la fin du XVIII^e siècle. Après la Révolution, il fit beaucoup pour l'organisation de l'Instruction publique. L'éloquence de son enseignement en égalait la science. On lui a reproché, — et peut-être sa mémoire sera-t-elle difficilement lavée de cette tache, — de ne pas avoir fait, lors du procès où fut impliqué Lavoisier, ce qu'il aurait pu faire peut-être, pour sauver son confrère, qu'il voyait lui être supérieur encore en gloire et en génie.

Mais, en somme, et pour le grand public, parmi les fêtes données pour l'anniversaire du sacre et pour la réception des rois, l'année 1809 s'est terminée gaiement. La paix avec l'Autriche est faite. Après avoir été battus à Ocana par Mortier (19 novembre), les Espagnols ont encore été battus à Alba de Tormès par Kellermann (28 novembre), Gironne est pris, après sept mois de siège, par Gouvion-Saint-Cyr (10 décembre), enfin les Anglais évacuent Flessingue et l'île de Walcheren (24 décembre). Mais ce n'est plus comme victoires que le peuple acclame ces succès, c'est comme des progrès vers une paix générale que l'on appelle de vœux de plus en plus ardents, tout en rendant hommage au génie de l'Empereur qui, au milieu des grandes préoccupations causées par les affaires militaires et par la politique étrangère, ne laisse pas de travailler à la réformation des lois et à l'embellissement de la capitale. Les dernières maisons qui obstruaient les



*Un épisode de Wagram
Catherine Claire servant une pièce abandonnée
(Cabinet des Estampes)*

est réparé, en même temps que le magnifique pont d'Iéna s'achève ; la Bourse s'élève, digne par sa majestueuse harmonie, des plus beaux temples antiques, l'Arc de l'Étoile commence à dominer Paris de ses piles puissantes ; l'arc du Carrousel est terminé ; enfin le nouveau Louvre étonne par ses progrès rapides les architectes même les plus expérimentés.

Ainsi, de quelque côté que nous l'envisagions, nous avons l'impression de vivre en une époque qui laissera un souvenir glorieux dans les fastes de l'histoire, et qui, jusqu'aux âges les plus éloignés, ne s'en effacera pas.

Pour copie conforme :

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.



*Le Cerf Azor, attraction du Cirque Franconi, en 1809
(Musée Carnavalet)*

Théâtres

« Moitié larmes, moitié sourire. »

Ce vers de la célèbre chanson de Paul Déroulède, *Le Bon gîte*, pourrait servir de devise à M. Alfred Capus, notamment pour sa dernière pièce, *L'Oiseau blessé*, que donne la Renaissance. On ne saurait en effet donner à la douleur une grâce plus souriante, ni au sourire une expression plus aimablement émue, — ces mots caractérisent bien la nouvelle héroïne de cet auteur heureux, à qui il ne manque rien, pas même d'être académicien.

Yvonne Janson a été séduite, puis abandonnée avec un enfant, par un jeune homme sérieux qui, régularise sa situation en épousant... une autre femme. Il se borne à faire offrir une compensation pécuniaire à sa victime, par l'entremise d'un sien cousin, M. Salvière, qui aime tout de suite Yvonne et finit par s'en faire aimer. Il la lance, — car elle se destine au théâtre, — en lui faisant dire, à une soirée d'un ministre ami, des fables de La Fontaine, — par exemple *L'Oiseau blessé d'une flèche*, — qui la symbolise agréablement et très justement. Elle a un grand succès, elle s'achemine rapidement vers la gloire ; mais Salvière, qui, par amour pour elle, refuse deux fois des postes diplomatiques enviables, se voit à la fin mis en demeure par sa femme Madeleine de choisir entre une épouse légitime qu'il aime, et une maîtresse dont il raffole. Il s'y résout cependant sans trop de peine ; il sera ambassadeur quelque part ; quant à Yvonne, elle parcourra l'Europe en triomphatrice, déjà ; l'art la consolera. Triste, mais non désespérée, elle quitte Salvière et la femme de ce dernier, laquelle lui souhaite bonne chance, sans rancune, avec une douceur mélancolique, presque sympathique. « *L'Oiseau blessé* » n'est-il pas un petit être irresponsable, qui ne peut avoir que de petites amours, comme de petites souffrances, et qui ne sait guère que chanter ?

Une froide analyse est incapable de donner la moindre idée du mérite de cette comédie ; tout est dans la manière. On peut préférer les grands conflits des âmes tragiques et des amours passionnées ; mais on ne peut pas ne pas admirer, avec une délicieuse émotion, cet art si fin, si élégant, dans l'harmonie et la discrétion de sa réalisation scénique.

M^{lle} Eve Lavallière a triomphé dans le rôle d'Yvonne. A son charme habituel, elle a ajouté cette fois quelque chose de très émouvant, une sincérité prenante, qui lui permet de beaux accents de réelle souffrance. M^{lle} Andrée Mégard partagea son succès, et ce fut justice, car elle composa une admirable Madeleine Salvière.

Quant à M. Guitry, ce fut Guitry, comme eût dit M. de La Palisse ; et en vérité on ne saurait mieux dire. M. Marsay le seconda avec beaucoup de talent. Il faudrait citer tous les noms, ceux de M^{lle} Juliette Darcourt, Desclos, MM. Dubosc, Boucher, Mosnier, etc., car l'interprétation fut parfaite de tous points.

❖ ❖ ❖

Avec *Sanga*, de M. Isidore de Lara, compositeur connu que l'Opéra-Comique a enlevé au théâtre de Monte-Carlo, nous nous retrouvons en plein drame, sauvage, terrifiant. Le sujet choisi par MM. E. Morand et P. de Choudens, auteurs du livret, ne manque pas d'une violence très dramatique.

Sanga est une fille de ferme, louée pour la moisson, par maître Vigor, cultivateur savoyard. Jean, le fils du fermier, l'aime. Les deux jeunes gens se jurent amour et fidélité, devant la Montagne, solennellement.

Mais, — on s'y attendait, — maître Vigor ne veut pas entendre parler de cette union ; il a résolu de marier Jean à la jeune Léna, qui aime ce dernier. Sanga s'enfuit, se réfugie dans la montagne, sa confidente et sa protectrice, et l'associe à ses projets de vengeance. La Montagne l'écoute, car, tandis qu'on s'apprête à fêter les fiançailles de Jean et de Léna, un orage effroyable, avec accom-

pagnement d'avalanches, d'inondation, etc..., détruit le village. Seuls, maître Vigor, Jean et Léna échappent un instant à la mort, cramponnés au toit de leur maison, que bat le torrent dévastateur. Une barque s'avance vers eux. C'est Sanga qui la dirige ; elle vient, non pour sauver Vigor et Léna, mais pour contempler avec joie leur noyade. Quant à Jean, il sera également submergé avec Sanga elle-même, qu'il repousse en un duo mouvementé (il y a de quoi). La montagne, personnage, non pas muet, car elle fait entendre la voix des avalanches, mais symbolique et providentiel, semble triompher de ce fâcheux dénouement, dans l'irradiation de l'aube renaissante.

M. Isidore de Lara, compositeur essentiellement dramatique, a paru à quelques-uns n'avoir pas mis assez de musicalité ni de personnalité dans ce drame. Mais il y a mis de la fougue, de l'ardeur et de la sonorité.

Le succès de M^{lle} Chenal, dans le rôle de Sanga, a été très grand et très mérité. M^{lle} Nelly Martyl a été une touchante Léna. M^{lle} Lassalle et Fayolle ont été applaudies. M. Lucien Fugère n'a



Madame Jane HADING
Dans *La Femme X...* (Porte-Saint-Martin)
ROBE de LAFERRIÈRE.

pas besoin qu'on le loue, il serait dommage vraiment que cette création fût la dernière de cet excellent artiste. MM. Léon Beyle, Delvoye, Blancard, Vauris se sont montrés réellement remarquables.

❖ ❖ ❖

Après avoir longtemps fait rire ses contemporains, M. Alexandre Bisson s'est amusé à les faire pleurer. Son nouvel ouvrage : *la Femme X...*, est un robuste drame, que l'Ambigu pourra certes envier à la Porte-Saint-Martin. L'idée est génieuse et la situation forte. Il s'agit d'une femme qui, chassée par un mari qu'elle a trompé, sombre dans le vice et jusque dans le crime. Traduite en cour d'assises sans qu'elle ait voulu dire son nom, elle est défendue d'office devant la cour, que préside son mari, par leur fils, devenu avocat, qui ne connaît pas sa mère, et rejette toute la responsabilité du crime sur l'époux impitoyable, qu'il ignore être son père. Ce dernier reconnaît en « la femme X... » la sienne, si j'ose m'exprimer ainsi, mais elle meurt, acquittée d'ailleurs par le jury.

M^{lle} Jane Hading a trouvé dans ce drame l'occasion d'un nouveau triomphe. M. Dorival a fort bien campé le personnage du mari. MM. Jean

Coquelin, Monteux, Bellucci, Laroche, ainsi que M^{lle} Jany, ont fort bien composé leurs rôles.

❖ ❖ ❖

Dans le *Lys*, qui fleurit au Vaudeville, MM. Pierre Wolf et Gaston Leroux ont réclamé pour les jeunes filles, notamment pour celles que menace sainte Catherine, le droit à l'amour libre. Cette thèse, si elle est discutable, part d'un bon naturel. Le comte de Magny, ruiné par le jeu et la noce, a trois filles et un fils ; l'aînée a vieilli sans pouvoir se marier ; la cadette, Christiane, appréhendant le même malheur, trouve préférable, bien que cela fasse manquer à son frère un riche mariage, de s'enfuir sur les plages italiennes, dans les bras du peintre Arnault. Ce dernier ne peut l'épouser actuellement, car il est marié et n'a pu encore obtenir le divorce ; mais peut-être l'épousera-t-il plus tard, s'il y pense. La sœur aînée, Odette (le *Lys*), qui regrette sa vie gâchée, approuve pleinement cette solution élégante, mais dangereuse.

M^{lle} Suzanne Després a été une admirable Odette, M^{lle} Madeleine Lévy une vibrante Christiane, M^{lle} Carèze une jolie ingénue. M. Lérand a remarquablement incarné le comte de Magny. MM. Joffre et Coste ont fait preuve des plus grandes qualités.

❖ ❖ ❖

Le petit théâtre Mévisto, qui monta avec tant de succès, l'année dernière, les *Trois Masques*, du talentueux auteur et artiste qu'est M. Charles Méré, nous a donné cette fois, — après des retards dus à un froid « polaire » survenu entre le directeur et l'interprète qu'il avait choisie, — une pièce dans laquelle le policier à la mode est une policière. *L'Affaire des Variétés*, de M. Gabriel Timmory, a pour héroïne une charmante actrice, Lina Bruyère, à qui son amour pour le jeune secrétaire d'ambassade, Rodolphe Nicolesco, donne subitement plus de flair que n'en avait Sherlock lui-même. Et pourtant, elle a fort à faire pour déjouer les ruses du baron Britzberg, lequel simule un cambriolage à seule fin de compromettre gravement Nicolesco. Ce traître est, comme de juste, démasqué par la subtile Lina Bruyère, devenue en un moment plus ingénieuse que les meilleurs limiers de la Préfecture.

La pièce amusante de M. Timmory a été très bien jouée par M^{lle} Suzanne Demay et par M. Mévisto lui-même, ainsi que par M^{lle} Salazac, Martcha, Robert ; MM. J. Normand, Maissonnières et Labrousse. Elle avait été précédée d'un acte aimable de M. Jacques Terni, *Leurs Maîtres*, qui a fait valoir la grâce de M^{lle} Jeanne Deslize.

❖ ❖ ❖

L'Œuvre nous a révélé cette fois un drame catalan de MM. Pierre Rameil et Frédéric Saisset, d'après Ignasi Iglesias : *Les Vieux*. Ce sont les ouvriers trop âgés, qui sont renvoyés de l'usine quand ils ne peuvent plus travailler. Telle est la disgrâce qui frappe le vieux Jean ; en vain il tente de soulever ses compagnons d'hier contre l'exploitation inhumaine dont ils sont victimes ; il se heurte à une pusillanimité et à un défaut d'entente irrémédiables. Cet intéressant plaidoyer en faveur des retraites ouvrières, a été fort bien joué par M. Lugné Poe, et un peu emphatiquement par M. Jehan Adès. Cette œuvre « sociale » était accompagnée d'un joli poème dialogué de M. Paul Spaak (l'auteur de *Kaatje*) intitulée *La Madone*, et qui a valu non moins d'applaudissements à M. Lugné Poe, déjà nommé, et à M^{lle} Sophora. Au même théâtre, une fantaisie curieuse de M. Maurice de Faramond, *La Dame qui n'est plus aux camélias*, a diverti et un peu déconcerté les spectateurs.

Et maintenant, comment passerais-je sous silence le drame si antique et toujours si nouveau de la mort d'une année, aussitôt remplacée par une nouvelle ? Il est banal certes, mais plus émouvant que nul autre, puisque chacune de ces années qui s'en vont ainsi, emporte un peu — ou même beaucoup — de nous-mêmes, un peu de notre santé, beaucoup de nos espoirs et parfois tout notre bonheur.

HENRI ALLORGE

Le Théâtre et la Mode

Je n'aurai jamais l'imprudence d'affirmer qu'il faut plus de talent pour faire une excellente comédie que pour en jouer ou en « habiller » une médiocre. Mais je suis bien forcée de constater tous ces temps-ci que les interprètes et les toilettes vont aux nues, même quand la pièce ne monte pas tout à fait aussi haut. L'observation vaut ce qu'elle vaut. Je n'ai nulle envie d'en tirer des conclusions hardies. Je veux dire seulement qu'il y a des auteurs dramatiques qui se trompent quelquefois, et des couturiers qui ne se trompent jamais.

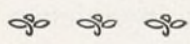
C'est pourquoi, s'il arrive à la critique théâtrale d'être amère, la critique des modes au théâtre n'est, la plupart du temps, que sourires. A la Comédie-Française comme au théâtre Michel, ouvert tout récemment, à la Renaissance comme au Vaudeville ou à la Porte-Saint-Martin, des merveilles de goût ingénieux, tantôt hardies, tantôt noblement classiques, ont été réalisées, et réalisées en nombre. Je ne puis ici que citer les principales, et les citer seulement.

Au Foyer, le souple fourreau champagne de M^{me} Bartet, au premier acte, et sa large écharpe de tulle ornée de broderies aux tons anciens ont beaucoup plu. Très dans la note de l'acte, et surtout de l'interprète, la symphonie en vert et noir du « deux ». Mais on a souri quand, vers la fin, la baronne Courtin, hésitante, a laissé tomber cette réplique :

— Vous allez rire... mais... c'est tout ce qu'il y a de plus sérieux... je n'ai pas une robe...

Car son trotteur chaudron clair, avec le gilet de velours aux boutons rubis n'annonçait nullement une misère définitive...

M^{me} Ève Lavallière, tout à fait nouvelle manière, et surtout M^{me} Mégard, ont vu leur élégance non moins fêtée que leur très grand talent dans l'*Oiseau blessé*, de la Renaissance. M^{me} Mégard s'habille avec un tact délicieux, avec la plus fine et la plus pénétrante intelligence de ses rôles. Elle s'habille comme elle joue.



Mais le grand événement des dernières semaines a été la création de *La Femme X...*, par M^{me} Jane Hading, à la Porte-Saint-Martin. On ne saurait prêter plus de style, plus de noble allure à des toilettes aussi intensément personnelles. On a reproduit ici l'une des plus intéressantes à ce double point de vue.

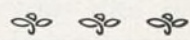
C'est un long fourreau de velours souple noir qu'allège une écharpe de gaze noire toute rebrodée de passementerie. La ceinture passementée, à reliefs, s'attache sous une boucle d'acier bruni. Sur une guimpe de dentelle rebrodée d'acier, se croise le corsage, simplement drapé et ourlé de skungs. Un peu de la même fourrure se retrouve en bordure des manches. Et cette création de haute élégance, qui poétise et grandit la silhouette d'une héroïne accablée sous les pires infortunes, est signée Laferrière. Jane Hading est en effet restée fidèle, — malgré les mille tentations qui pouvaient l'entraîner ailleurs, — au maître couturier qui sut inventer pour elle les toilettes tour à tour charmantes, somptueuses ou tragiques des *Demi-Vierges*, de la *Comtesse Romani*, du *Prince d'Aurec*, au Vaudeville, des *Effrontés*, au Français, etc... La grande artiste n'a pas renié celui qui composa pour sa création de Marguerite Gautier une exquise toilette blanche toute rebrodée de camélias... Le nom de Laferrière est associé à tous ses triomphes, au souvenir de la *Princesse Georges*, du *Député Leveau*, du *Prince Zilah*. Peut-être y a-t-il un peu de fétichisme dans la préférence qu'elle continue de lui accorder ?

Il y a en tous cas des raisons plus sérieuses, basées sur une expérience qui s'est prolongée sans déceptions. Le succès d'hier est d'ailleurs venu à point justifier cette belle confiance, et la fortifier, sans doute, pour les succès de demain.

LAURENCE DE LAPRADE

Les Livres

M. Péladan publie au *Mercure de France* un utile traité : *Les Idées et les Formes*, destiné, dans sa pensée, à compléter « la culture de l'ancien honnête homme, lequel ne peut plus se borner à la qualité de lettré et doit ajouter la connaissance des Beaux-Arts à celle des Belles-Lettres ». Ce volume est consacré aux premières périodes de l'art, qu'on croit obscures, parce qu'on éprouve une certaine répugnance paresseuse à les approfondir. Avec un guide tel que M. Péladan, esprit ingénieux, et dont l'érudition prudente et forte se manifeste en claires synthèses, l'étude ne peut être qu'un plaisir, et des plus fins. On appréciera, comme il convient, ce tableau d'ensemble de l'antiquité orientale, qui va des monuments de l'Égypte à ceux de l'Inde, de la Perse et des Aryas d'Asie Mineure par la Kaldée, l'Assyrie, la Chine, la Phénicie, la Judée et l'Arabie, en ne s'arrêtant qu'aux points de repère essentiels, mais en s'y arrêtant avec des remarques de la précision la plus incisive.

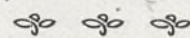


La locomotion automobile, ridiculisée sans merci à ses débuts, objet aujourd'hui encore de préjugés hostiles et tenaces, prend, malgré tous les obstacles, une place de jour en jour plus grande dans le tourbillon de la vie moderne.

C'est un véritable roman, et des plus attrayants, que le récit de la lutte victorieuse soutenue contre la routine par les précurseurs de l'automobile, mais c'est en même temps une puissante leçon d'énergie et de ténacité qu'il est utile de mettre sous les yeux des jeunes gens qui n'ont jamais assisté à ses débuts.

Ils apprendront, en lisant l'*Histoire de l'Automobile*, de M. Pierre Souvestre, que notre race, quoique en disant des détracteurs intéressés, est encore susceptible d'un effort viril et qu'elle n'a rien perdu de ses qualités de volonté et de persévérance.

MM. Dunod et Pinat, éditeurs de ce magnifique ouvrage, y ont accumulé les belles gravures et les curieux documents. C'est là un ouvrage d'art autant qu'un ouvrage de vulgarisation. (750 pages, format 18x27, nombreuses photographies; broché, 15 francs; cartonné toile, 17 francs; relié amateur, 20 francs.)



La bibliographie de l'Amérique du Nord, en ce qui concerne les temps modernes, est beaucoup plus riche et plus abondante que celle de l'Amérique du Sud. Il paraît, chaque année, plusieurs livres sur les États-Unis, ouvrages d'étude ou de prime-saut, recueils d'observations ou d'impressions; peut-être parce que les nations de l'Amérique du Sud sont moins visitées par les écrivains et les artistes, nous n'avons sur elles que des données moins récentes et moins complètes. Pourtant, presque toutes sont intéressantes à cause de leurs sites, de leurs richesses naturelles et de leur activité industrielle et commerciale, qui en fait quelquefois des rivales sérieuses pour les pays européens.

C'est ce qui ressort de l'ouvrage de M. Henri Turot, édité par MM. Vuibert et Nony : *En Amérique latine*. (Un vol. 28x19 illustré; 8 francs, broché.)

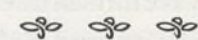
L'auteur a contemplé d'abord avec des yeux d'artiste ces nations et ces villes, d'un caractère si curieux, si particulier, mais il a aussi exercé sur elles ses facultés de penseur et d'économiste. Il y a recueilli des impressions et des idées souvent originales.

Pendant son séjour au Brésil et dans l'Argentine, il a étudié plusieurs problèmes économiques et sociaux dont la solution présente, pour nous, Français, un intérêt de premier ordre. Il a examiné notamment l'état de nos relations commerciales avec les grandes Républiques sud-américaines et il donne, à ce propos, des aperçus ingénieux et d'utiles conseils.

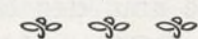
L'ouvrage de M. Henri Turot est écrit pour tous : peut-être s'adresse-t-il plus spécialement aux jeunes gens; ceux-ci y trouveront, en effet, des

leçons d'initiative, de hardiesse et quelques raisons de tenter des entreprises en ces pays encore neufs où l'énergie individuelle crée de si grandes choses.

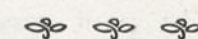
De nombreuses photographies reproduisent les paysages et les scènes pittoresques que l'auteur a pu saisir. Elles constituent un complément de documentation d'un grand attrait.



M. Edmond Lepelletier, qui fut l'ami d'Émile Zola avant l'*Affaire*, et qui sut le rester pendant et après, malgré les rivalités d'opinions, essaye de dégager l'œuvre du grand romancier des préoccupations étrangères à la littérature. Il estime répondre ainsi à un désir des libres esprits affranchis de la pire des servitudes, celle du préjugé et du parti pris. Et cela nous vaut un volume copieux et fort intéressant sur la carrière littéraire de l'auteur des *Rougon-Macquart*. (*Émile Zola, sa vie, son œuvre*, avec un portrait en héliogravure d'après Lieure, et un autographe, 7 fr. 50. Mercure de France.)



MM. Ad. van Bever et Paul Léautaud font paraître une nouvelle édition, — la dix-neuvième, — de leur anthologie des *Poètes d'aujourd'hui* (deux vol. à 3 fr. 50, publiés par le Mercure de France). Le succès de cet excellent ouvrage a été très affirmatif, aussi faut-il louer les auteurs d'avoir songé à le reprendre dans quelques-unes de ses parties, et à le compléter. On y a ajouté dix-neuf noms nouveaux et les choix de poèmes de la première édition ont été également augmentés en raison des nouvelles œuvres publiées. Une bibliographie très complète renseigne en outre sur les œuvres des poètes, leur iconographie et les travaux de critique les concernant. A signaler aussi les trois parties de l'Appendice : Quelques définitions du *Symbolisme* et du *Vers libre*, les *Délitescences d'Adoré Floupette*. *Index général* des ouvrages, études littéraires, etc., intéressant l'histoire poétique de ces dernières années. C'est vraiment l'ouvrage à lire pour être au courant des poètes d'aujourd'hui.



En France, dans le pays de Pasteur, aucun livre ne résumait jusqu'ici pour ceux qui vivent loin des laboratoires ce que l'industrie, l'hygiène, la médecine doivent à la microbiologie; MM. Vuibert et Nony viennent de combler cette lacune en publiant l'ouvrage de M. le docteur Charpentier, chef de laboratoire à l'Institut Pasteur : *Les Microbes*.

Ce que sont les microbes, comment on les observe, comment ils vivent, le rôle qu'ils jouent dans l'air, l'eau, le sol, voilà ce que nous apprendra la première partie de ce beau volume in-4°, illustré de 275 gravures (broché, 10 francs; relié toile, 14 francs; relié maroquin, 18 francs).

Un nombre incalculable d'infiniment petits nous rendent les services les plus signalés : les uns président à la fabrication du vin, du cidre, de la bière, de l'alcool industriel; d'autres à celle des fromages, de la choucroute, etc., il en est qui assainissent nos cours d'eau, il en est qui aident l'agriculteur à fertiliser le sol; tous ces êtres qui ont vécu des siècles à côté de nous sans que nous soupçonnions leur présence et dont Pasteur nous a montré l'utilité, l'auteur les passe en revue dans la deuxième partie du volume.

Enfin, quelques microbes sont les ennemis de notre santé et de notre vie; ceux-là ont tellement fait parler d'eux que personne n'ignore leur existence et que la curiosité de chacun est en éveil sur tout ce qui les concerne. Comment les microbes de la peste, du choléra, de la fièvre typhoïde pénètrent-ils dans notre organisme? Qu'est-ce que la vaccination des animaux contre le charbon? Qu'est-ce que le traitement de la diphtérie par le sérum antidiphtérique? Pourquoi et comment lutte-t-on contre les moustiques dans les pays ravagés par le paludisme, la fièvre jaune, la maladie du sommeil? L'auteur répond à toutes ces questions dans la dernière partie du livre, la plus palpitante d'intérêt puisqu'elle traite des causes de beaucoup de nos souffrances et de nos deuils.

JEAN MAUBOURG

Théâtres

« Moitié larmes, moitié sourire. »

Ce vers de la célèbre chanson de Paul Déroulède, *Le Bon gîte*, pourrait servir de devise à M. Alfred Capus, notamment pour sa dernière pièce, *L'Oiseau blessé*, que donne la Renaissance. On ne saurait en effet donner à la douleur une grâce plus souriante, ni au sourire une expression plus aimablement émue, — ces mots caractérisent bien la nouvelle héroïne de cet auteur heureux, à qui il ne manque rien, pas même d'être académicien.

Yvonne Janson a été séduite, puis abandonnée avec un enfant, par un jeune homme sérieux qui, régularise sa situation en épousant... une autre femme. Il se borne à faire offrir une compensation pécuniaire à sa victime, par l'entremise d'un sien cousin, M. Salvière, qui aime tout de suite Yvonne et finit par s'en faire aimer. Il la lance, — car elle se destine au théâtre, — en lui faisant dire, à une soirée d'un ministre ami, des fables de La Fontaine, — par exemple *L'Oiseau blessé d'une flèche*, — qui la symbolise agréablement et très justement. Elle a un grand succès, elle s'achemine rapidement vers la gloire ; mais Salvière, qui, par amour pour elle, refuse deux fois des postes diplomatiques enviables, se voit à la fin mis en demeure par sa femme Madeleine de choisir entre une épouse légitime qu'il aime, et une maîtresse dont il raffole. Il s'y résout cependant sans trop de peine ; il sera ambassadeur quelque part ; quant à Yvonne, elle parcourra l'Europe en triomphatrice, déjà ; l'art la consolera. Triste, mais non désespérée, elle quitte Salvière et la femme de ce dernier, laquelle lui souhaite bonne chance, sans rancune, avec une douceur mélancolique, presque sympathique. « *L'Oiseau blessé* » n'est-il pas un petit être irresponsable, qui ne peut avoir que de petites amours, comme de petites souffrances, et qui ne sait guère que chanter ?

Une froide analyse est incapable de donner la moindre idée du mérite de cette comédie ; tout est dans la manière. On peut préférer les grands conflits des âmes tragiques et des amours passionnées ; mais on ne peut pas ne pas admirer, avec une délicate émotion, cet art si fin, si élégant, dans l'harmonie et la discrétion de sa réalisation scénique.

M^{lle} Eve Lavallière a triomphé dans le rôle d'Yvonne. A son charme habituel, elle a ajouté cette fois quelque chose de très émouvant, une sincérité prenante, qui lui permet de beaux accents de réelle souffrance. M^{lle} Andrée Mégard partagea son succès, et ce fut justice, car elle composa une admirable Madeleine Salvière.

Quant à M. Guitry, ce fut Guitry, comme eût dit M. de La Palisse ; et en vérité on ne saurait mieux dire. M. Marsay le seconda avec beaucoup de talent. Il faudrait citer tous les noms, ceux de M^{lle} Juliette Darcourt, Desclos, MM. Dubosc, Boucher, Mosnier, etc., car l'interprétation fut parfaite de tous points.

❖ ❖ ❖

Avec *Sanga*, de M. Isidore de Lara, compositeur connu que l'Opéra-Comique a enlevé au théâtre de Monte-Carlo, nous nous retrouvons en plein drame, sauvage, terrifiant. Le sujet choisi par MM. E. Morand et P. de Choudens, auteurs du livret, ne manque pas d'une violence très dramatique.

Sanga est une fille de ferme, louée pour la moisson, par maître Vigor, cultivateur savoyard. Jean, le fils du fermier, l'aime. Les deux jeunes gens se jurent amour et fidélité, devant la Montagne, solennellement.

Mais, — on s'y attendait, — maître Vigor ne veut pas entendre parler de cette union ; il a résolu de marier Jean à la jeune Léna, qui aime ce dernier. Sanga s'enfuit, se réfugie dans la montagne, sa confidente et sa protectrice, et l'associe à ses projets de vengeance. La Montagne l'écoute, car, tandis qu'on s'apprête à fêter les fiançailles de Jean et de Léna, un orage effroyable, avec accom-

pagnement d'avalanches, d'inondation, etc..., détruit le village. Seuls, maître Vigor, Jean et Léna échappent un instant à la mort, cramponnés au toit de leur maison, que bat le torrent dévastateur. Une barque s'avance vers eux. C'est Sanga qui la dirige ; elle vient, non pour sauver Vigor et Léna, mais pour contempler avec joie leur noyade. Quant à Jean, il sera également submergé avec Sanga elle-même, qu'il repousse en un duo mouvementé (il y a de quoi). La montagne, personnage, non pas muet, car elle fait entendre la voix des avalanches, mais symbolique et providentiel, semble triompher de ce fâcheux dénouement, dans l'irradiation de l'aube renaissante.

M. Isidore de Lara, compositeur essentiellement dramatique, a paru à quelques-uns n'avoir pas mis assez de musicalité ni de personnalité dans ce drame. Mais il y a mis de la fougue, de l'ardeur et de la sonorité.

Le succès de M^{lle} Chenal, dans le rôle de Sanga, a été très grand et très mérité. M^{lle} Nelly Martyl a été une touchante Léna. M^{lle} Lassalle et Fayolle ont été applaudies. M. Lucien Fugère n'a



Madame Jane HADING
Dans *La Femme X...* (Porte-Saint-Martin)
ROBE de LAFERRIÈRE.

pas besoin qu'on le loue, il serait dommage vraiment que cette création fût la dernière de cet excellent artiste. MM. Léon Beyle, Delvoye, Blancard, Vauris se sont montrés réellement remarquables.

❖ ❖ ❖

Après avoir longtemps fait rire ses contemporains, M. Alexandre Bisson s'est amusé à les faire pleurer. Son nouvel ouvrage : *la Femme X...*, est un robuste drame, que l'Ambigu pourra certes envier à la Porte-Saint-Martin. L'idée est généreuse et la situation forte. Il s'agit d'une femme qui, chassée par un mari qu'elle a trompé, sombre dans le vice et jusque dans le crime. Traduite en cour d'assises sans qu'elle ait voulu dire son nom, elle est défendue d'office devant la cour, que préside son mari, par leur fils, devenu avocat, qui ne connaît pas sa mère, et rejette toute la responsabilité du crime sur l'époux impitoyable, qu'il ignore être son père. Ce dernier reconnaît en « la femme X... » la sienne, si j'ose m'exprimer ainsi, mais elle meurt, acquittée d'ailleurs par le jury.

M^{lle} Jane Hading a trouvé dans ce drame l'occasion d'un nouveau triomphe. M. Dorival a fort bien campé le personnage du mari. MM. Jean

Coquelin, Monteux, Bellucci, Laroche, ainsi que M^{lle} Jany, ont fort bien composé leurs rôles.

❖ ❖ ❖

Dans le *Lys*, qui fleurit au Vaudeville, MM. Pierre Wolf et Gaston Leroux ont réclamé pour les jeunes filles, notamment pour celles que menace sainte Catherine, le droit à l'amour libre. Cette thèse, si elle est discutable, part d'un bon naturel. Le comte de Magny, ruiné par le jeu et la noce, a trois filles et un fils ; l'aînée a vieilli sans pouvoir se marier ; la cadette, Christiane, appréhendant le même malheur, trouve préférable, bien que cela fasse manquer à son frère un riche mariage, de s'enfuir sur les plages italiennes, dans les bras du peintre Arnault. Ce dernier ne peut l'épouser actuellement, car il est marié et n'a pu encore obtenir le divorce ; mais peut-être l'épousera-t-il plus tard, s'il y pense. La sœur aînée, Odette (le Lys), qui regrette sa vie gâchée, approuve pleinement cette solution élégante, mais dangereuse.

M^{lle} Suzanne Després a été une admirable Odette, M^{lle} Madeleine Lévy une vibrante Christiane, M^{lle} Carèze une jolie ingénue. M. Lérand a remarquablement incarné le comte de Magny. MM. Joffre et Coste ont fait preuve des plus grandes qualités.

❖ ❖ ❖

Le petit théâtre Mévisto, qui monta avec tant de succès, l'année dernière, les *Trois Masques*, du talentueux auteur et artiste qu'est M. Charles Méré, nous a donné cette fois, — après des retards dus à un froid « polaire » survenu entre le directeur et l'interprète qu'il avait choisie, — une pièce dans laquelle le policier à la mode est une policière. *L'Affaire des Variétés*, de M. Gabriel Timmory, a pour héroïne une charmante actrice, Lina Bruyère, à qui son amour pour le jeune secrétaire d'ambassade, Rodolphe Nicolesco, donne subitement plus de flair que n'en avait Sherlock lui-même. Et pourtant, elle a fort à faire pour déjouer les ruses du baron Britzberg, lequel simule un cambriolage à seule fin de compromettre gravement Nicolesco. Ce traître est, comme de juste, démasqué par la subtile Lina Bruyère, devenue en un moment plus ingénieuse que les meilleurs limiers de la Préfecture.

La pièce amusante de M. Timmory a été très bien jouée par M^{lle} Suzanne Demay et par M. Mévisto lui-même, ainsi que par M^{lles} Salazac, Martcha, Robert ; MM. J. Normand, Maissonnières et Labrousse. Elle avait été précédée d'un acte aimable de M. Jacques Terni, *Leurs Maîtres*, qui a fait valoir la grâce de M^{lle} Jeanne Deslize.

❖ ❖ ❖

L'Œuvre nous a révélé cette fois un drame catalan de MM. Pierre Rameil et Frédéric Saisset, d'après Ignasi Iglesias : *Les Vieux*. Ce sont les ouvriers trop âgés, qui sont renvoyés de l'usine quand ils ne peuvent plus travailler. Telle est la disgrâce qui frappe le vieux Jean ; en vain il tente de soulever ses compagnons d'hier contre l'exploitation inhumaine dont ils sont victimes ; il se heurte à une pusillanimité et à un défaut d'entente irrémédiables. Cet intéressant plaidoyer en faveur des retraites ouvrières, a été fort bien joué par M. Lugné Poe, et un peu emphatiquement par M. Jehan Adès. Cette œuvre « sociale » était accompagnée d'un joli poème dialogué de M. Paul Spaak (l'auteur de *Kaatje*) intitulée *La Madone*, et qui a valu non moins d'applaudissements à M. Lugné Poe, déjà nommé, et à M^{lle} Sophora. Au même théâtre, une fantaisie curieuse de M. Maurice de Faramond, *La Dame qui n'est plus aux camélias*, a diverti et un peu déconcerté les spectateurs.

Et maintenant, comment passerais-je sous silence le drame si antique et toujours si nouveau de la mort d'une année, aussitôt remplacée par une nouvelle ? Il est banal certes, mais plus émouvant que nul autre, puisque chacune de ces années qui s'en vont ainsi, emporte un peu — ou même beaucoup — de nous-mêmes, un peu de notre santé, beaucoup de nos espoirs et parfois tout notre bonheur.

HENRI ALLORGE

Le Théâtre et la Mode

Je n'aurai jamais l'imprudence d'affirmer qu'il faut plus de talent pour faire une excellente comédie que pour en jouer ou en « habiller » une médiocre. Mais je suis bien forcée de constater tous ces temps-ci que les interprètes et les toilettes vont aux nues, même quand la pièce ne monte pas tout à fait aussi haut. L'observation vaut ce qu'elle vaut. Je n'ai nulle envie d'en tirer des conclusions hardies. Je veux dire seulement qu'il y a des auteurs dramatiques qui se trompent quelquefois, et des couturiers qui ne se trompent jamais.

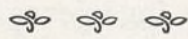
C'est pourquoi, s'il arrive à la critique théâtrale d'être amère, la critique des modes au théâtre n'est, la plupart du temps, que sourires. A la Comédie-Française comme au théâtre Michel, ouvert tout récemment, à la Renaissance comme au Vaudeville ou à la Porte-Saint-Martin, des merveilles de goût ingénieux, tantôt hardies, tantôt noblement classiques, ont été réalisées, et réalisées en nombre. Je ne puis ici que citer les principales, et les citer seulement.

Au Foyer, le souple fourreau champagne de M^{me} Bartet, au premier acte, et sa large écharpe de tulle ornée de broderies aux tons anciens ont beaucoup plu. Très dans la note de l'acte, et surtout de l'interprète, la symphonie en vert et noir du « deux ». Mais on a souri quand, vers la fin, la baronne Courtin, hésitante, a laissé tomber cette réplique :

— Vous allez rire... mais... c'est tout ce qu'il y a de plus sérieux... je n'ai pas une robe...

Car son trotteur chaudron clair, avec le gilet de velours aux boutons rubis n'annonçait nullement une misère définitive...

M^{lle} Ève Lavallière, tout à fait nouvelle manière, et surtout M^{me} Mégard, ont vu leur élégance non moins fêtée que leur très grand talent dans l'*Oiseau blessé*, de la Renaissance. M^{me} Mégard s'habille avec un tact délicieux, avec la plus fine et la plus pénétrante intelligence de ses rôles. Elle s'habille comme elle joue.



Mais le grand événement des dernières semaines a été la création de *La Femme X...*, par M^{me} Jane Hading, à la Porte-Saint-Martin. On ne saurait prêter plus de style, plus de noble allure à des toilettes aussi intensément personnelles. On a reproduit ici l'une des plus intéressantes à ce double point de vue.

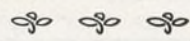
C'est un long fourreau de velours souple noir qu'allège une écharpe de gaze noire toute rebrodée de passementerie. La ceinture passementée, à reliefs, s'attache sous une boucle d'acier bruni. Sur une guimpe de dentelle rebrodée d'acier, se croise le corsage, simplement drapé et ourlé de skungs. Un peu de la même fourrure se retrouve en bordure des manches. Et cette création de haute élégance, qui poétise et grandit la silhouette d'une héroïne accablée sous les pires infortunes, est signée Laferrière. Jane Hading est en effet restée fidèle, — malgré les mille tentations qui pouvaient l'entraîner ailleurs, — au maître couturier qui sut inventer pour elle les toilettes tour à tour charmantes, somptueuses ou tragiques des *Demi-Vierges*, de la *Comtesse Romani*, du *Prince d'Aurec*, au Vaudeville, des *Effrontés*, au Français, etc... La grande artiste n'a pas renié celui qui composa pour sa création de Marguerite Gautier une exquise toilette blanche toute rebrodée de camélias... Le nom de Laferrière est associé à tous ses triomphes, au souvenir de la *Princesse Georges*, du *Député Leveau*, du *Prince Zilah*. Peut-être y a-t-il un peu de fétichisme dans la préférence qu'elle continue de lui accorder ?

Il y a en tous cas des raisons plus sérieuses, basées sur une expérience qui s'est prolongée sans déceptions. Le succès d'hier est d'ailleurs venu à point justifier cette belle confiance, et la fortifier, sans doute, pour les succès de demain.

LAURENCE DE LAPRADE

Les Livres

M. Péladan publie au *Mercur de France* un utile traité : *Les Idées et les Formes*, destiné, dans sa pensée, à compléter « la culture de l'ancien honnête homme, lequel ne peut plus se borner à la qualité de lettré et doit ajouter la connaissance des Beaux-Arts à celle des Belles-Lettres ». Ce volume est consacré aux premières périodes de l'art, qu'on croit obscures, parce qu'on éprouve une certaine répugnance paresseuse à les approfondir. Avec un guide tel que M. Péladan, esprit ingénieux, et dont l'érudition prudente et forte se manifeste en claires synthèses, l'étude ne peut être qu'un plaisir, et des plus fins. On appréciera, comme il convient, ce tableau d'ensemble de l'antiquité orientale, qui va des monuments de l'Égypte à ceux de l'Inde, de la Perse et des Aryas d'Asie Mineure par la Kaldée, l'Assyrie, la Chine, la Phénicie, la Judée et l'Arabie, en ne s'arrêtant qu'aux points de repère essentiels, mais en s'y arrêtant avec des remarques de la précision la plus incisive.

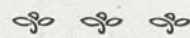


La locomotion automobile, ridiculisée sans merci à ses débuts, objet aujourd'hui encore de préjugés hostiles et tenaces, prend, malgré tous les obstacles, une place de jour en jour plus grande dans le tourbillon de la vie moderne.

C'est un véritable roman, et des plus attrayants, que le récit de la lutte victorieuse soutenue contre la routine par les précurseurs de l'automobile, mais c'est en même temps une puissante leçon d'énergie et de ténacité qu'il est utile de mettre sous les yeux des jeunes gens qui n'ont jamais assisté à ses débuts.

Ils apprendront, en lisant l'*Histoire de l'Automobile*, de M. Pierre Souvestre, que notre race, quoique en disant des détracteurs intéressés, est encore susceptible d'un effort viril et qu'elle n'a rien perdu de ses qualités de volonté et de persévérance.

MM. Dunod et Pinat, éditeurs de ce magnifique ouvrage, y ont accumulé les belles gravures et les curieux documents. C'est là un ouvrage d'art autant qu'un ouvrage de vulgarisation. (750 pages, format 18x27, nombreuses photographies ; broché, 15 francs ; cartonné toile, 17 francs ; relié amateur, 20 francs.)



La bibliographie de l'Amérique du Nord, en ce qui concerne les temps modernes, est beaucoup plus riche et plus abondante que celle de l'Amérique du Sud. Il paraît, chaque année, plusieurs livres sur les États-Unis, ouvrages d'étude ou de prime-saut, recueils d'observations ou d'impressions ; peut-être parce que les nations de l'Amérique du Sud sont moins visitées par les écrivains et les artistes, nous n'avons sur elles que des données moins récentes et moins complètes. Pourtant, presque toutes sont intéressantes à cause de leurs sites, de leurs richesses naturelles et de leur activité industrielle et commerciale, qui en fait quelquefois des rivales sérieuses pour les pays européens.

C'est ce qui ressort de l'ouvrage de M. Henri Turot, édité par MM. Vuibert et Nony : *En Amérique latine*. (Un vol. 28x19 illustré ; 8 francs, broché.)

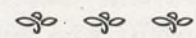
L'auteur a contemplé d'abord avec des yeux d'artiste ces nations et ces villes, d'un caractère si curieux, si particulier, mais il a aussi exercé sur elles ses facultés de penseur et d'économiste. Il y a recueilli des impressions et des idées souvent originales.

Pendant son séjour au Brésil et dans l'Argentine, il a étudié plusieurs problèmes économiques et sociaux dont la solution présente, pour nous, Français, un intérêt de premier ordre. Il a examiné notamment l'état de nos relations commerciales avec les grandes Républiques sud-américaines et il donne, à ce propos, des aperçus ingénieux et d'utiles conseils.

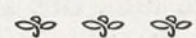
L'ouvrage de M. Henri Turot est écrit pour tous ; peut-être s'adresse-t-il plus spécialement aux jeunes gens ; ceux-ci y trouveront, en effet, des

leçons d'initiative, de hardiesse et quelques raisons de tenter des entreprises en ces pays encore neufs où l'énergie individuelle crée de si grandes choses.

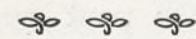
De nombreuses photographies reproduisent les paysages et les scènes pittoresques que l'auteur a pu saisir. Elles constituent un complément de documentation d'un grand attrait.



M. Edmond Lepelletier, qui fut l'ami d'Émile Zola avant l'*Affaire*, et qui sut le rester pendant et après, malgré les rivalités d'opinions, essaye de dégager l'œuvre du grand romancier des préoccupations étrangères à la littérature. Il estime répondre ainsi à un désir des libres esprits affranchis de la pire des servitudes, celle du préjugé et du parti pris. Et cela nous vaut un volume copieux et fort intéressant sur la carrière littéraire de l'auteur des *Rougon-Macquart*. (*Émile Zola, sa vie, son œuvre*, avec un portrait en héliogravure d'après Lieure, et un autographe, 7 fr. 50. *Mercur de France*.)



MM. Ad. van Bever et Paul Léautaud font paraître une nouvelle édition, — la dix-neuvième, — de leur anthologie des *Poètes d'aujourd'hui* (deux vol. à 3 fr. 50, publiés par le *Mercur de France*). Le succès de cet excellent ouvrage a été très affirmatif, aussi faut-il louer les auteurs d'avoir songé à le reprendre dans quelques-unes de ses parties, et à le compléter. On y a ajouté dix-neuf noms nouveaux et les choix de poèmes de la première édition ont été également augmentés en raison des nouvelles œuvres publiées. Une bibliographie très complète renseigne en outre sur les œuvres des poètes, leur iconographie et les travaux de critique les concernant. A signaler aussi les trois parties de l'Appendice : Quelques définitions du *Symbolisme* et du *Vers libre*, les *Déléguescences d'Adoré Floupette*. *Index général* des ouvrages, études littéraires, etc., intéressant l'histoire poétique de ces dernières années. C'est vraiment l'ouvrage à lire pour être au courant des poètes d'aujourd'hui.



En France, dans le pays de Pasteur, aucun livre ne résumait jusqu'ici pour ceux qui vivent loin des laboratoires ce que l'industrie, l'hygiène, la médecine doivent à la microbiologie ; MM. Vuibert et Nony viennent de combler cette lacune en publiant l'ouvrage de M. le docteur Charpentier, chef de laboratoire à l'Institut Pasteur : *Les Microbes*.

Ce que sont les microbes, comment on les observe, comment ils vivent, le rôle qu'ils jouent dans l'air, l'eau, le sol, voilà ce que nous apprendra la première partie de ce beau volume in-4°, illustré de 275 gravures (broché, 10 francs ; relié toile, 14 francs ; relié maroquin, 18 francs).

Un nombre incalculable d'infiniment petits nous rendent les services les plus signalés : les uns président à la fabrication du vin, du cidre, de la bière, de l'alcool industriel ; d'autres à celle des fromages, de la choucroute, etc., il en est qui assainissent nos cours d'eau, il en est qui aident l'agriculteur à fertiliser le sol ; tous ces êtres qui ont vécu des siècles à côté de nous sans que nous soupçonnions leur présence et dont Pasteur nous a montré l'utilité, l'auteur les passe en revue dans la deuxième partie du volume.

Enfin, quelques microbes sont les ennemis de notre santé et de notre vie ; ceux-là ont tellement fait parler d'eux que personne n'ignore leur existence et que la curiosité de chacun est en éveil sur tout ce qui les concerne. Comment les microbes de la peste, du choléra, de la fièvre typhoïde pénètrent-ils dans notre organisme ? Qu'est-ce que la vaccination des animaux contre le charbon ? Qu'est-ce que le traitement de la diphtérie par le sérum antidiphtérique ? Pourquoi et comment lutte-t-on contre les moustiques dans les pays ravagés par le paludisme, la fièvre jaune, la maladie du sommeil ? L'auteur répond à toutes ces questions dans la dernière partie du livre, la plus palpitante d'intérêt puisqu'elle traite des causes de beaucoup de nos souffrances et de nos deuils.

JEAN MAUBOURG

OPÉRA. — Le Crépuscule des dieux.
 FRANÇAIS. — Le Foyer.
 OPÉRA-COMIQUE. — Sanga.
 ODÉON. — Le Poussin.
 GYMNASÉ. — Le Passe-Partout.
 VAUDEVILLE. — Le Lys.
 VARIÉTÉS. — Le Roi.
 GAITÉ-LYRIQUE. — Le Jongleur de Notre-Dame.
 RENAISSANCE. — L'Oiseau blessé.
 THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT. — Les Révoltes.
 NOUVEAUTÉS. — Occupe-toi d'Amélie.
 THÉÂTRE RÉJANE. — Madame Sans-Gêne.
 PORTE SAINT-MARTIN. — La Femme X...
 CHATELET. — La Chatte blanche.
 THÉÂTRE ANTOINE. — Les Vainqueurs. Le Mufle.
 ATHÉNÉE. — Arsène Lupin.
 PALAIS-ROYAL. — L'Heure de la bergère.
 AMBIGU. — La Beauté du diable.
 BOUFFES-PARIISIENS. — S. A. R.
 FOLIES-DRAMATIQUES. — Le Petit Faust.
 CLUNY. — Plumard et Barnabé.
 THÉÂTRE DES ARTS. — M. Mésian. Le Grand Soir.
 GRAND-GUIGNOL. — Le Puits n° 4. Nuit d'Illyrie.
 Cent lignes émue. Machin fils. Une Présentation.
 THÉÂTRE MÉVISTO. — Leurs Maîtres. L'Affaire des Variétés.
 THÉÂTRE MICHEL. — La Comparaison. Le Poulailler. Feu la mère de madame.

SPECTACLES-CONCERTS

FOLIES-BERGERE. — La Revue des Folies-Bergeres.
 OLYMPIA. — Véra Violette.
 BOITE A FURSY. — Fursy. Lise Berty. Revue.
 NOUVEAU CIRQUE. — La Revue. Les grandes eaux.
 SALLE CHARRAS. — Cinéma d'art. Le Baiser de Judas. Le retour d'Ulysse. Visions d'Orient.
 Matinées jeudi, dimanche et fêtes.

LA MODE à LONDRES, par Mrs HUMPHRY

Les modes féminines du mois prochain se distingueront par trois notes caractéristiques : le voile, la banderole et la ceinture. Telle est l'importance de ces accessoires que la toilette elle-même ne fera que leur servir en quelque sorte de support. Deux se rattachent, si l'on peut ainsi dire, au chapeau qui, lui-même n'est que le point de départ d'immenses voiles et de banderoles intérieures. Mais procédons par ordre :

Le voile. — Il a pris, depuis quelques semaines, un développement extraordinaire. Au premier rang des nouveautés figure le yashmak ou « mentionnière », comme l'appellent les Américaines. Cela ressemble un peu à un hamac. C'est un voile en gaze ou en tulle d'une couleur quelconque, noir, gris, blanc, par exemple, qui laisse le front et les yeux à découvert, mais qui voile le bout du nez et le menton. Vous voyez d'ici les effets qu'on en peut tirer en y faisant participer l'ombre projetée par le chapeau au-dessus des yeux.

La seconde nouveauté est le voile en forme de châle. Son rôle est de faire disparaître cette sorte de disgracieux encombrement que le voile ordinaire produit sous le menton et autour du cou. Une extrémité de ce « châle » tombe assez bas sur la poitrine et est retenue dans cette position par le poids de la broderie qui la termine. L'autre extrémité retombe sur les cheveux, derrière la tête. Ce voile se porte en blanc, crème, et noir.

Quant à la troisième nouveauté, ce n'est, en réalité, qu'une vieille connaissance qui nous revient de loin. C'est tout bonnement le long voile qui se nouait au siècle dernier autour du « seau à charbon », dans les environs des années 1840 à 1850. On le fait souvent en fin réseau de Malines avec une bordure en dentelle de Malines qui garnit, non seulement le bas du voile (qui a environ 65 centimètres de long), mais aussi les côtés.

La ceinture. — Avec les robes Empire et Directoire qui, maintenant, font fureur, la ceinture donne lieu à toutes sortes d'ingénieuses combinaisons qui viennent ajouter à l'originalité des toilettes. Par exemple, sur une robe Directoire en drap vert pâle, on met une ceinture faite d'un très léger tissu de soie noire, qui passe autour de la taille (placée très haut), se rejette par-dessus une épaule, et dont les extrémités, garnies d'une frange, viennent se nouer par derrière en un nœud très lâche, à peu près à la hauteur des genoux. Ces extrémités de la ceinture peuvent, à volonté, occuper l'axe de la ligne du dos ou retomber sur un côté. Voici une autre combinaison : une robe de voile de soie blanche et de dentelle, à taille très haute également, se complète d'une ceinture en soie chinée rose et perle. Après avoir fait le tour de la taille, cette ceinture se noue en une boucle aux extrémités assez longues pour y passer les bras : une vraie nouveauté ! Mais voici encore autre chose : une robe de drap blanc, garnie, au bas et derrière, de trois galons de velours noir ; sur le devant, un tablier en filet brodé de jais. La

ceinture, longue de trois mètres, enveloppe la taille, remonte sur les épaules comme des bretelles, passe sous le bras et se noue bas sur le devant de la robe, retenue en place par les lourdes franges des extrémités. En un mot, il n'y a pas de limites aux combinaisons variées qui se peuvent rencontrer dans l'arrangement de la ceinture.

La banderole. — Ce nom pittoresque désigne soit un ruban très souple d'environ trois mètres de long, soit une sorte d'écharpe de filet brodé ou de Chantilly de même longueur. Cela se met en garniture autour du chapeau, ou bien, prenant son point de départ au bord postérieur dudit chapeau, cela s'enroule autour du cou, ou bien se noue négligemment autour d'un bras, ou bien encore se jette en écharpe sur les épaules. Imaginez les savantes manœuvres auxquelles une « flirt » expérimentée peut se livrer avec une banderole de ce genre, et vous conviendrez que l'arsenal de la coquetterie s'en trouve considérablement renforcé.

Mais cet arsenal trouve des ressources jusques en des coiffures destinées à l'automobilisme, comme ces délicieuses petites toques hollandaises qui encadrent si avantageusement un joli minois. On les fait en velours fauve doublé de soie bleu de ciel, en velours émeraude garni intérieurement d'une fronce en Alençon à tout petits plis, en bleu foncé avec une petite poche verte qui se montre à peine : il y a de quoi choisir, mais les séductions de tant de modèles différents compliquent l'embarras du choix.

Un étonnant panorama de brillantes toilettes se déploie sur la scène du théâtre de Drury Lane, dans *Les Mariages de Mayfair*. Ces toilettes sortent de l'atelier de Humphreys, un coloriste rare. Aussi les combinaisons auxquelles elles donnent lieu sont-elles de l'effet le plus artistique du monde. Ce sont des robes de dîner, des robes pour aller prendre le thé chez Rumpelmayer, des robes de mariées, de demoiselles d'honneur, de riches parvenues, même des robes pour soubrettes, celles-ci dans le goût hollandais, avec de merveilleux bonnets à ailes. Il y a aussi un bien joli costume de chasse en tartan Stewart, avec jupe écossaise et une petite veste très chic en drap vert bordé de cuir, épaulettes en cuir, gilet de drap jaune serin à boutons d'argent.

Quant à la robe de la mariée, c'est un chef-d'œuvre en blanc et argent ; l'étoffe employée est du satin soleil, drapé à la grecque et lacé sur le côté jusqu'à la ceinture avec une cordelière d'argent. Une guirlande de feuilles et de glands de chêne est brodée en argent depuis le haut du corsage jusqu'au bas de la jupe. La traîne, tombant depuis les épaules, est en double chiffon avec une broderie d'argent en relief représentant des feuilles de chêne, des chardons et des roses.

Les jeunes mariées en perspective feront bien d'aller étudier ce charmant modèle avant de se décider sur le choix de leur robe de noces.

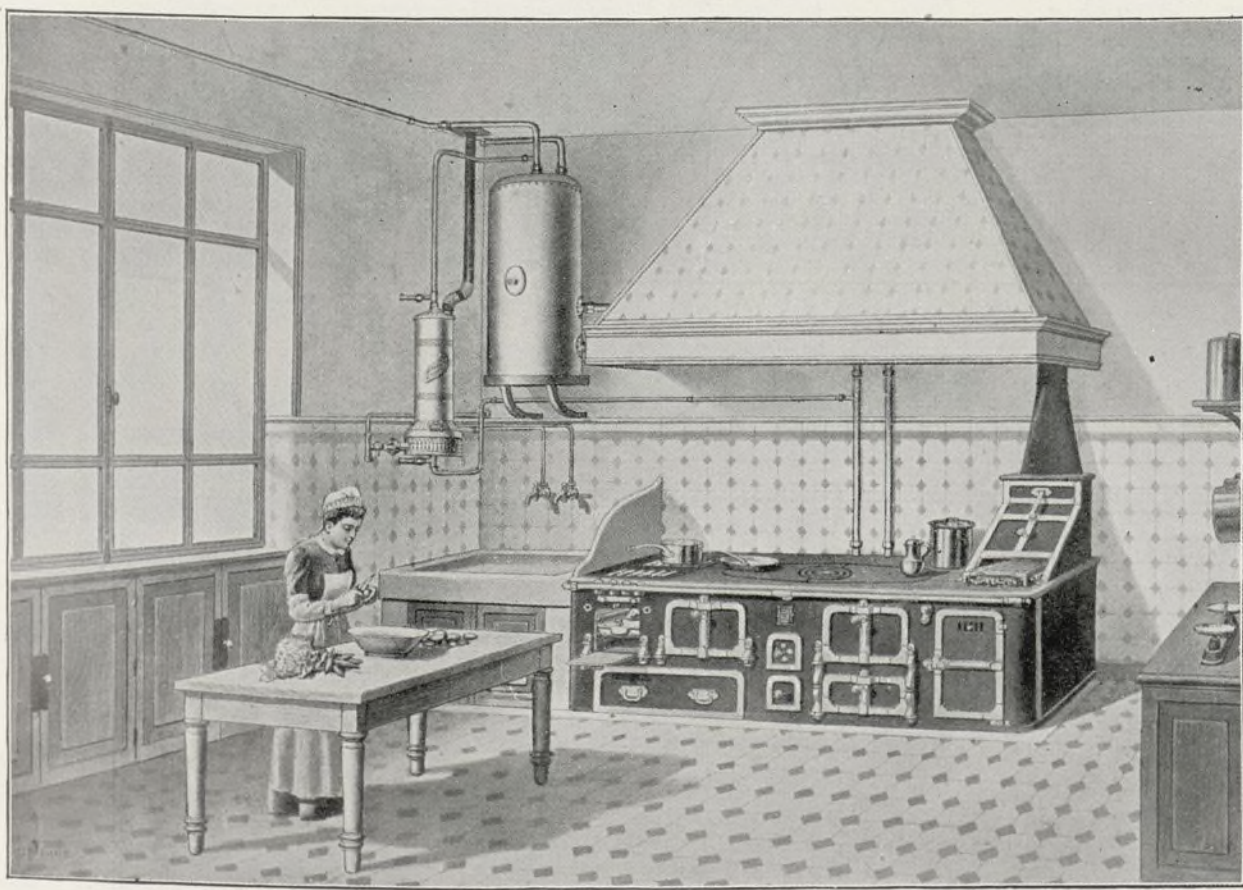
ADELPHI. — Cinderella.
 ALDWYCH. — Charley's Aunt.
 APOLLO. — The Follies.
 COMEDY. — Court. Little Lord Fauntleroy.
 CRITERION. —
 DALY'S. — The Merry Widow.
 DUKEY YORKS. — Peter Pan.
 DRURY LANE. — Dick Whittington.
 GARRICK. — Idols. Jan 5. The Adventure of Lady Ursula.
 HAYMARKET. — Dolly reforming herself.
 HIS MAJESTY'S. — Pinkie and the Fairies.
 HICHS. — What Every Woman Knows.
 KINGSWAY. — Grit.
 LYRIC. — King Henri V.
 LYCEUM. — Little Red Riding Hood.
 NEW. — Dorothy. Jan 7. Henry de Navarre.
 PLAYHOUSE. — The Flag Lieutenant.
 PRINCE OF WALES. — The King of Cadonia.
 QUEEN'S. — The Belle of Brittany.
 ST-JAMES'S. — The Builder of Bridges.
 SAVOY. — The Pirates of Penzance.
 SHAFESBURY. — The Lyons Mail.
 FERRY'S. — The Passing of the Third Floor Back.
 VAUDEVILLE. — Jack Straw.
 WYNDHAM'S. — Sir Anthony.
 WALDORF. — The Antelope.

MUSIC-HALLS

ALHAMBRA. — Grand Ballet "The Two Hags" and Varieties.
 COLISEUM. — Varieties.
 EMPIRE. — Grand Ballet "A Day in Paris" and Varieties.
 HIPPODROME. — "Tomorrow" and Varieties.
 LONDON PAVILION. — Varieties.
 OXFORD. — Varieties.
 PALACE. — Varieties.
 ST-GEORGE'S HALL. — "Philosopher's Diamond". Maskelyne and Devant's Mysteries.
 TIVOLI. — Varieties.

FOURNEAUX BRIFFAULT

PARIS : 22, avenue de l'Opéra et 72-74, avenue Parmentier
 LONDRES : 13, Leicester-Street



Toutes les CUISINES MODERNES des Grands Châteaux, Palais, Hôtels Particuliers, sont installées avec des

APPAREILS BRIFFAULT

qui réunissent la Solidité et l'Élégance et sont les seuls véritablement économiques. Demander un Devis

RÉFÉRENCES DE QUELQUES INSTALLATIONS RÉCENTES :

CUISINES : De Sa Majesté le Roi d'Angleterre.

De Sa Majesté le Roi d'Espagne.
 De S. A. le Grand-Duc Paul.
 De M. le Marquis de Villaine.
 De M. le Marquis de Maussabré.
 De M. Gordon-Bennett.
 De M. le Comte de Chabannes-la-Pallice.

De M. le Marquis de Bussy.
 De Madame Auban-Moët.
 De M. de Pommereu.
 De M. le Prince Soltikoff.
 De M. le Baron Péreire.
 De M. le Comte Dulong de Rosnay, etc.

Compagnie Céramique de Pouilly-sur-Saône & Beivoye

JACOB, DELAFON & C^{IE}

MAGASIN
 DE VENTE :

45, Rue
 Laffitte . .

PARIS

SIÈGE SOCIAL
 . . ET USINE :

. . 14, Quai
 de la Rapée

PARIS



TÉLÉPHONE : 314-54

TÉLÉPHONE : 314-45

INSTALLATIONS SANITAIRES DE L'HABITATION

FILTRES PASTEURISANTS, SALLES DE BAINS,
 Baignoires, Lavabos-toilettes, Cabinets de toilette,
 Chauffe-bains, Water-closets, Offices et Cuisines

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE GÉNÉRAL SUR DEMANDE

Le FIGARO ILLUSTRÉ est en lecture sur les Paquebots de la Compagnie Générale Transatlantique

Ayuntamiento de Madrid

LES BONNES ADRESSES

Marseille

De tout premier ordre **LE GRAND HOTEL** Rue Noailles Cannebière

Restaurant de 1^{er} ordre **REGINA HOTEL** 250 chambres
Nouvellement construit avec tous les derniers perfectionnements **G. GAVASSE, Propriétaire** 100 salles de bains W.-C. privés

Grand Hôtel du Petit Louvre Confort moderne Prix modérés
Le seul et unique Hôtel-Restaurant en plein midi, sur la Cannebière

RESTAURANT DE PREMIER ORDRE **BASSO** Renommée Universelle de la Bouillabaisse
Huîtres et Coquillages des Parcs de la Maison — Expéditions pour tous pays

Nice

Situation exceptionnelle JARDIN PUBLIC **Hôtel d'Angleterre** UN DES PRINCIPAUX HOTELS

Place Masséna **VOGADE** TEA-ROOM, FRUITS CONFITS

GRITTI RISTORANTE ITALIANO
Tous les Jours **Ravioli, Tagliarini, Gnocchi** et tous Plats renommés
5, Rue de Russie, 5

Photographe des Personnalités mondaines de la Côte d'Azur **MESSY** 31, Avenue Beaulieu
Travaux d'Amateurs très soignés

Fabricant Orthopédiste, Bandagiste Instruments de Chirurgie et Coutellerie **FILLIAT** Inventeur et Fabricant du Rasoir **FILLIAT**
6, Rue Masséna Breveté S. G. D. G. et Déposé

Grand Hôtel Noailles OUVERT TOUTE L'ANNÉE
100 chambres Entièrement neuf et moderne Inauguré le 1^{er} Juin 1908
Avenue de la Gare

Hôtel Lamartine CHAUFFAGE PARTOUT BAINS - ASCENSEURS
Central

Palais de l'Automobile GRAND GARAGE Agence **ITALA**
LOCATION DE GRAND LUXE au mois et à l'année
31, Rue Lepante

AGENCE **DAGUERRE** LA PLUS COQUETTE VILLA du Mont-Boron
à vendre 48.000 fr., valeur réelle 60.000. Construction moderne, jamais été habitée, soleil matin et soir, vue sur la mer, Nice et les montagnes.
28, RUE DE PARIS

OLD ENGLAND EN JANVIER Expositions des Etoffes et créations Burberrys de Londres
23, Avenue de la Gare

A la Belle Meunière Grand Hôtel Nice-Palace PALAIS DONADEI
PREMIER RESTAURANT DE NICE 100 chambres — Chauffage central — Confort moderne

Beaulieu-sur-Mer

MEYERS VICTORIA HOTEL

HOTEL BEAU-RIVAGE SUR LA CROISSETTE

Cannes

Splendid Hôtel RESTAURANT DE 1^{er} ORDRE indépendant de l'Hôtel
Allées de la Liberté

HOTEL DES PINS Boulevard Alexandre III
PARC DE DEUX HECTARES

Très belles VILLAS et confortables APPARTEMENTS meublés à louer pour la saison d'hiver **CANNES-AGENCE**
Demander 10, boulevard de la Croisette, les renseignements les plus détaillés fournis par courrier sans aucun frais.

BRUNO-COURT USINE de NOTRE-DAME-DES-FLEURS
Parfumeur

Grasse

Restaurant de 1^{er} ordre **GRAND HOTEL** Grand Garage pour Automobiles

Confort moderne — Ascenseur OMNIBUS à tous les trains gare Monaco **PAVILLON DORÉ** Le seul ayant un Garage dans l'Hôtel
Vue sur la Mer

Monte-Carlo Monaco

LE SEUL HOTEL en **Hôtel Suisse** Chauffage central Electricité — Bains Appartements pour Familles
TERRITOIRE FRANÇAIS **BEAU-SOLEIL**

OUVERT TOUTE L'ANNÉE **HOTEL TERMINUS** Seul hôtel près de la Gare et de l'Ascenseur
Vue sur les Jardins du Casino

TAVERNE PARISIENNE Une des CUISINES les plus renommées sur le LITTORAL
24, Avenue de la Costa

RAMBALDI Dépôt des Marques HANNAN, PINET, GIBAUT
ENGLISH SPOKEN — SPRICHT DEUTSCH
CHAUSSURES 1, Rue Grimaldi

Créateur du **MOEHR** Visiter sa fabrique de Parfums au PONT-SAINT-DEVOTE
LOTUS BLEU Boulevard de l'Ouest Envoi f^o du Catalogue et d'Echantillons sur demande

Marie Rebouch **MODES** PARIS 40, Chaussée-d'Antin
MONTE-CARLO 22, Avenue de la Costa

Hôtel des Anglais AU BORD DE LA MER GARAGE
FIRST CLASS **J. CHABASSIÈRE, Propriétaire**

Menton

REGINA PALACE HOTEL Maison de 1^{er} ordre SUR LA MER EN PLEIN MIDI — JARDINS
Dernier confort — Grand Garage automobile

BALMORAL HOTEL VUE SUR LA MER AU MIDI — CUISINE RENOMMÉE
Bonne chambre à partir de 3 francs PRIX MODÉRÉS — GRAND GARAGE

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

L'HIVER à la CÔTE d'AZUR

(Nice, Cannes, Menton, Hyères, Grasse, etc.)

de Paris à la Côte d'Azur en 13 heures par trains extra rapides de nuit ou de jour

Billets d'aller et retour de 1^{re}, 2^e & 3^e classes délivrés aux familles d'au moins trois personnes voyageant ensemble du **15 Octobre** au **15 Mai**, pour Cassis, La Ciotat, Saint-Cyr-la-Cadière, Bandol, Ollioules, Sanary, La Seyne, Tamaris-sur-Mer, Toulon, Hyères et toutes les gares situées entre Saint-Raphaël, Valescure, Grasse, Nice et Menton, sous condition d'un parcours simple minimum de 150 kilomètres.

VALIDITÉ : 33 JOURS

PRIX. — Ajouter au prix de 4 billets simples pour les deux premières personnes, le prix d'un billet simple pour la 3^e personne, la moitié de ce prix pour la 4^e et chacune des suivantes.
Faculté de prolongation de une ou plusieurs périodes de 15 jours moyennant un supplément de 10 % du prix du billet pour chaque période.

ARRÊTS FACULTATIFS

NOTA. — Demander ces billets quatre jours à l'avance à la gare de départ

Pour renseignements plus complets, voir le **LIVRET-GUIDE-HORAIRE P.-L.-M.**

Le FIGARO ILLUSTRÉ est en lecture sur les Paquebots de la Compagnie Générale Transatlantique

Ayuntamiento de Madrid